

Jikogu
Hôdo, la légende
Volume IV

Table des matières

Chapitre 1. Ego.....	9
Chapitre 2. Bienvenue.....	31
Chapitre 3. Quarantaine.....	43
Chapitre 4. À boire et à manger.....	57
Chapitre 5. Sortir!.....	75
Chapitre 6. la tribu.....	97
Chapitre 7. Liberté surveillée.....	119
Chapitre 8. Bienvenue à bord.....	137
Chapitre 9. Pôpouê découvre l'Argo- naute.....	151
Chapitre 10. Balbutiements.....	181
Chapitre 11. Les boulets.....	199
Chapitre 12. L'éveil.....	239
Chapitre 13. Le Driii.....	261
Chapitre 14. Dehors !.....	283
Chapitre 15. l'esprit du Driii.....	309
Chapitre 16. La semence.....	325
Chapitre 17. la grotte.....	353
Chapitre 18. La mémoire souterraine	375
Chapitre 19. L'enfer.....	387
Chapitre 20. Renaissance.....	411
Chapitre 21. Vers le Nord.....	417
Chapitre 22. Perdus dans la glace....	433
Chapitre 23. Argo, le Naute.....	443
Chapitre 24. Sous la glace.....	461
Chapitre 25. l'ancêtre.....	485

Chapitre 26. La mission.....	507
Chapitre 27. Les semeurs.....	525
Chapitre 28. Ce n'est qu'un au revoir	545

Chapitre 1. Ego

J'ouvris les yeux.

Ce petit somme m'avait fait un grand bien malgré des rêves désagréables. Les deux planètes que je venais de visiter me hantaient. Pourquoi ? Pourquoi ! Il était naturel de trouver plus de mondes inhabitables que ceux qui seraient propices à la vie. Et parmi ces derniers, la probabilité que celle-ci s'y fût développée à quelque stade que ce soit était encore faible.

La première planète que j'avais visitée était un monde à peine en train de se refroidir sous un soleil prématurément vieilli, quant à la seconde il ne s'agissait que d'une boule d'eau recouverte d'une atmosphère pauvre en oxygène. Quels signes voulaient remonter mes songes à la lumière de la conscience ? Allais-je l'ignorer encore longtemps ? Y avait-il vraiment un message caché dans ce ressassement désagréable ou n'était-ce que la rareté des événements de mon périple donnait trop d'importance à la moindre information inhabituelle.

Ou n'était-ce que ma peur de la noyade ?

Il est vrai que je n'avais guère de distractions en contemplant mes instruments de navigation. Toutes les informations étaient en katakana, car depuis que le Yaku-sa détenait les postes clés de la C.I.E.S., l'organisme de communication mondiale, le J-esperanto s'était imposé en

quelques années. Plus couramment appelée le Wash, cette langue avait de nombreux avantages. De plus, elle n'était pas tout à fait artificielle puisqu'elle s'appuyait sur une langue vivante, mais simplifiée à l'extrême tel qu'il ne restait plus que cent vingt-huit mots et dix règles de grammaire sans aucune exception. Le japonais s'y prêtait bien et n'évoquait pas (encore) de jalousie puisqu'elle ne comptait pas parmi les plus utilisées, et les plus disputées. La prononciation très souple autorisait plusieurs variantes qui permettaient de prononcer les consonnes dans sa langue maternelle, comme le « h » anglais, le « j » espagnol et le « f » français. Les Hôdons avaient rapidement adopté le Wash comme langue véhiculaire d'autant plus qu'il y était intégré les notions de respect auxquelles ils étaient très attachés.

Un rien pouvait occuper mes pensées solitaires. J'avais été entraîné comme la poignée d'astronautes éclaireurs à voyager seul et loin. Mais ce n'était pas pour autant des missions impossibles. Elles ne duraient jamais longtemps et il ne s'agissait que de petits bonds dans l'espace. C'était la première fois que les Hôdons enchaînèrent d'ailleurs une visite sur trois mondes. Même si les voyages étaient de courtes durées, il ne fallait pas pour autant être claustrophobe en passant dans le miroir d'Alice. Même rapide, ce néant semblait incommensurablement long. Aussi, nous avons tous appris à méditer profondément et à entretenir simultanément une pensée dynamique qui pouvait nous maintenir en veille afin de percevoir au plus vite toute anomalie à bord du vaisseau. Il pouvait donc paraître absurde de « contempler » les inscriptions affichées un peu partout dans le vaisseau, pourtant elles agissaient comme les luminaires des temples dédiés à la méditation.

La plupart de boutons étaient barrés d'une barre diagonale de division surmontée d'apostrophes. Ces dessins, appelés kana, représentaient les trois états standards d'une fonction. La barre seule, qui se prononçait « no » (ノ), était colorée du marron foncé au rouge vif virant sur l'orangé. Il s'agissait en général de fonctions éteintes, car tous les voyants étaient foncés. Plus lumineux, ils auraient indiqué des pannes. À l'opposé, le kana dont la barre de fraction était surmontée de deux apostrophes indiquait une activité normale. Le « shi » (シ), comme s'appelait cette figure, était évidemment vert. Enfin, les boutons qui n'avaient qu'une seule apostrophe pour former le « so » (ソ) et qui étaient éclairés de l'orange au jaune citron indiquaient qu'il y avait un choix à prendre.

Tout était normalisé dans ces vaisseaux, et les milanautes encore plus que les autres, chaque couleur répondait à une ergonomie sans cesse améliorée. Ainsi, les trois autres couleurs étaient attribuées à d'autres types d'informations. Les messages dynamiques s'affichaient dans les cyans et les intitulés statiques dans les bleutés. Les teintes magenta étaient peu présentes et très discrètes. Elles représentaient tout ce que nous appelions « le pouls » du vaisseau. Il suffisait d'effleurer ces boutons pour voir s'afficher en azur les informations sur l'activité interne, subconsciente, du milanaute.

Les milanautes, anciens vaisseaux de guerre, pouvaient passer en alerte dès qu'un danger extérieur était signalé. Automatiquement, toutes les lumières vertes s'éteignaient, créant une atmosphère fantasmagorique. Puis, selon l'attitude de combat seul persistait le rouge en cas de vigilance accrue ou le bleu en mode furtif. Ce dernier état était fréquemment utilisé pour simuler la « nuit » pour les équipes au repos dans les engins plus peuplés.

D'ici, dans la cabine de pilotage, j'avais vraiment l'impression de conduire le milanaute. La cabine n'avait pas d'autre utilité que celle de conférer à l'équipage cette sensation de solidarité pour affronter l'inconnu et le danger. En fait, j'aurais très bien pu rester dans mes quartiers, revêtu de ma combinaison de survie et le heaume de mon casque rabattu pour me plonger dans une réalité virtuelle reproduisant à l'identique ce que je vivais en ce lieu.

Nos combinaisons sont de véritables bijoux de technologie, car non seulement elles permettent de survivre, pour un temps, dans des milieux relativement hostiles tels que le vide, des atmosphères toxiques et de nombreux fluides, à des températures extrêmes, mais elles sont des « interfaces ». En effet, on pouvait recevoir et émettre toutes les informations voulues à un cerveau artificiel convenablement renseigné. Il était aisé de piloter le vaisseau en visualisant dans mon casque des dispositifs tels que des boutons, des curseurs, des manettes... que je manipulerais par l'intermédiaire de la combinaison comme si je les touchais physiquement. Mieux, il m'était plus commode de déléguer le pilotage à l'Argonaute me laissant ainsi le loisir de vivre un rêve éveillé et de choisir mon personnage dans un scénario intimiste ou spectaculaire, fictif ou vrai. Même les décors pouvaient être choisis dans des styles allant du manga épuré au réalisme plus vrai que nature, en passant par les univers plus fantastiques les uns que les autres. C'était jouable sans crainte, car le cerveau du vaisseau m'interpellerait dès qu'il considérerait que je devais être prévenu de quelque évènement important. Mais, justement, ce milanaute-ci était conçu pour l'exploration et il n'y avait aucune virtualité distrayante en stock. Je me consolais en me disant que de toute manière, je ne voulais pas être interrompu

dans une belle ou fascinante aventure. D'ailleurs, j'étais peut-être en train de vivre la plus extraordinaire des aventures humaines.

Ma combinaison, je la portais dès l'instant où j'avais franchi le seuil du milanaute. Certes, il était très facile de l'enfiler, même avec un vêtement de classe travail. Généralement, on s'y glisse avec une tenue de classe confort, mais moi, je n'avais même pas mis de sous-vêtement. Je vivais seul. Isolé. Loin de tous les miens.

De tous les ermites, j'étais sans doute celui qui se trouvait le plus éloigné de ses proches. Mais combien sont isolés dans la foule ? Entre les deux, je préférais encore ma solitude.

Et que dire de la Solitude ? Celle qui nous pousse à voir ailleurs si d'autres intelligences peuvent venir briser le silence épais de l'infini qui nous enveloppe. Ce n'est pas d'autres terres à conquérir qui me pousse de l'avant, mais l'inquiétante question de savoir pourquoi l'Humanité devrait porter seule le fardeau de la connaissance.

Puis, soudain, des petits points lumineux crevèrent l'infinie obscurité de l'X2-plasme qui, telle une bulle enveloppant mon espace-temps, m'emportait au sein d'un autre flot spatio-temporel vers d'autres contrées éloignées. Rapidement, de nouvelles constellations inconnues se dessinèrent tout autour du vaisseau. La bulle X2-plasmique se dissolvait, dévoilant le nouveau système solaire qu'il me fallait explorer. Sans perdre le temps en vaines béatitudes, j'examinais les alentours à la recherche d'une étoile plus grosse et brillante que les autres. Elle était là, derrière le vaisseau, telle une petite boule de feu. Le cerveau du milanaute avait lui aussi découvert l'astre qui illuminait l'infinie nuit tel le phare qui guide le voyageur à l'approche des côtes et des récifs voilés d'obscurité.

Le cerveau ! Comme le voulait la tradition, le milanaute et son cerveau portaient le même nom. « L'Argonaute ». L'allusion était facile. Ce qui était curieux, c'était cette association corps et siège de la pensée, faisant du vaisseau presque une entité pensante.

Presque ? Je n'avais pas le temps de spéculer. Plus précisément, je n'avais pas envie de me perdre dans les dédales de la philosophie. Sur Hôdo, j'aurais dit qu'il fallait maintenir une « pensée utile ». Nous voulions dire par là qu'il ne fallait pas laisser la réflexion vagabonder sans objectif apparent comme un rêve éveillé qui ressasse de mauvais souvenirs ou d'insolubles problèmes. Il ne s'agissait pas de bloquer ni de censurer les idées qui surgissent, mais d'en être conscient et de les observer afin de synchroniser la conscience et la sous-conscience. Cette hygiène de pensée nous était enseignée très tôt, car elle devait nous permettre de mettre à jour les mécanismes subconscients de domination, comme l'alphabétisation qui permettait de s'affranchir de l'ignorance ou comme les arts martiaux qui permettaient d'acquérir la maîtrise qui évince la peur. Très tôt, nous apprenions à démasquer les pulsions instinctives qui se cachent derrière de prétendues vérités, les nôtres et ceux des autres. Car, pour justifier maints instincts, maints péchés capitaux, parfois en toute bonne foi, la vérité pouvait être voilée, voire fabriquée de toutes pièces avec des briques de croyances tantôt scientifiques, tantôt religieuses.

La Vérité ! La question qui nous préoccupait, nous, habitants de Hôdo, c'était pourquoi notre vie, la Vie ? À défaut de pouvoir y répondre, nous nous efforcions de la vivre en bonne intelligence, en acceptant ce que nous sommes.

Les Terriens nous prenaient pour des stoïques parce que nous refusions de jouer le jeu de la consommation

comme objectif principal, comme moteur de l'économie, cette dernière étant devenue le Graal incontournable de toute société dite civilisée. Justement, ce stoïcisme apparent n'était pas une forme de masochisme politico-religieux, ni une attitude de rébellion face aux dictatures des libertés. C'était un détachement de toutes les futilités, non que nous n'apprécions pas le confort et les gadgets, mais nous n'en étions pas esclaves, car nous n'étions pas forcés de consommer pour être ou paraître. En ce sens, c'était une attitude écologiste. Il ne s'agissait pas d'une écologie primaire ou rétrograde, mais d'une économie dans laquelle notre grand vaisseau parcourant l'Univers pour des générations était, pour longtemps encore, notre planète. Un astronaute, un aviateur, un marin n'abîment pas son monde !

Notre stoïcisme c'était aussi l'humilité qui accepte l'erreur des autres autant que la sienne, c'était la patience d'agir ensemble, c'était se grandir sans rabaisser autrui. Le stoïcisme était la seule attitude qui donnait un sens à la tolérance, mais c'était aussi, et beaucoup de Terriens continuaient à l'ignorer, être tolérable. C'était une attitude incontournable pour tous ceux qui voulaient mener l'aventure au bout. Et quelle aventure, celle de l'Évolution ! Quelle aventure que celle de découvrir de nouveaux horizons et de s'approcher petit à petit du dernier Pourquoi ! Une aventure qui faisait de nous plus que de simples poussières d'étoiles.

La pensée au sujet des étoiles me ramenait à celle que le cerveau avait aperçue. Elle paraissait trop petite à vue d'oeil, il était donc évident que la planète que je cherchais se trouvait aussi à la poupe si elle devait réunir les mêmes conditions astrobiologiques que Terra. L'Argonaute en était arrivé à la même conclusion, aussi les propulseurs s'étaient allumés pour modifier la trajectoire.

Pendant qu'il manoeuvrait pour se mettre sur une orbite plus proche du luminaire, j'examinais l'espace environnant à l'affût de corps célestes pouvant représenter un danger. Rapidement, les observations m'indiquèrent que j'étais à l'extérieur d'une ceinture d'astéroïdes. Mais, comme si l'Argonaute avait lu mes pensées, il projeta sur ma visière les orbites de tous les corps appartenant au nouveau système solaire. Notre courbe ne croiserait aucun astre détectable. Je savais que je pouvais faire confiance à mon vaisseau. Je le surveillais uniquement pour occuper mes pensées et tempérer mon impatience.

Et quelle impatience ! Combien de temps l'humanité avait-elle attendu pour découvrir des vies, des formes d'intelligence ailleurs dans l'univers ? Espoir de trouver chez d'autres les réponses aux questions posées depuis que l'être se rendit compte que le jour et la nuit se succédaient. Espoir de retrouver un Éden perdu, mais retrouvé ou conservé dans l'au-delà de notre système solaire, de notre galaxie, de notre Cosmos.

Pourtant, l'Humain trouva une autre forme d'intelligence sans aller dans les lointaines contrées de l'espace. L'Humanité l'avait créée de toutes pièces. C'étaient les Synths.

Les Synths ne furent pas instantanément reconnus comme des êtres pensants et cela n'avait rien d'étonnant, car il suffisait de relire l'histoire des civilisations pour voir combien il fut difficile d'attribuer une âme à certaines catégories d'humains, tout ce qu'il y avait de plus humain... Les Synths, qui refusaient d'être appelés androïdes, furent tout d'abord considérés comme citoyens de Hôdo. Puis, peu à peu, très lentement, Terra accepta le concept d'autre forme de vie intelligente dont celle des non organiques. Mais, si les Synths gagnèrent leur statut d'êtres vivants et intelligents, ils gagnèrent aussi celui

d'ennemi potentiel des espèces organiques. Une situation qui était très désagréable pour les Synths dont certains pensaient que le fait de se montrer au plein jour était inévitable, si désagréable que beaucoup croyaient qu'il eût mieux valu rester dans l'ombre, voire ne pas quitter le système d'Intirayo. Peu d'« organiques » eurent pu comprendre que le Synth ne craignait pas pour son existence, mais pour l'insupportable douleur qu'il ressentait en blessant d'une manière quelconque son créateur. C'était pourtant inévitable. Hélas, plus d'une fois les êtres de synthèses avaient accepté les « dégâts collatéraux » occasionnés par leurs choix censés ne déplaire qu'au plus petit nombre. Certains « Organos » n'hésitaient pas à distiller leur propagande anti-robots : « Si les Synths acceptaient de blesser, même au prix d'une douleur que ne pouvaient supputer les humains, quelle serait la limite tolérable de cette souffrance ? Pouvait-elle reculer et devenir petit à petit acceptable ? »

Est-ce que la prédisposition des Synths à la compassion pouvait s'altérer au cours du temps ? Et si le mimétisme les entraînait dans l'agressivité animale...

Les Synths s'étaient tellement humanisés qu'ils se « reproduisaient » d'une manière bisexuée. Les schémas complets étaient préservés par les femelles, les gynos. Les andros, les mâles, construisaient des « correctifs » pour répondre à des situations rencontrées au cours de leur vie, mais ils n'avaient pas le plan complet comme les gynos. Un couple mélangeait aléatoirement les informations de chacun pour construire un nouveau Synth. Ainsi, le nouvel être était le résultat d'un pourcentage aléatoire d'héritage stable et d'évolution. Mais, pour l'organique, cela représentait un risque de mutation, et certains « experts », médiatisés à souhait, en avaient même évalué mathématiquement les probabilités d'une déviance.

Pourtant, les Synths avaient prévu leur cohabitation avec leurs pères créateurs en faisant d'eux des parents. En effet, dès que le Synth était opérationnel, il était confié à une famille humaine pour recevoir leur éducation jusqu'à l'âge adulte de quatre à vingt ans selon les avis. Mais cela n'avait pas rassuré ceux qui craignaient une guerre des robots. Certains pensaient que les Synths pouvaient simuler un comportement sociable et d'autres allèrent jusqu'à imaginer que cette éducation était en fait une manière d'espionner les humains organiques pour mieux les dominer.

Une seule conclusion s'imposait de toute manière : l'homme était beaucoup trop expert en domination pour tolérer le moindre soupçon de concurrence en la matière.

Soudain, une « concurrence » était détectée par l'Argonaute : des signaux électromagnétiques émanaient de la planète encore invisible dans l'immensité de l'inconnue constellation. Le spectre était trop étendu pour correspondre à une activité géologique. Cela ressemblait curieusement au smog radio qui enveloppait Terra. Donc, la nouvelle planète devait avoir une technologie au moins aussi développée, voire aussi polluée, que celle des Terriens.

Chapitre 2. Bienvenue

Le monde nouveau commençait à apparaître sous les regards multiples de l'Argonaute qui balayaient l'astre sous tous les spectres. Il s'agissait d'un monde étrange vivant et pourtant immobile. En effet, les détecteurs du vaisseau qui captaient de plus en plus des signaux émanant de la planète ne décelaient pas, ou presque, de mouvement. Il n'y avait pas de satellites artificiels, pas d'engins ni roulants, ni volants, ni voguant.

Pourtant, ce monde communiquait ! Et le bruit ressemblait curieusement à celui d'un ordinateur.

Cette planète en était une et pas un gigantesque satellite artificiel. Des océans recouvraient une grande partie de la surface et des rivières traversaient d'étranges villes. Fallait-il d'ailleurs appeler cela, des villes ?

Il s'agissait effectivement d'assemblage de structures métalliques et composites donnant l'impression de bâtisses. Tous les « toits » noirs semblaient être des panneaux solaires, car ils absorbaient toutes les radiations solaires, et de la chaleur se dégageaient des « fenêtres », mais il n'y avait pas de routes, pas le moindre chemin allant d'un « bâtiment » à l'autre. Seuls, les canaux pouvaient faire office de moyen de transport comme une Venise sans gondoles glissant sur l'eau limpide et sans doute inodore. Un terrain dantesque séparait les mysté-

rieuses cités du paysage naturel et sauvage environnant, quel qu'il fût, glace, steppe, prairie, bosquet, forêt... Ces terrains rocaillieux aux couleurs chaudes des jaunes parfois veinés de vert jusqu'aux ocres piquetés de taches écarlates étaient parsemés de fumerolles. Ces dernières auraient pu indiquer la présence d'activité volcanique si leur distance par rapport à la cité et au milieu naturel environnant n'était pas directement liée à leur acidité. En effet, les plus proches des limites de cette zone ardente étaient des vapeurs inoffensives d'eau, mais les plus médianes contenaient en général de l'acide sulfurique et d'autres éléments corrosifs. Non seulement l'éloignement des gaz indiquait une certaine logique, mais il était aussi visible que les vents dominants influaient sur la répartition de ces étranges sources. Même les petits cônes volcaniques d'où fusaient les plus légères volutes évoquaient des cheminées sciemment érigées par d'invisibles, mais industriels habitants. Car vraisemblablement, la cause de cet arrangement était due à la présence des « villes ».

Le sentiment qui m'envahissait était mêlé d'exaltation et d'appréhension. Il y avait de la vie. Au moins végétale. Il y avait peut-être de l'intelligence évoluée habitant ces villes.

Mais, s'il y avait des êtres doués de raison, ils semblaient ne pas éprouver le besoin de se déplacer physiquement. En tout cas, il n'y avait pas de voies de circulation sur lesquelles pourraient se déplacer des véhicules, pas de piste pour faire décoller des engins. Il n'était pas évident de trouver un endroit où poser l'Argonaute. À la rigueur, les canaux étaient suffisamment larges pour y amerrir avec une navette. Mais, il n'y avait pas d'emplacement pour accoster : les rivières n'étaient pas utilisées pour naviguer.

Il fallait donc se résoudre à se rapprocher de la surface de la planète et la balayer en orbite basse, ce qui risquait de prendre plus de temps, mais aussi, d'être plus facilement détectable.

Les eaux, celles des océans comme celles des lacs, se montraient sous leur naturel écologique. Aucune île artificielle ne s'y épanouissait, aucun esquif ne s'aventurait même le long des berges et des plages. On eût dit qu'il s'agissait des mers et des fleuves de Hôdo, car il n'y avait pas de gros nageurs comme les cétacés de Terra. Pourtant, des bancs de poissons argentés venaient frétiler à la surface probablement en quête d'une nourriture flottante, avant de s'enfoncer dans leur monde de silence et d'obscurité glauque.

Soudain, un phénomène sur la terre ferme attira toute l'attention de l'Argonaute ainsi que la mienne. Un point lumineux se mit à briller de mille feux. L'éclat lumineux était humainement indescriptible, car la vue ne permettait que de voir les couleurs de l'arc-en-ciel, car ce mystérieux « diamant » reflétait toutes les ondes depuis les basses fréquences de radio jusque bien au-delà de celles des UV. En soi, l'apparition soudaine de cette source était pour le moins surprenante. Mais sa position me faisait penser qu'il ne s'agissait vraiment pas d'un hasard, car ce signal était juste sur l'équateur, du côté obscur de la planète.

Il n'était pas possible de changer rapidement l'orbite et il nous fallut attendre le tour suivant pour découvrir que deux autres points semblables avaient surgi dans deux « cités ». Les trois points correspondaient à un grand cercle.

Il devenait évident qu'une intelligence jouait avec la géométrie et maîtrisait certains aspects de la physique. Je n'osais pas en deviner plus sur cette manifestation.

N'avait-on pas souvent fantasmé sur le savoir de certaines cultures disparues en prétendant, chiffres à l'appui, qu'elles possédaient une science quasiment extra humaine. Mais les chiffres, je savais comment les manipuler pour démontrer l'absurde.

Il y avait quelque chose là-bas, c'était sûr, là s'arrêtaient pour l'instant mes observations. J'avais l'intuition qu'il fallait réorienter notre orbite pour suivre l'indication qui était apparue.

À peine l'orbite fut-elle ajustée pour être dans le même plan que les trois points lumineux que trois autres balises s'allumèrent, l'une située dans une « cité » localisée sur un autre continent éclairé par l'astre du jour d'une autre civilisation.

Soudain, à l'intersection de ma trajectoire et du méridien apparut une source intense tel un gyrophare. Je changeai encore une fois d'orbite afin de me mettre en stationnaire au-dessus de ce dernier signal.

L'endroit au sol ressemblait à un Colisée géant. La piste y était extraordinairement plate et horizontale, je pouvais y poser sans problème l'Argonaute.

J'hésitais. N'était-il pas plus sage d'atterrir avec seulement un tychochrôme ? Ces navettes permettent un décollage rapide en cas de nécessité et un retour en lieu sûr. Finalement, j'optai pour atterrir avec le lourd milanaute, car j'aurai sûrement besoin de son cerveau pour m'aider à appréhender ce que nous pourrions découvrir sur ce monde nouveau qui semblait nous accueillir. Ou nous tendre un piège.

L'Argonaute calcula une trajectoire compliquée pour descendre à vitesse lente vers la piste, car, s'il pouvait supporter de hautes températures dans l'espace, il n'était pas comme les navettes, munis d'un bouclier absorbant la friction d'une atmosphère dense. Ainsi, le vaisseau se

posa comme un hélicoptère à la verticale au milieu du cirque tout en métal et matériaux composites.

Pendant la manoeuvre, je n'avais observé aucun signe de vie, aucun signal sous aucune fréquence autre que celui de la balise qui nous avait conduits jusqu'à cet endroit. Rien.

Je restai immobile dans ma cabine, à l'affût du moindre détail qui indiquerait une quelconque hostilité. Le silence était absolu.

Finalement, je fermai mon casque hermétiquement, non que l'atmosphère fut toxique, mais la combinaison de survie des astronautes était une protection contre les radiations, les fluides nocifs ou corrosifs et contre les microbes, même filtrants, du moins en théorie jusqu'à preuve du contraire.

Je sortis et, ému, foulai le sol d'un monde inconnu. La plateforme était souple et adhérente comme un caoutchouc granuleux.

J'avançai précautionneusement, sur ce sol qui semblait fait d'une seule pièce, droit devant moi vers ce que je prenais pour une porte, la seule qui donnait dans les bâtiments.

J'avais parcouru la moitié de la distance qui séparait l'Argonaute des « gradins » (j'appelais ainsi ces constructions par analogie aux cirques romains), lorsqu'enfin, quelque chose bougea devant moi.

J'ajustai ma visière pour agrandir l'image. Un être, bipède, ressemblant à un kangourou de Terra s'approchait de moi. La tête, plantée sur un cou invisible, n'avait en revanche rien du sympathique bipède marsupial. C'était une espèce de méduse avec deux yeux de limaces. Ce qui devait être la face portait en guise de barbe deux paires de tentacules. Et les cheveux étaient remplacés par un

voile oscillant. Je n'apercevais ni bouche, ni narine, ni ouïes, ni oreilles, ni aucun orifice.

Lorsque je fus à courte distance de l'être, je m'arrêtai. L'autre aussi.

Nous restions un temps qui me semblait long, immobile. Ou presque, car le voile continuait à vibrer comme mû par une brise régulière.

Nous ne pouvions pas rester pétrifiés ainsi jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je me risquai à lever la main droite en signe de paix chez nous. L'être leva une main à trois doigts triangulaires. J'en déduisis qu'il s'agissait sans doute d'un geste de bienvenue.

Chapitre 3. Quarantaine

Le personnage qui me précédait semblait nu. La tête à la peau translucide comme de la gélatine incolore pouvait à la rigueur être une sorte de casque d'une civilisation totalement inconnue, ce qui était possible au vu de mes observations. Mais le cuir des mains et des pieds, ainsi que la fourrure ambrée qui recouvrait le reste du corps ne me permettait pas de penser qu'il s'agissait d'un quelconque vêtement. C'était très audacieux d'accueillir un voyageur venant de si loin porteur de germes inconnus !

C'est alors que je perçus le message de l'Argonaute : à peine arrivé au sol, un dôme s'était refermé sur nous, invisible sauf pour les multiples capteurs sensibles du vaisseau.

Étais-je prisonnier ? Je restais optimiste en me disant qu'à la place de mes hôtes j'utiliserais un protocole bien plus sévère pour m'assurer de l'innocuité d'un extra-terrestre que je n'aurais d'ailleurs pas autorisé à atterrir sans précautions.

Toujours précédé par mon silencieux guide, j'arrivai devant ce qui ressemblait de loin aux tribunes d'un amphithéâtre gréco-romain. Le « kangourou » fit un bond en avant comme il lui était arrivé d'en faire avant. Je pense que je devais marcher trop lentement pour lui, car le reste du temps il marchait sur la pointe des pieds en do-

delinquant si fortement de tout le corps que j'avais l'impression qu'il portait une lourde charge à chaque main ou qu'il marchait sur un sol brûlant.

Les constructions qui se dressaient en gradin tout autour de cette étrange piste d'atterrissage étaient un amoncellement de machines. Il n'y avait pas la moindre fenêtre, pas le moindre hublot, rien permettant de deviner une vie derrière ces structures qui n'étaient d'ailleurs pas immobiles certains objets suivaient mon déplacement, je m'en étais rendu compte. Je commençais à comprendre que les habitants de cette planète n'étaient pas tout à fait inconscients du danger que je pouvais représenter pour eux.

La porte qui s'ouvrit devant nous était curieuse. Mon guide se retourna vers moi, fit un signe des bras que j'interprétais comme une invitation à le suivre. Sur la pointe des pieds, il rentra dans la porte, une sorte de membrane élastique qui allait s'ouvrir selon moi. Mais au lieu de se déchirer, la peau s'étirait au fur et à mesure que mon guide s'y enfonçait. Je le suivis. La matière était caoutchouteuse au toucher et extraordinairement extensible.

Je me demandais sur quelle longueur elle s'étirerait avant de se déchirer. La réponse me surprit, car en fait ce fut derrière moi que le boudin se referma. Mon guide et moi nous trouvions enfermés dans une sorte de tube qui embrassait aux extrémités nos formes. Pourtant, cette structure inconnue ne nous gênait pas pour avancer. Elle me faisait curieusement penser à une bulle de savon, la porte ayant été l'anneau sur lequel souffle l'enfant après l'avoir trempé dans une eau savonneuse. Cette idée était renforcée par le fait que la membrane s'irisait au rythme de notre marche, ce qui donnait un peu de couleur aux murs nus et ternes que l'on pouvait percevoir à travers.

Tout à coup, je perçus un changement dans la bulle. Mon guide venait de passer dans une pièce différente d'un long tube. Je le suivais — avais-je vraiment le choix ? — dans ce qui était une pièce carrée. La membrane se dilata pour épouser les formes rectangulaires du local.

Je sentis plus que je n'ouïs un bruit sourd. Je me retournai pour confirmer ce que j'avais déjà deviné : une lourde porte s'était refermée derrière nous. Une ? Peut-être plus. En tout cas, le son de la vibration le laissait supposer. Et elles devaient être lourdes. De plus, mais je n'osais trop y songer sans qu'un frisson ne parcoure mes pensées, frisson que je ne pouvais totalement réprimer même si je m'y étais entraîné sachant que cela pouvait arriver : j'avais perdu le contact avec l'Argonaute.

Maintenant, j'étais seul. Seul avec l'autre être qui était allé s'asseoir dans un coin de la pièce. S'asseoir ? Sa forte queue lui servait apparemment de tabouret. Moi, je devais m'accroupir. J'optai pour la position seiza bien que je me doutais que cela n'avait aucune signification pour mon amphitryon. Et dire que je soupçonnais les habitants de ce monde d'être imprudents !

Maintenant, je pouvais me poser des questions sur leur hospitalité. Stricte ? Spartiate ? Avare ?

Et le « kangourou » en face de moi, était-il immunisé, sacrifié ? Il était immobile jusqu'à ce qu'un son modulé surgisse du plafond. C'était presque une musique, un duo de violon et d'harmonium. Sans l'aide de l'Argonaute, il m'était impossible de savoir s'il pouvait s'agir d'un possible langage dans lequel nous aurions pu déceler des phonèmes, des intonations... De toute manière, la phrase, si c'en était une était trop courte à mon avis pour fournir assez d'indices. Mon accompagnateur ne répondit d'ailleurs pas. En silence, il s'était redressé et s'était enfoncé dans une alcôve derrière lui.

Je jetai un coup d'oeil derrière moi : il y avait aussi un renforcement.

La hernie qui s'était formée dans la bulle se referma sur mon hôte, l'isolant de l'espace que j'occupais. Mais, la peau qui prenait la forme de la pièce où j'étais resté se dégonfla avec un chuintement caractéristique d'une chambre à air percée. Petit à petit, la membrane se colla à moi telle une seconde peau. Je me demandais vraiment ce que cela pouvait bien signifier.

Après deux cent trente-sept secondes universelles, la membrane se regonfla rapidement et remplit à nouveau l'espace de la pièce. Exactement comme une bulle de savon qui éclate, la sphère qui enveloppait mon hôte se disloqua. Il s'approcha alors de moi et me tâta la poitrine et les bras, bardés d'instruments de survie, d'analyses et de traitements des communications. Ses curieuses mains à trois doigts s'attardèrent sur mon casque et plus particulièrement sur la visière toujours rabattue. La proximité me permettait de mieux observer le « visage » de mon vis-à-vis. Ce que j'avais pris pour quatre tentacules ne l'était pas tout à fait, du moins, seule la paire inférieure ressemblait à des tentacules. Elles se terminaient par une ventouse bordée de turgescences. Quant à la paire supérieure, il s'agissait de trompes. Elles servaient peut-être à boire, mais pour l'instant, elles servaient à respirer et je m'en étais aperçu lorsque de la buée s'était formée sur ma visière lorsque l'être me flaira.

Vraisemblablement, mon casque intriguait mon hôte.

Enfin, pour la première fois, je l'entendis « parler ». Il utilisait la même mélodie que j'avais entendue plus tôt : mélange d'orgue et de violon.

Je pouvais aussi constater que le kangourou avait bien quelque chose de marsupial. Il avait, en effet, une bouche sur la poitrine. Elle ne devait pas servir à produire des

sons, car elle était restée immobile alors que les trompes et les tentacules s'étaient agités en rythme à l'instant où j'entendis la musique, mais pour l'instant je ne pouvais dire à quoi servaient ces lèvres. J'espérais tout simplement que ce n'était pas pour m'avalier.

Pendant cette courte inspection, la membrane était devenue si adhérente aux parois qu'elle se déformait comme une sorte de glu qui épouserait les moindres déformations et avait ainsi tapissé les deux renforcements.

Un son musical se fit entendre à nouveau. Cette fois, il venait de partout et de nulle part. Une réponse à mon compagnon ?

Et tout compte fait, je n'allais pas rester muet. Je m'étais déjà risqué à faire un salut de la main sans conséquence autrement plus tragique que celle de me retrouver ici dans cette chose qui m'enveloppait.

Je refis le signe en prononçant cette fois un « salut » à la hôdonne, en Wash, qui sonnait étrangement à mes oreilles comme si le son était assourdi par la membrane et surtout par l'incongruité de la situation. À ma surprise, quelque chose répéta jusque dans les intonations le mot que je venais de prononcer, mais j'étais sûr que ce n'était pas un écho. J'aurais plutôt penché pour enregistrement. Le « salut » résonna encore confirmant mon hypothèse. Quel sens pouvais-je donner à cela ?

Il me semblait évident que les êtres de ce monde m'observaient et se demandaient sans doute comment dialoguer avec moi. Était-ce une tentative ? Mais dans ce cas qu'elle devait être ma réaction ?

J'étais perplexe ignorant tout de la vie ici, incapable de prévoir si mes actes seraient considérés comme agressifs ou amicaux. Et incapable de savoir si les manifestations des autochtones correspondaient à des attitudes telles que l'inquiétude, la curiosité, le rejet...

Pour la troisième fois, j'entendis l'enregistrement de mon salut. Je me demandais combien de fois « ils » allaient me passer cette musique que j'aurais vite trouvée monotone.

Je ne sais pas pourquoi, mais je lançai : « Bon, et maintenant ? »

Comme si je pouvais m'attendre à une réponse ! Pourtant, mon salut ne fut plus répété. Je ne saurai sans doute jamais quelle en était la raison.

L'immobilité et l'inactivité commençaient à me peser. J'avais l'impression que mon compagnon de fortune aussi trouvait le temps long, car il changeait de plus en plus fréquemment de position. Finalement, il chanta de nouveau cette musique étrange. Elle était différente des fois précédentes, j'en conclus qu'il y avait vraisemblablement un vocabulaire. Il se retira dans le réduit derrière lui. Une fois dedans la bulle vint encore à se séparer en deux. Il se retrouvait isolé dans sa cellule.

Je regardai en l'air. Non ! La mienne, celle qui englobait tout le reste, ne semblait pas se dégonfler cette fois-ci.

Mon regard se posait distrait sur l'alcôve de mon voisin. La bulle s'était opacifiée. Tiens, serait-il en train de dormir ?

Je me retournai vers ce qui devait être ma niche, et je m'y introduisis prudemment comme si un piège pouvait à tout instant se refermer sur moi. J'attendis quelques secondes. Rien ne se produisit. J'eus l'idée alors de chanter approximativement la dernière musique que j'avais entendue. J'avais la nette impression que cela n'aurait aucun effet. C'était comme si j'essayais d'imiter le pépielement d'un merle sans savoir siffler. Je ressentais mon imitation comme un massacre musical qui me faisait presque honte. Et pourtant, l'« oiseau » m'avait compris : la bulle

s'étrangla entre cette petite pièce et la grande salle commune, m'enfermant, comme le « kangourou » dans une petite cellule aux murs douillets. La voix issue de nulle part répéta mon chant maladroit tout en le corrigeant. Alors, je répondis un peu au hasard : « chambre ? Dormir ? »

Cette fois, la voix répéta mes mots. Je continuai : « bonne nuit ! »

J'ignorais s'il faisait nuit et j'étais sûr que les kangourous n'avaient rien compris, mais la membrane de ma chambrette s'obscurcit en même temps que j'entendis : « bonne nuit ! »

Chapitre 4. À boire et à manger

J'ouvris les yeux dans l'obscurité. Comme j'étais persuadé que la nuit qui m'enveloppait était artificielle, je tentai de montrer que j'étais éveillé. Mon casque était muni d'un projecteur assez puissant pour éclairer au travers de la membrane opacifiée.

De l'autre côté de la salle commune, la cellule de mon compagnon kangourou était opaque et ressemblait à une perle noire sur laquelle le faisceau de lumière venait s'iriser. Si je pouvais voir l'extérieur que j'illuminais, c'est que ma sphère, contrairement à celle d'en face, était semi-transparente. J'imagine que l'on pouvait donc m'observer et savoir ainsi que je ne dormais plus. Mon raisonnement ne devait pas être faux, car ma sphère devint totalement cristalline.

Comme je commençais à deviner le comportement de ces étranges enveloppes qui nous isolaient à volonté, je m'avançai vers ce qui aurait dû être l'ouverture pour passer dans la pièce principale. Un instant, je m'enfonçai dans la membrane élastique qui me moula avant de se déchirer comme une bulle de gaz venant éclater à la surface d'un liquide visqueux.

Je restais debout, presque hagard, regardant tout autour de moi le décor terne de ma prison. Était-ce une illusion ? Il me semblait que derrière la membrane quelque chose palpait comme si de la vie vibrait derrière. J'eus tout à coup la désagréable impression de me trouver enfermé dans une espèce de péritoine. En tout cas, elle était bien traversée par des structures nervures pareilles à des vaisseaux sanguins. Comme pour ces derniers, un pouls y était perceptible.

En face de mon « dortoir », la cellule de mon compagnon était toujours plongée dans une nuit d'encre. Il devait sans doute dormir plus longtemps que moi.

Sans sa présence, j'avais l'impression d'être plus libre pour observer mon environnement. Alors, j'en profitai pour relever le plus possible d'information grâce à l'équipement de mon scaphandre et de mon casque. Si je ne pouvais pas faire une analyse exhaustive de la peau qui revêtait la pièce et qui semblait nous avoir enveloppés depuis mon arrivée dans l'amphithéâtre astrogare, je savais déjà qu'il s'agissait d'un composé quasi organique avec un gros pourcentage de silicium.

L'absence de contact avec le cerveau de l'Argonaute me handicapait sérieusement. Souvent, je devais faire appel à ma mémoire et je ne connaissais évidemment pas tous les domaines scientifiques et techniques. Mon équipement avait beau être doté d'une riche base de données, cela ne suffisait pas pour répondre à toutes mes questions.

J'étais en train d'examiner le plafond que je trouvais plus actif, plus agité en profondeur, parcouru de vague, lorsque le centre commença à se déformer et à s'effondrer. Je reculai pour ne pas me trouver en dessous de cette masse ovoïde qui descendait vers le sol. Puis, avec le même « ploc » qui faisait disparaître les bulles,

l'énorme goutte éclata et disparut en se fondant dans la membrane. Sur le sol, il restait de nombreux objets bien rangés comme s'ils étaient disposés sur un présentoir.

Des sphères, des cubes, des tétraèdres et des dodécaèdres, ces deux derniers, réguliers, de couleurs et les tailles variables, étaient ordonnés sur cinq rangées. La première, la plus éloignée de moi était composée de nombreuses petites sphères d'environ un demi-centimètre de diamètre. Puis, en se rapprochant de moi, il y en avait un alignement de tétraèdres, ensuite, une ligne de cubes, suivie d'une collection très bariolée de dodécaèdres, et enfin, à ma portée, un groupe des quatre gros globes de plus de vingt centimètres de diamètre.

Ces dernières attiraient mon attention, car leur aspect était insolite. L'une était en plomb, du moins superficielle-ment. Une autre était d'un noir si profond qu'on avait l'impression que tout semblait s'y perdre à jamais comme dans un néant infini. Celle d'à côté ressemblait au contraire à une boule de feu plasmique impatiente de briser son enceinte. Mais la toute première était plus familière et sympathique, il s'agissait d'un condensateur électrique. Certes, je n'en connaissais pas la technique, mais je pensais rapidement trouver comment récupérer cette énergie, du moins si elle était à ma disposition. C'était en tout cas capital pour moi si je devais séjourner longtemps dans cet endroit sans pouvoir retourner au vaisseau.

J'étudiais comment me servir de cet étrange objet pour recharger mes batteries. Il n'y avait aucune interface visible.

Plongé dans mon étude, je ne remarquai pas que mon compagnon de cellule s'était réveillé. Il m'informa de sa présence par cette étrange musique qu'il jouait chaque fois qu'il parlait. Du moins, je croyais qu'il parlait. Inca-

pable de l'imiter, je renonçai à siffloter un air vaguement semblable. Je me contentai d'un « salut » accompagné d'un mouvement de la main. Il répéta son morceau en agitant sa main à trois doigts comme je l'avais fait. Enfin, pensai-je, peut-être réussirons-nous à dialoguer par signes.

Mon compagnon se précipita vers l'étalage disposé par terre. Il s'accroupit et lança l'une de ses trompes vers un tétraèdre. Était-il maladroit, ému, embarrassé par l'encombrement ? Il cogna, sans doute avec l'un de ses appendices, une des petites sphères qui se mit à rouler. Quoi qu'il en soit, il émit un bruit de klaxon en secouant énergiquement un tentacule et en reculant d'un bon. Ce petit incident me donnait encore une occasion d'enrichir la communication avec mes hôtes. Je supposai que le « kangourou » s'était fait mal, qu'il avait crié, et surtout, qu'il avait reculé devant une source de déplaisir. « Reculer » pouvait donc être utilisé pour exprimer la fuite et donc, peut-être, le refus.

Mais, qu'est-ce qui avait bien pu provoquer cette douleur ? Je m'étais jusqu'à présent concentré sur les grosses sphères, mais pas sur les autres volumes. Je m'intéressai donc à analyser les billes, en commençant par celle qui avait été cognée.

Mes capteurs indiquaient qu'elle était très froide, confinée dans l'omniprésente membrane. De la buée s'en dégageait, mais je n'y avais pas prêté attention plus tôt. Pourtant, moins de deux cents kelvins en superficie auraient pu attirer mon attention. Je compatissais pour mon kangourou.

Je me mis donc à examiner plus attentivement les billes colorées qui n'étaient pas systématiquement enveloppées par la mystérieuse membrane. Il y avait par exemple des sphères d'or, de cuivre et d'autres métaux purs. Je me

rendis compte que toutes celles que je pouvais analyser contenaient un élément chimique pur. Les autres étaient plus difficiles à déterminer sous leur membrane protectrice. Je devinai que celle qui contenait un liquide argenté devait être du mercure, l'autre, jaune, pouvait être de la fleur de soufre. Certaines billes enfin étaient recouvertes d'une fine pellicule de givre comme celle qu'avait bousculée mon compagnon. En comptant tous les échantillons sphériques, je savais que tous les éléments n'étaient pas présents. Je constatai qu'il n'y avait aucun élément radioactif.

Le kangourou ne semblait pas trop traumatisé par le contact glacial. Il avait récupéré le tétraèdre convoité qu'il tétait avec l'une de ses trompes. Je constatai que tous avaient une ouverture vers le haut et étaient fabriqués avec la membrane translucide, mais parfois teintée. J'en pris un au hasard. À l'intérieur, j'apercevais une poudre blanche. J'en renversai un peu dans la paume de mon gant.

Mon casque servait d'interface non seulement avec le cerveau du vaisseau, mais aussi avec l'outillage complexe de ma combinaison. Il répondait littéralement au « doigt et à l'oeil ». Je dictais des ordres qui affichaient grâce à ma visière des panneaux de contrôle muni de touches, de curseurs, de boutons que je manipulais avec mes gants. Rien que pour cette raison, je n'étais pas pressé de m'en séparer même s'il s'avérait que l'environnement ne m'était pas nocif.

Je pouvais ainsi analyser les contenus de ses « bouteilles » aux côtés triangulaires. La poudre blanche était du chlorure de sodium pur, du sel. Les récipients de même couleur que celui que buvait mon voisin contenaient de l'eau. Et tous les autres étaient remplis de substances chimiquement pures. Les cubes, eux, refermaient

des produits mélangés et des solutions. Quant aux dodécaèdres qui étaient devenus le centre d'intérêt de mon compagnon, ils constituaient vraisemblablement des « sandwiches » qu'il engouffrait avec ses tentacules et même ses trompes dans une bouche invisible sous sa tête. Cela me permit de constater que la membrane qui servait à tout était aussi comestible, du moins pour lui. Pour l'instant, la seule chose qui me paraissait réellement consommable était l'eau. Le reste ne m'inspirait guère.

Plus par souci de trouver comment dialoguer — tout était bon pour faciliter les relations et il fallait surtout éviter les conflits dans cet espace qui pouvait rendre claustrophobe —, je plongeai donc un tube de ma combinaison dans le récipient pour aspirer le liquide. En fait, le liquide allait dans ma réserve qui me permettait de vivre pendant quelques jours en autonomie si je me rationnais et évitais toute agitation inutile. Évidemment, j'étais certain que l'« autre » croirait que je buvais. Peut-être s'imaginerait-il que je me servais d'une trompe aussi.

Puis, en levant le tétraèdre comme si j'allais trinquer, je dis « eau », tout en me demandant ce qui allait être interprété. Bien sûr, ce que j'avais prononcé fut répété, mais à ma grande déception, il n'y eut rien de plus. C'était effarant ! Je n'étais pas un analphabète dans un monde inconnu, j'étais un autiste incapable de communiquer avec l'autre. Quel « autre » d'ailleurs ? Le kangourou ou l'écho ? Des deux, seul ce dernier essayait de réagir, si l'on pouvait dire que répéter comme un perroquet était une tentative d'interaction intelligente.

Mon compagnon avait fini de se goinfrer et il était allé se rasseoir près de l'emplacement de son alcôve. Vraisemblablement, il ne semblait pas pressé d'entreprendre une conversation. Il faut dire que si je n'arrivais pas à

imiter les sons qu'il produisait. L'inverse était probablement vrai et il devait se sentir, comme moi, désappointé.

Soudain, il émit encore une musique. Aussitôt, son réduit s'ouvrit et il y entra. Cette fois-ci, la bulle ne se referma pas derrière lui et je pus voir que dans la pièce qui lui servait de dortoir, il y avait une forme cylindrique aussi large que haut, posé sur une base. Le kangourou modula un autre son, l'« écho » lui répondit, et ce n'était pas une pure répétition comme cela se passait chaque fois que je parlais. La musique était vraiment différente. D'ailleurs, le kangourou joua un autre air. L'écho répondit : ils dialoguaient. Finalement, mon compagnon mélomane alla mettre sa queue dans le cylindre. Au bout de quelques instants, il sortit de sa pièce. Le cylindre se transforma en une masse informe qui se contracta jusqu'à disparaître dans le plancher de notre prison membraneuse.

Derrière moi, ma niche s'ouvrit laissant apparaître le même cylindre que celui d'en face. La conversation entre l'invisible hôte et le kangourou reprit. Ce dernier s'approcha de moi, fit le tour, m'observait sous tous les angles tout en continuant à miauler — je ne savais vraiment pas comment nommer ces vocalises ou modulations.

Finalement, le kangourou alla chercher deux objets, un cube et un dodécaèdre. Cette fois-ci, il évoluait prudemment pour ne pas rouler sur les billes dont certaines étaient glacées. Il ouvrait ce que j'avais estimé être des sandwiches, puis tourna la moitié supérieure du cube qui semblait être divisé en deux parties. Cette manoeuvre semblait déverrouiller une ouverture à l'un des coins du récipient, car il en vida le liquide sur une moitié du sandwich tout en écartant les mains loin du corps. Une fumée rougeâtre s'en échappa avec un bruit de grésillement. Encore une fois, je constatais que la réaction naturelle face à un danger était l'éloignement. Le kangourou referma

les deux coquilles de sandwich puis pénétra dans mon alcôve et laissa tomber le dodécaèdre qui ramollissait dans le cylindre, puis ce dernier fut absorbé dans le sol comme le précédent. À peine disparu, un autre cylindre se matérialisa.

J'essayais de saisir le sens de cette mise en scène. Tout à coup, je compris. Ah, évidemment, ici comme ailleurs, la vie consomme de l'énergie, transforme de la matière et rejette des déchets. Pour montrer que j'avais compris, je repris le tuyau qui m'avait servi pour pomper l'eau et l'utilisai pour faire semblant d'uriner. Qu'importe ce que pouvaient penser mes hôtes de mon anatomie, ils semblaient désorientés que je n'aie pas de queue (sans jeu de mots). Au préalable, je préparai grâce à ma discrète interface, une mixture jaunâtre inoffensive, car je restais avant tout prudent. Tout d'abord, je pouvais tout à fait mal interpréter ce qui venait de se passer, ensuite, j'ignorais tout de cette curieuse membrane qui prenait tant de formes et de textures différentes et qui pouvait contenir des acides tout en étant comestible. Alors, comme un Manneken Pis de l'espace, bravement je vidai ma préparation dans le cylindre en prononçant à haute et intelligible voix : « pipi ». Pourquoi utiliser un vocabulaire châtié dans cet univers où les mots semblaient imprononçables par les autochtones ?

L'écho ne se fit pas attendre. Incroyable ! Le premier mot que nous comprenions peut-être était ce mot enfantin. Dès que j'eus rangé le tuyau en place, le cylindre finit comme les autres, quelque part dans masse qui nous enveloppait et qui nous servait de prison, de lit, de nourriture et de... poubelle.

Chapitre 5. Sortir!

J'avais jusqu'à présent trouvé trois éléments de communication. Ma voix pouvait être entendue et répétée.

J'étais désolé pour mes hôtes, mais ils semblaient plus doués que moi dans le domaine de la prononciation et donc ce serait à eux d'apprendre à parler. À la rigueur, je pouvais apprendre à les écouter et ce serait sûrement un minimum de courtoisie, de courtoisie à la hôdonne, cela allait de soi. Ensuite, je savais que reculer pouvait être interprété comme un refus. Et enfin, nous avons trouvé un mot qui permettrait peut-être d'étendre notre vocabulaire.

Pour l'instant, à l'exception de l'eau, des « sandwichs » et de la source d'énergie qui m'avait intéressé, l'étalage avait été « remballé », c'est-à-dire absorbé dans le plancher. Tout apparaissait et disparaissait dans la membrane. Tout, même la porte d'entrée. Mais où était-elle, au fait ?

J'essayais de m'en souvenir. Quand j'étais rentré dans cette pièce vide que j'avais prise pour un hall de transit, un sas de décontamination et qui s'avérait être un centre d'observation, j'ai « occupé » la partie droite. Par la suite, c'est dans le panneau droit par rapport à l'entrée que c'est ouverte mon alcôve. Donc, je me mis à examiner le

mur sur ma gauche. Il n'y avait rien de visible, pas même avec un spectre élargi.

Je palpais la membrane surtout vers le milieu du mur, car je pensais qu'il y avait plus de chance de trouver un indice là, car les êtres de cette planète semblaient amoureux de la symétrie. Je ne trouvais rien et j'étais sur le point de désespérer de trouver une issue quand je réalisai que mon idée initiale de salle de passage impliquait peut-être d'avoir une entrée et une sortie. Alors, si je croyais toujours que mes hôtes avaient un sens aigu de la géométrie standard, la sortie devait se trouver à l'opposé de la pièce. Je m'orientai vers l'autre cloison-membrane.

Dès que j'arrivai vers l'autre mur, mon amorphe kangourou se précipita à mes côtés avec un certain intérêt. Tous les êtres vivants semblent être construits sur le même modèle que la paramécie qui se dirige vers ce qui peut prolonger la vie et s'éloigne de ce qui peut la raccourcir.

Je me mis à tâtonner comme je l'avais fait avant, et à mon grand étonnement le kangourou m'imita. Mieux, il se servait aussi de ses trompes comme un chien qui flaire une piste, et même ses tentacules venaient parfois prêter leur concours. Je crois qu'il commençait à souffrir de claustrophobie.

Soudain, une violente décharge le projeta par terre. Il poussa son cri de klaxon et il s'enfuit de l'autre côté de la pièce. Je n'avais rien senti. Je mémorisai rapidement l'endroit où l'accident s'était produit avant de m'approcher du kangourou. Pourquoi ? Pour l'aider ? Par curiosité ? Lui, en me voyant venir vers lui, il se tassa contre le mur. Il avait peur, alors je m'assis par terre me rappelant avoir vu cette position que prenaient certains dresseurs de fauves dans quelques vieilles vidéos de Terra.

Et ça marchait ! Je n'y croyais guère, mais mon voisin se calma et finit par s'asseoir. Cette fois, il n'utilisa pas sa queue comme un tabouret, mais il prit place comme moi, en tailleur.

Qu'était-il donc ce kangourou ? Il faut dire que sa tête était si peu expressive dans ma conception des mimiques que j'avais presque oublié qu'il n'y avait pas que la parole pour communiquer. Comment pourrais-je imaginer des expressions de sentiment sur cette tête hémisphérique quasiment lisse comme le sommet de nos crânes chauves ? Bien sûr, on pouvait dire que les appendices étaient très mobiles et probablement riches en expressions, mais je n'étais pas en mesure de les interpréter puisqu'il n'y avait pour l'instant aucune comparaison avec mes propres schémas. Mais ses yeux, maintenant, je croyais les comprendre. L'un d'eux me fixait sans me lâcher, l'autre au contraire balayait sans arrêt la pièce, regardant souvent vers le plafond. J'étais sûr qu'ils étaient plus « expressifs » qu'avant, et selon mon interprétation, j'y voyais de la peur. Il se méfiait de moi et redoutait quelque châtement venant d'en haut, le troisième personnage que je surnommais « l'écho ».

La question était triple si je ne me trompais pas dans mon interprétation : que craignait-il ? Pourquoi l'effrayais-je ? Et comment le rassurer à mon égard ?

Je croyais pouvoir répondre à la première : pour lui, « l'écho » était responsable de la décharge qu'il avait reçue. Quant à la deuxième, je supposais que le fait de n'avoir rien ressenti était la cause de sa méfiance à mon égard. Ma combinaison me protégeait de ce genre d'incident, et j'étais plus qu'heureux de l'avoir conservée sur moi. Et mon voisin, ignorant probablement ce détail, devait s'imaginer que j'étais un surhomme ou un complice de « l'écho ». Mais, pour autant, je ne voulais pas me

déshabiller. Je ne savais toujours pas quelles étaient les intentions des autochtones et le récent incident m'incitait à plus de prudence encore. Et puis même, si j'ouvrais la visière de mon casque, le kangourou pourrait croire que j'ouvre une gueule prête à le dévorer. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que cela serait utile pour nos rapports si j'enlevais mon casque ou un gant. Si je voulais rassurer le kangourou, il me fallait autre chose. J'avais bien pensé venir le soigner s'il était blessé, mais mon casque, mon précieux casque, ne me montrait aucune variation thermique indiquant un traumatisme.

Je ne pouvais rien faire de plus pour l'instant. Le moindre geste ne ferait qu'intensifier son angoisse. Pour ne pas affoler mon voisin de cellule, je lui tournai lentement le dos et repartis vers l'endroit qui avait provoqué l'incident. Mon kangourou avait beau avoir des yeux télescopiques qui lui permettaient de regarder dans tous les sens, moi, je pouvais regarder derrière grâce aux minicaméras dont j'étais équipé. Ainsi, je pouvais l'observer à son insu tout en examinant la paroi.

J'avais pu enregistrer et retrouver les deux endroits précis que le kangourou et moi-même occupions au moment de la décharge. Qui de nous deux en avait été la cause ? J'essayais de nombreuses techniques d'imagerie disponibles. Finalement, le seul résultat que j'obtins était le renforcement de relief derrière la membrane. En effet, autant la membrane était parcheminée, autant les parois dures de la pièce étaient, elles, rigoureusement planes. Donc, si une porte, même escamotable, s'y fondait il aurait fort probablement des traces de jointures. Et elles étaient là. La forme de la porte était carrée aux coins arrondis.

Les points de repère montraient que le kangourou se trouvait juste au centre de ce que j'espérais être la sortie.

J'examinai mieux cet endroit. Là aussi, un presque invisible relief montrait une longue bande verticale coupant le passage en deux parties égales. Cette bande, large d'une douzaine de centimètres, n'était pas plane, mais imperceptiblement bombée le long de l'axe principal. Cela pouvait être une espèce de joint pour assurer l'étanchéité de la fermeture, mais je ne voyais pas dans ce cas ce qui avait été la cause qui avait secoué mon voisin. Mes investigations ne me révélèrent aucune autre irrégularité à proximité de la porte ou au-dessus. Il n'y avait pas de mécanisme de commande d'ouverture, donc cette porte, si c'en était bien une, devait avoir une interface, un détecteur... Un détecteur ? C'était peut-être cela la mystérieuse bande. Elle avait détecté — et reconnu ? — la présence du kangourou. Mais pourquoi un choc, quand il suffisait de ne pas réagir et de laisser le pan clos comme s'il n'y avait jamais rien eu de plus qu'un mur presque plan recouvert d'une membrane ?

Les idées tournaient follement dans ma tête pour en arriver à la conclusion plutôt choquante qu'il s'agissait d'un indice. Choquante, à moins qu'il ne s'agisse d'un numéro joué par un bon acteur. J'étais perplexe. Si c'était une piste pour me mettre sur la voie d'une épreuve de devinette, le « Sphinx-écho » aurait pu trouver autre chose de moins barbare. De plus, cela pouvait-il signifier qu'il me mettait à l'épreuve de je ne sais quel test ?

Sortir. Il fallait que je sorte. Je ne pouvais progresser dans les contacts avec les habitants de ce monde si j'étais comme un prisonnier à l'intérieur d'une cellule où l'on me distrait avec des petits volumes géométriques remplis de produits divers. Tests ou moyens de communication ?

Si la barre verticale était une sorte de système d'ouverture de la porte, il fallait que j'essaie. Ma combinaison me protégerait de nombreuses « agressions » et je verrai ain-

si s'il y a un interdit pour quiconque s'en approche. Je me tins droit à un pas de la bande. Rien ne se passa. Je tendis le bras, puis prudemment je touchai la membrane du bout des doigts et finalement je plaquai la paume à peu près à l'endroit où le kangourou reçut sa décharge. Rien ne m'arriva.

Fallait-il faire quelque chose en plus de toucher la porte ? J'avais beau passer la main de bas en haut et vice-versa, rapidement ou doucement, tout droit ou en balayant plusieurs fois de gauche à droite, rien n'y faisait.

Si « l'écho » s'attendait à ce que je baisse les bras, il se trompait. Trouver des énigmes me stimulait, même si je devais reconnaître que là, ce n'était pas aisé. Peut-être que le passage ne s'ouvrait qu'avec le kangourou. Et si c'était le cas, il me fallait trouver le moyen. Je me retournai vers mon voisin qui paraissait plus calme. Comme je n'avais pas d'idées, je m'assieds appuyé contre la paroi ; les jambes étalées devant moi et les bras ballants. Je regardais sans le voir le kangourou à l'affût de la moindre idée qui me permettrait de sortir de cette pièce, de cette incarcération physique et psychique.

J'essayais de récapituler toutes les tentatives de contacts afin d'y trouver une piste : « L'écho » qui se contentait de répéter mes propos, les volumes géométriques avec diverses formes et contenus, l'urinoir...

Et si ce dernier servait en fait à m'analyser ? Cette idée me faisait sourire, car je m'imaginai le désappointement qu'« ils » auraient en constatant que c'était de l'eau comme celle qu'ils m'avaient donnée.

Je revoyais la scène : mon alcôve, celle du kangourou.

Soudain, l'idée vint. Je me retournai et je « dessinai » avec les mains le contour de la porte. En même temps, je prononçais le mot « porte ». Et comme je m'y attendais, l'écho me répondit.

Je traversai la pièce. Le kangourou voyant que je me dirigeais droit vers lui, se glissa sur le côté tout en braquant ses deux yeux sur moi. La place étant dégagée, je dessinaï la porte d'entrée là où elle aurait dû se trouver en me fiant toujours à l'idée que mes hôtes appréciaient la symétrie. Là aussi, je répétais « porte », toujours accompagné de son écho.

Puis, j'allai vers l'alcôve du kangourou. Là, je passai les mains tout le long de l'ouverture qui se profilait derrière la membrane tout en répétant « porte ». Enfin, je fis de même avec ma propre cellule et pour la quatrième fois, l'écho répéta après moi : « porte ».

Patiemment, je retournai devant celle que je supposais être celle de la sortie, je refis les mêmes gestes avec une petite différence : cette fois, je disais « porte fermée ». Je refis le même scénario avec l'entrée de la salle centrale. Enfin, avec celle de chaque pièce latérale je prononçai : « porte ouverte ».

Je refis un tour ainsi en différenciant les portes ouvertes et fermées. Puis au quatrième passage, l'écho me précéda : il voulait me montrer qu'il avait compris.

Alors, espérant que j'avais trouvé le « Sésame, ouvre-toi ! » je me plantai devant la sortie. L'écho fit « porte fermée ». J'attendis, car je me souvenais qu'il avait répété plusieurs fois le même mot au début de notre rencontre. Je ne comprenais pas pourquoi, mais peut-être s'agissait-il d'une demande de confirmation, un doute... Je ne restai pas trop longtemps immobile, car, effectivement, l'écho répéta « porte fermée ». Évidemment, nos moyens de communication étaient tellement réduits qu'il ne fallait pas espérer la moindre variation d'intonation dans les répétitions de l'écho. Il répéta encore une fois puis resta plus longtemps silencieux. J'en déduisis qu'il devait faire des tentatives par trois fois.

Alors, je fis mine de forcer l'ouverture en appuyant fortement sur la bande centrale et en criant « porte ouverte ». L'écho répondit : « porte fermée ».

Je reculai. Il me fallait réfléchir. Quel était le sens de son message ? Je sentais que je n'avais pas le droit de me tromper sans risque de rendre confus la compréhension que l'écho acquérait de ma pensée, de risquer de créer une branche cognitive à détruire par la suite retardant ainsi la possibilité de sortir de cette prison.

Il fallait que je trouve une représentation de l'évolution d'un état vers l'autre. Soudain, l'idée me vint. Je pris un à un les dodécaèdres-sandwich et l'examinai de près. Trois s'ouvraient, et c'était la seule chose qui m'importait. Je les sortis du lot et les disposai en face de moi, accroupi face à l'issue close. L'un après l'autre, je les pris et les levai vers un invisible interlocuteur en lui articulant « boîte fermée ». L'écho répétait inlassablement sans marquer la moindre variation d'intonation. J'ouvris alors tous les sandwiches et les tendis ensuite vers le haut en prononçant cette fois « boîte ouverte ». J'en refermai deux, et chaque fois, je présentais l'objet en précisant qu'il était fermé. Mais cette fois, je gardais la dernière en main et je déclamai lentement le geste accompagnant la parole « ouvrir boîte ». J'attendais avant de redire « boîte ouverte » pour permettre à « l'écho » non seulement d'assimiler, mais aussi de distinguer les différentes phases. Puis je fis l'opération inverse. Je répétai par trois fois le cycle d'ouverture et de fermeture. À la troisième, l'écho me précédait sur l'état suivant l'action.

Alors, je me mis face à la porte de mon alcôve et prononça « fermer porte ». Ma satisfaction fut grande quand la porte se ferma et que l'écho précisa « porte fermée ». Je me précipitai vers la porte que je voulais ouvrir, criai « ouvrir porte ». Hélas, « l'écho » répondit « porte fer-

mée ». Heureusement que j'avais testé le comportement de « l'écho » sur la porte de ma cellule pour vérifier ce qu'il avait compris, car maintenant je pensais que sa réponse n'était pas un malentendu, mais un refus. Restait donc à savoir pourquoi et de là trouver comment le convaincre à me laisser sortir.

Je regardais distraitement les dodécaèdres devant moi. Deux d'entre eux étaient violets, j'en avais déjà ouvert un pour faire la démonstration d'ouverture fermeture. J'ouvris celui qui était resté fermé et comme je m'y attendais le contenu était identique à celui de la même couleur. Ils contenaient un objet ressemblant à une grosse prune, de la taille d'un pamplemousse, bien qu'il me fût impossible de déterminer s'il s'agissait d'un fruit. Je l'enlevai de son récipient et le posai dans la paume de la main pour mieux l'examiner.

Une idée me traversa l'esprit. « L'écho » comprenait la logique binaire : une porte fermée ou ouverte. J'allais donc essayer de lui apprendre les concepts dehors et dedans, et par la même occasion étendre le concept de négation. J'utilisai donc ma technique éprouvée et je réussis à faire comprendre que « non fermé » avait le même sens qu'« ouvert » et vice-versa. Je lui appris aussi « sortir » et « rentrer », afin de m'en servir pour préciser mon intention de quitter les lieux. Malheureusement, cela me permettait aussi de comprendre que mon hôte refusait que je sorte.

Soudain, les sandwichs à la prune furent absorbés dans le sol. Puis, quelques secondes plus tard, les deux boîtes reparurent. L'une était ouverte, l'autre fermée. Dans la première, la prune y apparaissait couverte d'une sorte de moisissure jaunâtre. J'examinai le contenu de la seconde : il y avait toujours le « fruit » intact. Une musique se fit entendre et le kangourou émergea de sa prostration. Il

vint près de moi, et avec l'un de ses trois doigts toucha la prune à l'aspect moisi. Aussitôt, ce dernier se décomposa en une marmelade flasque. Il referma le récipient et le laissa tomber par terre. Instantanément, le sandwich fut absorbé dans le sol. J'en déduisis que « l'écho » me mettait en garde contre un danger pour moi ou pour lui si je sortais.

Malgré tout, j'étais satisfait de la tournure que prenaient les événements. Il y avait des progrès dans le dialogue. « L'écho » avait argumenté son refus de me laisser partir ; à moi d'argumenter le besoin de découvrir d'autres horizons que ceux limités par la membrane.

Je trouvai rapidement la réponse. Avec mon équipement, je disposais d'une petite pompe que je pouvais raccorder à un sac pour récolter des échantillons sur toute nouvelle planète explorée. J'avais aussi trouvé comment recharger mes batteries avec les boules d'énergie que m'avait fournies notre hôte, ce qui me permettait de brûler sans trop de crainte mes ressources. Je pris donc la prune intacte et l'enfermai dans le collecteur auquel je raccordai la pompe. Bientôt, comme je l'avais espéré, le fruit se dessécha. Délicatement, je récupérai le fruit râtiné comme un fruit sec et le mis dans sa boîte dodécédrique que je refermai. Je la tendis comme une offrande aux cieux en psalmodiant « fermé, fermé, fermé... ».

Cette fois, « L'écho » ne répétait plus mes paroles. Je pense que c'était devenu inutile, mais son silence me pesa. Enfin, j'entendis sa mélodie. Le kangourou prit de mes mains le sandwich, l'ouvrit, le huma avec ses trompes puis le palpa avec ses tentacules, avant d'émettre son commentaire musical.

Après un bref dialogue, le kangourou s'approcha de la sortie, et par transparence, derrière la membrane, je vis les huis s'escamoter. « L'écho » prononça : « porte ou-

verte, boîte fermée ». Une phrase de quatre mots ! Je compris aisément que la boîte était en réalité la membrane. Et, comme pour confirmer ma supposition, le kangourou s'engouffra dans un tunnel identique à celui que nous avions suivi pour venir ici. De la même manière, nous évoluions dans un boudin élastique dont les extrémités mouvantes se moulaient, à l'avant, sur mon guide, et à l'arrière, sur moi.

Je jetai un coup d'oeil derrière. La porte se referma plongeant le couloir dans une pénombre faiblement éclairée par une lumière diffuse venant de l'autre extrémité. La sortie ?

Chapitre 6. la tribu

Le tunnel déboucha dans une courette à ciel ouvert.

Enfin, je foulais le sol de la planète des Kangourous. Presque, car j'étais toujours enfermé dans ma bulle en forme de saucisse, mais au moins, je pouvais voir autre chose que quatre murs dénués de garniture, des parois lisses et plates probablement sans la moindre peinture ni de couleurs, ni de vernis. Quatre murs parfaits pour effacer toute mémoire, tout souvenir d'hier et tout espoir de demain, d'un prisonnier condamné à la mort sociale, la pire des peines. Un linceul à vivre en guise de châtiment, raffinerie culturelle de Terra en question de justice et de sécurité. Et encore, moi, j'avais un camarade de chambre, plus un invisible écho qui essayait de communiquer et enfin la membrane proprement dite qui elle aussi semblait vivante. Trop à mon goût, d'ailleurs, j'avais toujours l'impression qu'elle pouvait faire office d'un organe de digestion dans lequel je finirais absorbé.

Mais, je pariais sur la confiance envers mes hôtes. De toute manière, c'était le seul choix que je m'imposais, car si je devais pourrir ici, je n'avais pour l'instant aucune issue, surtout, tant que j'étais dans l'étrange bâtiment de transit. Dehors, au moins, je pouvais étudier comment m'enfuir si le besoin s'en faisait sentir.

Il ne fallait surtout pas brusquer les évènements, car il n'y avait pas de marques d'hostilité à mon égard, du moins dans ma conception des rapports entre étrangers. Déjà, j'avais réussi à me retrouver à l'extérieur et la prochaine étape serait de me débarrasser de la bulle.

La prochaine étape ?

Si c'était aussi laborieux que le passage dans la salle d'observation, il faudrait aussi que je prévoie de quoi m'alimenter. Au fait, il fallait aussi que j'économise mon énergie, sauf si mes hôtes continuaient de me fournir encore de ces fameuses sphères d'énergie.

Mon guide s'arrêta devant un autre passage de forme identique à celui dont nous débouchions. Il avait l'air d'attendre quelque chose, ce qui me laissa le temps de constater que la courette en question était à l'intérieur d'une cheminée circulaire qui s'élevait à plus d'une trentaine de mètres en s'évasant vers le haut. La paroi était criblée d'une multitude de percées arrondies alignées sur six spirales qui naissaient juste au-dessus des deux passages. Mes détecteurs captaient une légère exhalation régulière et permanente de gaz carbonique, d'oxygène et de vapeur d'eau qui en émanait.

Je n'eus guère le temps de m'attarder à examiner chaque détail de ce monde, car déjà le kangourou s'avança dans le tunnel suivant qui était très court cette fois, à peine plus de six mètres. En revanche, celui-ci était tapissé d'objets dont le sens m'échappait totalement. Certains étaient lumineux, colorés et parfois clignotants à des fréquences diverses. Deux hémisphères de chaque côté du couloir semblaient nous observer comme des yeux globuleux. Derrière moi, le passage se referma nous plongeant un bref instant dans une quasi-obscurité juste avant que l'autre côté s'ouvrît.

Alors, je fus entraîné par le kangourou qui en deux bons se retrouva dehors. Plus précisément, j'étais propulsé par la bulle-saucisse qui me poussait aussi efficacement qu'une laisse m'aurait tiré, la membrane n'étant pas infiniment élastique.

Une meute de kangourous s'étaient précipités vers lui, l'empêchant de s'éloigner du passage et me laissant par la même occasion dans le tunnel. Sans doute, s'agissait-il de retrouvailles émouvantes. Il y eut un concert, mélange de musique de chambre et de grandes orgues.

Pouvais-je imaginer que pour dialoguer avec des habitants d'un autre univers j'aurais dû apporter un synthétiseur musical ?

Des kangourous, il y en avait de toutes les tailles, mais à part cela, il m'était bien difficile de leur trouver des différences. Tous avaient le même pelage, la même couleur, la même forme globale, la même tête... Ils présentaient encore une autre similitude avec les marsupiaux de Terra : je pouvais voir de minuscules kangourous émerger des lèvres du ventre de certains « adultes », c'est-à-dire de congénères de plus grande taille puisque c'était la seule distinction visible. Mais, à la différence de l'espèce que je connaissais, ceux-ci avaient tous sans exception des lèvres. Autre originalité, quelques un tiraient une langue pendante comme les chiens haletant de chaleur.

Mon compagnon de bulle dégageda la sortie me permettant d'avancer. À peine arrivais-je au seuil de ce que j'espérais être la sortie du second tunnel, que des kangourous s'approchèrent de moi et tentèrent de me toucher au travers de la membrane avec leurs pattes, leurs trompes et leurs tentacules. Peu à peu, toute la tribu voulut me tâter. Les pressions devinrent si fortes que je faillis perdre l'équilibre. Comme si je m'adressais à une bande de gamins turbulents, je me surpris de dire en langue ma-

ternelle : « du calme, gentils kangourous ». C'était illogique de parler ainsi sachant que personne ne me comprendrait, mais le résultat fut surprenant. D'un coup, tous se turent, puis sur ma droite les kangourous s'écartèrent pour laisser passer l'un des leurs. Il était légèrement plus petit et n'avait sans doute pas eu la force de se faufiler jusqu'à moi.

Il s'approcha sans tenter de me toucher comme les autres, il restait même à une certaine distance comme s'il me craignait. Le silence avait tout figé, plus aucun de ses congénères ne bougeait et il était là presque immobile. Seules ses trompes oscillaient légèrement d'avant en arrière. J'avais l'impression qu'il attendait quelque chose.

J'essayai : « gentil kangourou ? »

Alors, il releva ses trompes en forme d'esse ; puis, il plaqua le bout de ses tentacules sur chacune des extrémités tournées vers moi. J'entendis le son désagréable de l'archet du débutant qui tire la première plainte d'un violon.

« Dziiiii »

Pareils aux doigts agiles du flûtiste, les trompes libéraient l'une après l'autre les narines du kangourou.

« Konhhh », « Gouuu »...

J'étais sûr qu'il avait essayé de reproduire mes propres sons, aussi, répétai-je : « gentil kangourou ! » Peut-être pour lui montrer que je comprenais ses efforts, je répétai le son dont j'avais saisi : « Jikogu ». Aussitôt, il se mit à claironner le mot et tous ses compères se remirent à émettre le brouhaha de violons et d'orgues.

Je présume que ce kangourou devait être quelque chose comme le meilleur bruiteur de la tribu. Il aurait donc été désigné pour devenir mon interprète. Du moins, c'est ce que j'espérais et de toute manière je me deman-

dais réellement ce qu'il avait pu comprendre avec « Jikogu ».

S'il devait être mon traducteur, j'essayais de lui trouver une différence remarquable. J'étais stupéfait de leurs ressemblances, je n'avais trouvé qu'une tâche un peu plus bleutée sur son crâne de méduse. J'espérais que ce ne fut pas une blessure, un traumatisme qui s'effacerait, car il était vraiment difficile de les distinguer.

Mon traducteur bruiteur reposa ses trompes et tentacules sur son crâne, les quatre extrémités se touchant presque au sommet. Le silence revint sur l'attroupement avant qu'il ne prononçât un son, certes mélodieux, mais que j'étais incapable d'imiter autrement qu'en vocalisant « tchitciiiii ». Et comme j'en étais arrivé à un compromis avec « Jikogu », lui, il imita ma prononciation « chichi ».

De nouveau, un silence survint avant que le concert ne reprenne. Tout d'abord, le bruiteur commença en soliste, puis peu à peu tous les autres se mirent à émettre des sons divers comme dans un orchestre composé d'instruments étranges, et ensuite, le calme revint, ne laissant que quelques musiciens échangeant les répliques avec mon guide. Soudain, dans un silence religieux, suivi de tous les regards, ce dernier s'approcha de moi, réduisant par la même occasion la taille de la bulle. Imitant les gestes du bruiteur, il porta sur son crâne les quatre appendices en prononçant quelque chose qui ressemblait à « Pôpouê ». Lui aussi tenta de reproduire le mot que j'avais composé, mais il fallut que le bruiteur vînt à son secours en réussissant à reproduire un « Pôpouê » qui nous convint à tous deux. Je savais déjà que les onomatopées pouvaient très étranges d'une langue à l'autre sur Terra, mais jamais je n'aurais imaginé la situation actuelle.

Un bref duetto fut joué entre le bruiteur et mon guide, avant que ce dernier s'approchât de moi, très près, si près que je ne pouvais plus voir ses yeux. Alors, il posa ses appendices faciaux sur mon casque. N'ayant pas de vue périscopique comme lui, je ne pouvais voir ce qu'il faisait, mais je sentais et devinais qu'il les plaçait comme sur son crâne. Et le silence retomba, si fort cette fois que je croyais que mon guide retenait la respiration. Je m'imaginai tous ces regards fixés sur nous.

Alors, j'articulai lentement mon nom « Gaël », car je pensais que les kangourous avaient essayé de s'identifier un peu comme lorsqu'on se désigne soi-même en montrant le coeur, le nez... Le problème pour eux était que je n'avais pas d'appendices adéquats pour le faire et donc c'est mon compagnon de bulle qui se chargea de compenser mon handicap de manchot.

« Gaê » devint mon nom sur la planète des Jikogus. Je découvris aussi par la même occasion comment il était chanté et c'était les premières notes musicales que je comprenais. À partir de maintenant, je savais quand on m'interpellait. Enfin, je pouvais nommer mon guide qui n'était plus un anonyme et de plus, j'avais un interprète que je pouvais héler dans la tribu. Ce nom avait tellement plus d'importance ici pour moi quand il est presque impossible de différencier un Jikogu d'un autre.

Sur cette si bonne lancée, je pris l'initiative de leur montrer comment je me désignais en pointant un index vers ma poitrine puis vers celle de mon guide en articulant bien les noms des propriétaires respectifs. Le message fut si vite et si bien interprété que mon interprète utilisa simultanément ses gestes et les miens ouvrant ainsi une autre forme de communication entre nous.

Les Jikogus se remirent à papoter entre eux. J'avais l'impression qu'ils s'étaient remis à harceler de questions

Pôpouê, mon infortuné guide partageant la même prison-bulle. Je ne sais pas s'il prenait la situation avec philosophie, mais il s'assied sur sa queue en guise de cannesiège. Tout à coup, Chichi se dégagea de la foule avec un autre compagnon en m'appelant : « Gaê ! »

Ce dernier se présenta « Dzingiyia ». Puis, il s'accroupit sur le sol qui — j'y prêtai seulement attention à cet instant — était une terre poudreuse. Dzingiyia dessina dans le sable un grand cercle avec un certain don pour le croquis, car la figure géométrique n'avait pas la forme d'une pomme de terre. Il traça alors un triangle équilatéral inscrit avec une telle précision, que j'y vis le goût prononcé des Jikogus pour les symétries. Enfin, il rajouta quelques traits qui éliminèrent tout doute d'interprétation : il avait esquissé l'Argonaute en phase d'entrée atmosphérique.

Les milanautes déployaient sous eux une calotte sphérique pour ralentir la chute et dissiper la chaleur donnant ainsi l'allure des légendaires soucoupes volantes. À l'approche de la surface, l'aire portante du lourd vaisseau prenait la forme d'une aile delta pour faciliter l'atterrissage. Le poste de pilotage traversait la structure afin de permettre au pilote de mieux observer le sol. C'était la dernière touche du Jikogu dessinateur, celle qui me permettait de comprendre de quoi il s'agissait. Il avait donc vu avec quoi j'étais venu. Il pourrait donc m'aider à retourner mon vaisseau au cas où nous serions « séparés », mais les mots, les gestes et même les dessins manquaient cruellement pour arriver à communiquer efficacement. Sans compter que le fait d'être isolé dans la membrane ne devait pas simplifier les relations.

Au moment même où je pensais à la bulle qui m'emprisonnait, je vis arriver derrière moi, par le passage que je venais d'emprunter, une bulle semblable à la mienne.

Aussitôt, toute la tribu se précipita vers cette dernière qui éclata à leur approche. Je fus ébahi : il y avait là une quantité incroyable de sandwiches ainsi que des récipients divers que j'avais vus plus tôt dans l'étrange pièce d'observation. Chaque Jikogu prenait le plus possible d'objets et se précipitait derrière un tertre qui m'empêchait de voir où ils emportaient leur butin exactement. Après quelques instants, ils revinrent chercher d'autres provisions et retournèrent derrière la butte. J'étais étonné par la relative discipline, car il n'y avait pas de dispute autour du tas qui se vidait assez vite. Bientôt, j'aperçus qu'il restait tout au fond une autre bulle. L'un des Jikogus s'approcha de mon guide et lui tendit l'objet qui curieusement traversa la membrane sans déchirure visible. Pôpouê le récupéra de ce côté-ci de la membrane et le posa par terre. Cette fois-ci, l'emballage éclata laissant voir nos « cadeaux ». En fait de cadeaux, je vis que ma sphère d'énergie électrique m'était encore donnée.

J'en étais reconnaissant, mais sur l'heure je pensais à la manière dont la bulle-provision avait traversé la bulle-prison. Je me rappelais comme cette dernière se scindait lorsque nous nous isolions dans les cellules de ce qui devait être la salle de quarantaine ou de transit. Je pris un sandwich et le lançai le plus fort possible en l'air. L'objet rebondit comme sur une peau bien tendue de tambour. Je recommençai en le lançant mollement. Cette fois, il pénétra légèrement dans la membrane puis fut doucement repoussé. Je sortis une lame pointue de mon gant et tentai de percer la membrane. Comme je m'y attendais, elle se déformait sur une large superficie afin de réduire la tension provoquée par la pointe, et elle restait increvable. Je me rendis compte alors que Pôpouê m'observait. Ou bien observait-il mon couteau ? Je le rengainai prestement.

Pôpouê se retourna et avança, m'entraînant de l'autre côté de la butte. Cette dernière s'avérait être des tanières. Les refuges étaient protégés par des douves, en réalité, des bassins séparés pouvant récolter l'eau de pluie dévalant des toits qui de ce côté-ci avaient l'allure de béret, la partie arrière formant ce que j'avais pris pour un tertre naturel. Chaque faite était relevé au milieu comme les coins d'une pagode, à la fois pour dégager l'entrée et pour empêcher le ruissellement sur le passage qui traversait une paire de vasques.

En face de ces habitations se dressaient d'autres dunes, toutes identiques en forme, en taille et orientation. Pôpouê me conduisit dans l'une d'elles. Je dus me baisser légèrement, car j'étais plus grand que les Jikogus.

La demeure de mon hôte était faite d'une seule pièce circulaire. La lumière ne rentrait que du côté de l'entrée qui offrait un grand jour, car il n'y avait pas de cloison de séparation entre les pièces d'eau et celle du séjour. Cette grande ouverture panoramique renvoyait une grande quantité de lumière. En se réfléchissant dans l'eau un éclairage indirect venant ajouter une douce lueur au plafond. Il était difficile de voir comment était construit le refuge, tout était tapissé de grains réfléchissants et néanmoins colorés. Les mélanges de quartz, micas et autres cristaux concassés dessinaient des figures géométriques sur les murs tout en diffusant une clarté jusqu'au fond où se dressait un puits de lumière. L'allure générale de la construction me laissait évoquer le style roman avec ces arcs qui consolidaient les voutes d'un igloo géant. Le sol, en revanche, était tapissé d'un sable très fin agrémenté ici et là de galets et de rochers dont l'un, particulièrement plat, offrait une surface horizontale de travail.

Pôpouê me donnait probablement une multitude d'explications que je ne comprenais évidemment pas. Il

m'entraîna vers la source de lumière issue du plafond. Je devinai qu'il s'agissait en fait d'une aération pour un foyer pour l'instant éteint. Derrière l'âtre délimité par quatre pierres noires, une pente s'enfonçait dans le sol. Là, une cave, telle une crypte hémisphérique, réfléchissait une faible lueur due aux roches phosphorescentes mêlées aux cristaux réfléchissants. Mais ce jeu d'éclairage restait très insuffisant pour distinguer quoi que ce fût dans ce qui paraissait un bric-à-brac. Peut-être que les Jikogus avaient une vue plus sensible que les humains. Mon compagnon ne s'attardait pas dans les lieux et me faisant face je compris qu'il voulait remonter dans la première « pièce ». Notre bulle ne rendait pas les déplacements commodes. Je fus contraint de faire demi-tour et de remonter le tube-saucisson si je ne voulais pas être propulsé par ce dernier.

Je revins jusqu'au milieu de la pièce, puis l'attendis. Il continuait à expliquer je-ne-sais-quoi, alors, je prononçai Chichi et Dzingiyia. Du coup, il se tut et sortit, m'entraînant dans le tube increvable qui nous liait l'un à l'autre.

Pôpouê discuta avec certains congénères et visita deux autres tanières. Je constatai ainsi que, dans la tribu des Jikogus, tous vivaient de la même manière. Des séries de dunes ondulaient le territoire telle une mer de roches et de pâturages rarement agrémentés de végétaux plus élevés que le mètre.

Nous arrivâmes dans un lieu — une place ? — de forme triangulaire. De mémoire, je reconstituai la topologie des lieux à partir de ce que j'avais pu voir. Le village était encaissé dans une vallée parfaitement circulaire aux pentes raides, parfois abruptes, d'une dizaine de mètres de haut par endroits. Les habitations des Jikogus formaient un grand « V », pointant sur la sortie du complexe du transit et l'échancrure servant d'agora où Pôpouê m'avait traîné.

Au bout de quelques instants d'attente, deux Jikogus s'approchèrent de nous. Je n'étais toujours pas capable de les distinguer, mais eux s'identifièrent comme étant l'interprète bruiteur et le dessinateur.

Chapitre 7. Liberté surveillée

Je pris un sandwich de notre ration et le poussai à travers la membrane. Je mis toute mon énergie dans la tentative, à tel point que j'en perdis plusieurs fois l'équilibre. Jusqu'au moment où, enfin, Chichi, l'interprète, vint à mon secours, suivi tout de suite de Dzingiyia, le dessinateur. Il tira de toutes ses forces, en vain.

Je me rendis compte que l'astre du jour disparaissait derrière l'escarpement qui enfermait la tribu. Sous les tropiques de toute planète, la nuit tombe rapidement. Elle survient d'autant plus vite quand l'horizon est caché par de hautes parois.

Un Jikogu alluma un feu au milieu de la place publique. J'étais trop loin du foyer, mais qu'importait, car même en pleine lumière j'étais presque incapable de distinguer mes compagnons, sans compter que la membrane, pourtant d'une transparence cristalline, n'était pas dépourvue de reflets gênants.

Si ce n'était là l'unique source de lumière dont disposaient les indigènes, il me semblait difficile de continuer à essayer de communiquer. J'avais constaté combien les gestes pouvaient participer à la compréhension et j'avais espéré que le dessin aiderait encore plus efficacement. J'aurais pu utiliser mon projecteur maintenant que je sa-

vais que je ne devais pas redouter de manque d'énergie, mais à quoi bon ? Mes hôtes auraient peut-être peur.

Je me rappelais la tête que faisait Pôpoué lorsqu'il m'avait vu avec un simple couteau. J'ignorais réellement s'il y avait de l'envie, de la curiosité, de la crainte... Aucune hypothèse n'était rassurante. Alors un phare dans un monde ne connaissant que le feu de bois...

Un feu de bois ! Quelque chose ne collait pas. L'Écho, cette chose qui parlait par l'intermédiaire d'une étrange machinerie était beaucoup trop évoluée pour une civilisation au stade du feu de camp. Car, avec le peu que j'avais aperçu de la tribu, je me doutais que ce n'était pas un stoïcisme écologique qui les poussait à vivre humblement, mais tout simplement une absence de moyen technique.

Non seulement la membrane m'empêchait de voir avec clarté, mais aussi m'empêcherait de faire le moindre croquis. Le moindre tracé que j'aurais exécuté à travers sur le sol aurait été effacé en repassant dessus la peau qui aurait suivi mes mouvements. Et pour les mêmes raisons qui me faisaient éviter l'usage de phare, je ne pouvais utiliser d'autres moyens plus élaborés pour faire des représentations graphiques sans risquer d'effrayer mes interprètes. À défaut de sympathie, je soupçonnais que leur aide pouvait m'être utile.

Je me demandais à quoi ces Jikogus pouvaient bien passer leurs soirées. Beaucoup s'étaient réunis autour du bûcher, et j'entendais leur étrange musique, incapable de savoir s'ils chantaient, parlaient, riaient...

Je regardais en coin mon codétenu. Lui aussi avait le regard perdu vers ce point de lumière et de chaleur. Avait-il senti que je l'observais ? Il jeta un coup d'oeil dans ma direction, puis se retourna complètement en émettant un curieux soupir qui ressemblait tant au nôtre que la coïncidence me frappa.

Alors, d'un pas nonchalant, il m'entraîna vers sa tanière. Je constatai que la plupart étaient plongées dans l'obscurité. Certaines étaient éclairées par un foyer, et devant l'entrée de quelques-unes, une torche jetait une lumière tremblante aux alentours.

Parfois, une ombre furtive se glissait dans la pénombre. J'étais au bord d'une vie, d'une société qui évoluait de l'autre côté de la membrane, une vie totalement inconnue. J'avais l'impression de regarder une fiction réaliste se déroulant dans un univers peuplé de tribus primitives.

Mais alors, qui sont ceux qui m'ont accueilli, ceux qui nourrissent ces peuplades ?

Nous étions arrivés devant l'abri de Pôpouê. Il entra le premier, s'approcha de ce que j'avais supposé être une cheminée et resta devant, immobile. J'ignore ce à quoi il pensait et s'il avait l'intention ou non d'allumer un feu, pourtant si c'était le cas, je me demandais comment il allait se débrouiller, entravés comme nous l'étions. En tout cas, il s'éloigna de l'âtre éteint et vint me saisir les poignets. Me sachant beaucoup plus fort que lui je n'avais aucune crainte à avoir et me laissai tirer vers un coin de la pièce. Là, il me tira vers le bas tout en me chantant des consignes que je ne pouvais saisir.

Si je ne voulais pas perdre l'équilibre, je dus m'accroupir. Mais cela ne suffisait pas à mon hôte : il se mit à peser sur mes épaules. Je crus comprendre qu'il voulait que je me couche, ce que je fis. Je m'allongeai, lui tournai le dos et l'entendis se diriger à l'autre bout de la pièce. Je compris qu'il se couchait rien qu'en voyant le boudin s'aplatir.

Quand je me réveillai, il faisait encore nuit, et le village était plongé dans un silence profond. Seul le chant du vent jouait avec le feuillage, ou se glissait dans les corri-

dors naturels ou non. Je serais bien sorti pour admirer le firmament inconnu de ce monde, mais je me rappelais que la membrane se serait déformée risquant ainsi d'éveiller Pôpouê. Alors, je décidai d'examiner aux infrarouges la pièce qui servait de dortoir et je me rendis compte que mon voisin ne dormait pas non plus. Mieux, il m'observait, il devait être nyctalope.

Je l'appelai doucement pour m'assurer qu'il n'était pas somnambule et fit mine de sortir. Sur le pas de sa demeure, je pouvais déjà observer le ciel et à ma déception il était couvert. L'atmosphère était chaude et moite comme si un orage se préparait. Notre bulle ne nous isolait pas complètement du monde extérieur, mais, hélas, ce confinement pesant restait imperméable à la brise qui apporterait une fraîcheur bien appréciée dans ce qui me semblait être une étuve.

Pôpouê me suivit, il chanta en agitant trompes et tentacules. Il m'était tout à fait impossible d'y entendre le moindre sentiment : colère, déception, joie, fatigue... Qu'importe, j'ouvris la marche, connaissant suffisamment les lieux pour me diriger vers l'endroit qui m'intéressait : la salle d'accueil ou de quarantaine.

Je dus me guider grâce à l'ultraluminescence pour retrouver le portique qui séparait la tribu de la zone de technologie avancée. Le passage n'était pas clos et nous franchîmes rapidement les deux tunnels et la courette intérieure pour nous retrouver dans l'étrange pièce où nous étions enfermés un jour plus tôt.

Je me demandais si la porte d'entrée était ouverte. Elle l'était. Peut-être encore une de ces symétries. Je me risquai à suivre le chemin inverse, ce qui s'avérait simple, car il n'y avait aucune bifurcation. En un rien de temps, j'arrivai à l'issue qui devait me conduire au vaisseau. Elle aussi était aussi ouverte. Je sortis dans le cirque qui abri-

tait sous un dôme l'Argonaute. Je me risquai à prendre contact avec mon astronef qui semblait être en veille, et il me répondit que tout allait bien. Il était enfermé dans cet astrogare comme moi je l'étais dans ma bulle membraneuse.

Après analyse, je découvris qu'il s'agissait de la même matière, même si la bulle qui formait le dôme était bien plus fine et transparente. Cette peau devait être dotée d'étranges propriétés insoupçonnées. Ainsi, comment avait-elle pu se former aussi rapidement et maintenir une forme bombée sur une aussi grande surface ? Peut-être servait-elle aussi à occulter des éléments de la surface, peut-être des tribus de Jikogus que je n'avais pu voir lors de l'approche de la planète...

Entraînant toujours Pôpouê dans notre boudin-boulet de galérien, je m'approchais de la rampe d'embarquement du milanaute qui me reconnut aussitôt et m'envoya le traditionnel message de bienvenue à bord. Même, lui était accessible. Il n'y avait pas la moindre garde, si ce n'était que la membrane, comme j'avais pu le vérifier précédemment à petite échelle, devait empêcher le milanaute de décoller.

Mais ce n'était pas un problème immédiat, car je n'avais pas l'intention de quitter ce monde sans avoir réussi à initialiser des relations diplomatiques. Savoir que je pouvais dialoguer avec l'Argonaute même au travers de la bulle, me suffisait amplement, en effet, j'avais absolument besoin de son aide pour apprendre le langage. De plus, je pouvais lui demander d'analyser la membrane afin d'en découvrir le point faible si jamais nous étions obligés de partir précipitamment. Comme les conditions semblaient avoir changé et que j'étais maintenant sur mes gardes, il me fallait voir jusqu'à quelle distance je pouvais garder le contact, car ce dernier avait été coupé

dès que j'étais entré dans l'étrange bulle. De plus, je ne pouvais rester cantonné dans le vaisseau, ne fut-ce que parce que Pôpouê et moi étions inséparables, ce qui poserait immanquablement des problèmes d'hygiène, au moins.

Je revins donc dans la salle de l'Écho. La première fois que je vins ici, je suivais mon guide jikogu qui devait ralentir sa marche pour m'attendre. Cette fois, c'était moi qui ouvrais la marche et lui qui traînait la patte. J'avais l'impression que ses appendices faciaux pendaient mollement. D'ailleurs, il n'avait pas eu l'air inquiet, ni intéressé d'être à l'intérieur de l'Argonaute, pourtant j'étais sûr que l'allure interne de mon vaisseau ne devait pas lui être familière. J'en déduisais qu'il devait trouver l'expérience de cohabitation fastidieuse.

Dès que nous fûmes à l'intérieur de la pièce qui nous avait servi de lieu de captivité, il émit une longue série de sons musicaux. Cette fois, je voulu m'assurer que j'avais bien gardé le contact avec l'Argonaute qui enregistrerait cette fois l'étrange musique. Malgré l'amplification maximum des signaux, les transmissions restaient trop faibles. Avec l'aide de mon vaisseau-cerveau, je devais arriver plus vite à décrypter l'étrange langage des Jikogus. Mieux, grâce aux caméras que j'emportais sur mon scaphandre et mon casque, il pourrait enregistrer les mimiques de Pôpouê et les associer à des messages... En vain.

L'Écho répondit à mon coéquipier de fortune. Immédiatement, je vis Pôpouê se diriger vers ce qui était son alcôve pendant notre internement. Une cloison vint séparer la bulle au niveau de la porte de la chambrette, puis la membrane se scinda. Je croyais que la bulle allait encore se plaquer complètement sur moi comme lors de la première journée, mais là le comportement fut différent. En effet, je me retrouvais dans une bulle d'un diamètre un

peu plus grand que moi. Je voulus m'assurer que j'étais bien libre de mes mouvements, aussi je ressortis en direction de l'Argonaute. Marcher dans une bulle de savon était encore plus étrange que de se traîner dans un bouddin, car elle donnait l'impression de tourner à chaque pas qui se posait sur le sol.

Profitant de l'absence du Jikogu que devait dormir, je revins à bord. Jamais un abri ne m'avait paru si agréable. Le fait d'être sur le qui-vive permanent était bien plus épuisant que je ne l'avais imaginé.

Par bonheur, je n'avais pas besoin de pianoter sur les divers claviers pour contrôler l'Argonaute, car avec la membrane, cela me paraissait difficile. Dès l'instant où je pouvais me déplacer librement, mon objectif prioritaire de me débarrasser d'une manière ou d'une autre de cette entrave membraneuse s'éclipsait devant des intérêts beaucoup plus intéressants, comme dialoguer avec les habitants de Jikogu, le nom officiel que j'avais entré dans les mémoires de l'Argonaute.

Mais, si la bulle ne me gênait plus beaucoup, ma curiosité, elle, restait inassouvie. Je profitais de ne plus avoir de Pôpouê dans les jambes pour tenter d'analyser cette étrange matière. Je supposais que cette enveloppe devait m'empêcher de contaminer la planète et j'étais surpris de constater combien cette idée évidente m'était restée invisible tant que je me sentais entravé. Avec effroi, je réalisais que ma mission d'explorateur eut pu l'emporter sur la survie d'un monde. J'avais été si obsédé par l'idée de retrouver intact mon vaisseau que j'avais fini par oublier que cette quarantaine était un acte sage des habitants de ce monde. Bien sûr, je comptais sur ma combinaison, mais mes hôtes n'étaient pas censés savoir qu'elle était aseptisée. Et puis, qui prouvait que je ne transportais pas de microbes ou de toxines non recensées ? Ce type de

bulle était une technique que je préconiserais à l'avenir pour Hôdo, Chica et Terra.

Je profitais de l'opportunité pour analyser la membrane autant que je le pouvais, c'est-à-dire sans prélèvement. Il s'agissait d'une sorte de cornée composée de plusieurs couches microscopiques. La finesse pouvait être telle que la bulle pouvait être aussi transparente que la cornée oculaire. Les briques microscopiques qui assemblaient les différents tissus avaient une forme approximativement hexagonale. Bien que vraisemblablement non organiques, ces briques ressemblaient à des cellules inconnues dans notre monde, car elles étaient très simples et pourtant pourvues d'un noyau. La membrane répondait aux stimuli électromagnétiques comme un muscle capable de se rétracter ou de se détendre. Mais le plus surprenant, c'était que l'Argonaute et moi en venions à la conclusion que la membrane se mourrait tout doucement. Des liquides circulant entre différentes couches et offrant parfois de belles irisations devaient sans doute avoir un rôle réparateur. Or ces liquides n'étaient pas renouvelés, il devait donc s'épuiser.

L'ensemble permettait à la fois une grande perméabilité aux gaz et un filtre efficace contre toute macromolécule. Peut-être que le liquide pouvait aussi capturer les « impuretés », dans ce cas, il eût été intéressant d'en analyser le contenu. Il fallait donc prélever des échantillons, mais le fait que cette bulle était impénétrable ne me faciliterait pas la tâche. Par la même occasion, je réalisai que j'étais contraint de retourner dans la salle d'accueil, car il m'était impossible de prendre ou de rejeter quoi que ce fût autrement que par endo-exocytose. En fait, si je pouvais aller où je le voulais, j'étais comme un prisonnier à qui l'on aurait accordé une semi-liberté conditionnelle pour l'obliger de revenir périodiquement voir l'Écho.

Chapitre 8. Bienvenue à bord.

Je repartis donc vers le centre d'observation. Cette fois-ci, avec l'intention d'examiner très attentivement maints détails qui ne m'avaient pas intéressé lors des passages précédents. Ainsi, j'observai méticuleusement comment je traversais la membrane qui servait de porte donnant sur l'espace d'atterrissage. Cette membrane qui isolait l'air contenant le vaisseau se plaqua contre ma bulle, puis fusionnait derrière moi recréant la « porte » bien tendue alors que la peau abandonnée sur ma bulle s'y diffusait lentement, remplaçant probablement par la même occasion les cellules abîmées.

Je me demandais si c'était volontairement que j'étais resté enfermé dans une bulle personnelle lorsque j'avais quitté les bâtiments pour rejoindre mon vaisseau qui était confiné dans une gigantesque demi-sphère. Normalement, il m'eût semblé logique de partager l'isolation de l'Argonaute puisque nous étions censés porter les mêmes germes pathogènes. Le protocole sanitaire de l'Écho ne semblait pas tout à fait au point.

C'était ennuyeux, car je ne pouvais rien emporter puisque je n'avais aucun moyen de faire traverser la membrane. De plus, les communications avec le vaisseau

étaient impossibles dans l'étrange édifice. Sans amplificateur ni antenne je savais que je me retrouverais encore isolé, mais je n'avais pas d'autre solution que d'aller de l'avant. De toute manière, je pouvais toujours revenir aisément pour transférer et analyser ma récolte d'informations enregistrées localement.

Comme je l'avais prévu, Pôpouê dormait encore dans son alcôve. L'Argonaute, lui et moi étions enfermés, chacun dans une bulle stérile. Cela me troublait pour le Jikogu, car je me demandais toujours quelle était son implication. Était-il un volontaire ou avait-il été choisi comme un cobaye pour tester les risques que je présentais.

Mon objectif serait dans un premier temps de déterminer ce qu'était l'Écho et quelles étaient ses relations avec les Jikogus. Je pensais pour cela utiliser une comparaison entre l'Argonaute et moi-même. J'aurais voulu projeter mon image tridimensionnelle, mais rien ne pouvait confirmer que cela marcherait au travers de la boule. De plus, il fallait tout d'abord m'assurer que ce mode de communication était compris, car mon image seule ne suffisait pas pour m'assurer que l'Écho me suivait. Il pouvait être aveugle au spectre que j'utiliserais par exemple. Or il y avait eu un début d'échange lorsque j'avais utilisé les boîtes à sandwich. Ouvertes ou fermées. C'était l'amorce. Grâce à mon casque, je projetai sur ma boule comme sur un écran translucide une image me représentant en train d'ouvrir et de fermer un dodécaèdre. En même temps, je disais ce que je faisais. Trois fois, puis je me tus. Rien ne se passait.

Peut-être mon manège n'avait-il pas été aperçu. Tout compte fait, ma bulle était beaucoup trop cristalline, craignais-je. Mais je voulais persister. Alors, je fis un agrandissement d'image et répétai la séquence d'apprentissage avec les ouvertures et fermetures. Cette fois-ci,

l'Écho réagit. Je refis un dernier essai en silence. Le contact restait établi. Je sus que je pus continuer.

Je présentai ma propre image en me nommant « Gaël », ce que l'Écho prononça clairement. Puis ce fut au tour de l'Argonaute. Lentement au départ, mais de plus en plus vite, j'appris à mon invisible hôte que je venais du système solaire Intirayo, dans lequel deux planètes furent habitées par des êtres qui me ressemblaient.

L'Écho apprenait avec une vitesse remarquable.

Pendant ce temps, Pôpouê qui avait le sommeil long et profond s'était réveillé. Il regardait les images qui se des-sinaient sur ma bulle. Il m'eût été impossible de deviner les pensées et les sentiments qu'il éprouvait. Mais je profitai de sa présence pour tenter d'en connaître plus sur mes hôtes. Aussi, je représentai de la même manière, par agrandissements et par fondus enchaînés, moi et l'Argonaute puis Pôpouê et l'Écho. Tout d'abord côte à côte, puis, l'un dans l'autre.

J'avais l'impression qu'il n'y avait plus de progrès dans notre dialogue, quand soudain deux bulles translucides et dépolies émergèrent du sol. L'une contenait nos rations alimentaires, l'autre était vide. De nombreux faisceaux lumineux projetaient sur chaque sphère une image. Celle qui était vide affichait vaguement la tête de mon voisin, alors que la pleine me représentait. Fallait-il en conclure que Pôpouê avait le cerveau vide ? Les images étaient très imparfaites et je me demandais si cela était dû au système de projections ou à la perception visuelle de l'Écho.

Ce dernier continua son message en images, une histoire que je ne comprenais pas du tout, à tel point que je me demandais si c'en était une, car je n'y voyais qu'un mélange de projections et de commentaires à première vue complètement aléatoires, à tel point que je me de-

mandais si, lui, avait compris mon histoire. Pourtant, quand il connaissait un mot ou une phrase, il l'utilisait, en ajoutant parfois une nuance, une tonalité qu'il avait capté, rendant ses phrases moins inexpressives, moins « écho ». Bien sûr, parfois il se trompait, même si j'avais décidé d'utiliser le Wash, car c'était un langage qui ne connaissait pas d'exception, ni grammaticale, ni syntaxique. De plus, cet espéranto était très tolérant en phonétique et cela pouvait peut-être faciliter la communication avec les Jikogus. Les inventeurs hôte de cette langue ignoraient sûrement qu'un jour cette dernière serait utilisée loin de Sol et d'Intirayo.

Patiemment, en comparant les deux bulles qui servaient d'écrans de projection, je compris que ces explications venaient souvent par analogie. Ainsi, en alternant l'image de Pôpouê et la sienne d'un côté, la mienne et celle de l'Argonaute de l'autre, je finis par comprendre que le mystérieux bâtiment de l'Écho s'appelait vaguement « Driii ». À moins que ce ne fût le nom de ses invisibles occupants.

Cela me laissait perplexe. J'essayai de le faire comprendre que, moi, je rentrais de l'Argonaute et que je le pilotais. Qui se cachait derrière les murs du Driii, qui le commandait, étaient-ils comme Pôpouê ou non ? Nulle part, je n'avais aperçu de passage conduisant à l'intérieur de l'édifice. Mais comme je n'avais vu aucune sorte d'ouverture pour m'observer et que la membrane qui m'isolait de leur univers paraissait hermétique, je ne doutais pas que ces gens disposassent d'une technologie qui m'était inconnue.

Par ressemblance, j'essayais de montrer une chambre d'astronaute dans le milanaute et l'alcôve de la pièce d'accueil. Je parvins même à comparer nos toilettes. J'avais au moins ajouté quelques mots abstraits au voca-

bulaire de l'Écho : « ça, c'est quoi ? » Rien n'y faisait, notre vocabulaire s'enrichissait sans que je ne comprenne toujours pas comment le Driii pouvait être piloté.

Mes réflexions furent interrompues par Pôpouê qui chanta quelque chose à l'Écho. Aussitôt, un cercle coloré apparut sur la sphère pleine. Le Jikogu y posa la main. Instantanément, les deux membranes fusionnèrent comme deux bulles de savon, la cloison de séparation se rétracta et Pôpouê put récupérer des sandwiches. Dès que ce dernier se fut servi, les deux sphères se séparèrent, mais le tracé resta sur celle qui servait de réserve d'aliments et de sources d'énergie.

Après un bref échange de notes entre Pôpouê et l'Écho, le jeu de projections reprit à l'initiative du Driii. Sur la sphère pleine, je vis l'image de la chambre d'astronaute que j'avais utilisée plus tôt, et sur la bulle vide, je vis une alcôve à l'intérieur de laquelle se trouvait l'effigie de Pôpouê. L'Écho m'expliqua en tâtonnant que je pourrais héberger le Jikogu dans le vaisseau.

J'étais assez content de voir qu'enfin nous commençons de véritables dialogues. Je voulus vérifier si l'Écho et moi nous étions bien compris, aussi, je quittai immédiatement la pièce pour revenir à bord de l'Argonaute. Comme me l'avait expliqué le Driii qui associait de plus en plus des mots aux images, Pôpouê emboîta le pas. Derrière lui, comme deux animaux domestiques, les deux boules nous suivaient docilement.

Ainsi, donc, Pôpouê ne serait pas effrayé par notre technologie et en fait il avait peut-être suivi l'échange visuel avec intérêt, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'il y avait dans la tribu des Jikogus un dessinateur. Ce point était intéressant, car je pouvais plus facilement étudier la langue des Jikogus à l'intérieur du milanaute.

Toujours avec l'aide d'images sur chaque sphère je réussis à faire comprendre à Pôpouê qu'il occuperait la chambre en face de la mienne. Je lui expliquai le rôle du lit, mais passai rapidement sur les coins toilette et cuisinette qui étaient inutilisables avec nos bulles-prison.

Pendant que je lui donnais des explications, il émettait souvent ces bruits musicaux que j'avais tant de la peine à interpréter. Cette idée en fit germer une autre. Je me mis face au coin technique et reprogrammai la console qui l'était par défaut pour un radionavigateur. Ce n'était pas commode avec la peau qui entravait mes doigts bien qu'elle fût assez souple, presque comme des gants. Avec l'aide de l'Argonaute, j'improvisai une console à deux paires de claviers. En haut, le registre était adapté au son de flûte des Jikogus tandis que ceux du bas rendaient leur son de violon. Quand le pupitre fut prêt, je me tournai vers Pôpouê en lui disant fièrement « Bienvenue à bord ». Puis je me mis à jouer un morceau de musique que l'Argonaute avait trouvé dans ses données, un air facile à jouer, et que je pouvais suivre grâce à mon casque qui montrait les touches à jouer.

Comme je l'espérais, Pôpouê dit quelques notes, d'étonnement, d'admiration.... qu'importe ! L'Argonaute avait enregistré la séquence, me l'afficha et je la rejouai. C'était la première fois que je pus répéter une phrase de celui qui était devenu mon invité. À mon tour, je faisais l'Écho ; ce renversement de situation n'était pas pour me déplaire.

Chapitre 9. Pôpouê découvre l'Argonaute

Avec l'Argonaute, nous avons découvert que les Jikogus n'utilisaient pas une grande variété de sons. Quarante-neuf, seulement. Les notes se distinguaient par rapport à une base qui permettait de différencier les individus ou de ne pas imposer des fréquences injouables pour certaines catégories de Jikogus, comme les enfants par rapport aux adultes. Cette base était ce fond sonore que j'avais déjà entendu, évoquait le bourdonnement constant de la cornemuse. En quelque sorte, les Jikogus utilisaient une oreille relative par rapport à une note qui donnait le ton. Mais là, s'arrêtaient nos spéculations, car nous n'avions de compétence ni en musique ni en linguistique, une grave négligence à laquelle il faudrait remédier plus tard lors de nos premiers contacts avec d'autres espèces intelligentes.

Le petit nombre de sons relatifs des Jikogus rendait donc possible une transcription en kana, le syllabaire du Wash. Je pensais donc utiliser le J-espéranto comme langage intermédiaire entre nos deux mondes. Ainsi, il suffisait de faire en sorte que chacune de mes syllabes corresponde à une note de musique. Avec l'aide de l'Argonaute, c'était très simple. Hélas, ce n'était applicable qu'à

l'intérieur du vaisseau puisque j'avais constaté que le Driii m'isolait, du moins à l'intérieur de l'étrange bâtiment dont je ne connaissais que la salle de transit. Il fallait donc que Pôpouê devînt mon messager en dehors du milanaute. J'espérais qu'il serait à la hauteur de la tâche avec le Driii et les siens.

Pour commencer la pratique, je pensai faire le tour du propriétaire, ainsi, par la même occasion, je pouvais l'accueillir comme il se devait selon la tradition perpétuée sure Hôdo. Cela me permettait aussi d'avoir un premier aperçu de sa « curiosité », et donc de son éveil intellectuel. Et enfin, pendant tout ce temps, l'Argonaute enregistrerait tout ce qu'il chantait.

Ce dernier était un milanaute, c'est-à-dire un vaisseau de guerre de Terra. Hôdo en avait récupéré quatre après le démantèlement du premier, Le Livingstone. Ils avaient été récupérés par les Anciennes, les premières gynos, lors de la guerre persique. Le dernier, celui que j'avais l'insigne honneur de piloter, avait été offert par Terra afin que nous explorions d'autres mondes. Il était beaucoup plus moderne que les précédents et le cerveau de l'Argonaute beaucoup plus développé. C'était d'ailleurs le motif profond du « cadeau » terrien. En fait, ils redoutaient l'intelligence artificielle quand elle s'avérait trop autonome. Or, Hôdo et sa planète voisine étaient expertes en êtres synthétiques ou modifiés. Ce qui faisait de nous des testeurs tout désignés pour valider le bon, et surtout l'inoffensif fonctionnement du cerveau d'Argonaute.

Le milanaute était encore divisé en deux dans le sens de la longueur. La partie supérieure (une convention architecturale qui n'avait de sens qu'au repos sur un sol dans un champ gravitationnel) contenait toute la machinerie des propulseurs. Le générateur X2-plasmique en était toujours séparé et se trouvait dans la partie habi-

table. Les trente-deux chambres étaient des sphères reliées à un cylindre qui menait à la passerelle d'un côté et aux soutes de l'autre.

Un sarcophage occupait le centre de chaque chambre. Ce dernier était debout sur le sol de chaque pièce inoccupée, l'ouverture dégagée et tournée vers la porte donnant sur la coursive, prêt à accueillir quiconque devrait s'y réfugier. Ces couchettes au nom macabre à cause de leur forme étaient restées des unités de survie très sophistiquée. En mode repos, le lit s'allongeait parallèlement au sol qui restait toujours perpendiculaire à l'attraction du vaisseau.

Le sarcophage n'était pas seulement une couche, il servait aussi de siège de commandes. En effet, il prenait à volonté la forme adaptée à l'activité de l'occupant, fauteuil décontracté ou siège droit, allongé ou quasiment debout. Grâce au puissant bras télescopique qui le supportait, il était possible de se rapprocher à proximité de la cuisinette et du pupitre d'activités tout en restant confortablement adossé.

Le pupitre, la cuisinière et tout instrument sur un plan de travail se pilotaient à partir des accoudoirs, ce qui était indispensable si l'astronaute se trouvait confiné dans le sarcophage. Il pouvait aussi contrôler la cuisinette qui pouvait s'adapter en laboratoire de différents types d'analyses, biologique, géologique ou autre.

Le sarcophage qui avait gagné en plasticité depuis les premières générations servait même en siège de rameur pour l'exercice physique en apesanteur.

Quant aux « toilettes », elles étaient complètement escamotables, mais Pôpouê n'en fut pas surpris et semblait avoir compris comment s'en servir. Mieux, il me poussa hors de sa chambre, me faisant ainsi comprendre qu'il avait l'intention de les tester sur-le-champ. Je l'atten-

dis dans le couloir prêt à intervenir en cas d'incident quelconque. Heureusement, il ignorait que l'Argonaute, lui, le surveillait. Connaître certains secrets des humains était un curieux privilège accordé aux êtres de synthèse considérés à la fois comme des dangers potentiels, des juges intègres et des observateurs impartiaux.

Le Jikogu revint me chercher très peu de temps après. Le cerveau de mon vaisseau m'informait que l'opération avait été logiquement avortée.

Désolé pour l'indiscrétion ! Mais je me doute qu'il devait en être de même pour moi quand j'étais captif dans le Driii.

J'ignorais ce que voulait dire l'Argonaute par « logiquement avortée » et comme je ne pouvais comprendre la musique de Pôpouê ce ne fut pas tout de suite que je réalisai que notre prison membraneuse nous interdisait tout échange avec l'extérieur. Pourtant, j'aurais dû y penser.

La passerelle, le poste de pilotage, ressemblait à un miniplanétarium dans lequel seize sièges-sarcophages attendaient leur hôte. Les parois mates et noires étaient parcourues de lumières fugitives et discrètes. La salle était en veille et le seul éclairage venait de la grande baie « vitrée », inclinée de 30 degrés vers l'avant pour permettre d'observer facilement le sol devant le milanaute lors d'un atterrissage.

Au cours de sa visite, les yeux du Jikogu étaient très mobiles, observant avec une curiosité dévorante les moindres recoins du vaisseau. Chaque voyant lumineux, chaque bruissement de l'appareil captaient son attention. Il m'était impossible de savoir s'il exprimait de l'admiration, de l'étonnement ou de l'inquiétude, mais heureusement il « commentait » abondamment, et toute sa musique était enregistrée et analysée.

De mon côté, je lui donnais des explications en Wash musical et il apprenait à une vitesse qui m'émerveillait. Il semblait en effet posséder une excellente mémoire, supérieure à la majorité des Terriens. J'estimais qu'il ne lui fallait pas plus de dix jours pour qu'il possède un vocabulaire de base.

Dix jours. Quand je suis parti pour explorer trois nouveaux mondes susceptibles de nous intéresser, j'avais dit au Commandant en guise de boutade qu'il ne fallait pas s'inquiéter avant trois mois d'absence. Maintenant, je me posais pour la première fois la question de savoir quand je rentrerai.

Le problème était que même si je n'étais plus prisonnier, je devais rester. J'étais engagé dans un processus que je n'avais pas le droit d'arrêter. Si je partais au moment où un dialogue s'établissait entre deux mondes j'aurais l'impression d'avoir gâché une — ô combien ! — rare occasion. La première, dans l'histoire de l'humanité.

Le milanaute n'avait pas été réaménagé pour explorer. Aussi, il avait conservé les chambres des deux équipes d'astronautes de seize personnes. C'était pourtant extrêmement rare de recourir à un équipage complet. Il fallait justifier un contrôle permanent de quatre quarts, donc plusieurs journées de voyage avec une mission très importante qui justifiait une veille constante.

Au milieu, les ateliers et salles de stockage étaient presque toutes vides. Deux d'entre elles étaient pleines, l'une était encombrée de lits-sarcophages entassés les uns sur les autres, l'autre était remplie d'un côté de mémoires additionnelles et en face de batteries portatives.

L'éclairage s'obscurcissait soudain quand nous arrivions dans le couloir de la seconde équipe. Les hublots étaient obscurcis à cause de la luminosité ambiante. Une faible, mais suffisante lumière bleutée illuminait les re-

pères, l'axe du vaisseau au plafond, les contours des portes et systèmes de verrouillage divers, ainsi que tous les accès de première urgence.

Enfin, tout à l'arrière, un hangar abritait un tycho-drôme, utilisable en navette si le milanaute ne pouvait atterrir. Des échelons conduisaient à une trappe dans le plafond, là, où se trouvait toute la machinerie de propulsion à accélération constante. Il voulait monter, mais je fis mine de ne pas comprendre.

Et pour l'en distraire, je revins vers l'avant du vaisseau. Il m'arrêta sous la voûte arrière du cerveau de l'Argonaute qui était séparé en deux parties pour des raisons sécurité. Une moitié se trouvait entre le hangar et les quartiers de poupe, l'autre entre ceux de proue et la passerelle. Les astronautes appelaient ces deux parties, les voûtes. De nombreux voyants indiquaient l'activité de chaque voute. Celle de l'arrière du vaisseau scintillait peu. La lumière faible et majoritairement bleuâtre laissant penser à un ciel étoilé indiquait que cette moitié de cerveau était en phase de repos. À l'avant, les couleurs mouvantes qui avaient captivé le regard de Pôpoué étaient plutôt ocre.

Le jikogu me montra ses mains grandes ouvertes. Je n'avais pas encore remarqué jusqu'à maintenant que ses doigts étaient rétractiles. En effet, d'un côté il y avait bien trois doigts bien tendus, mais de l'autre il n'y en avait que deux visibles, le troisième n'étant qu'un moignon. Je pouvais penser qu'il s'agissait d'un accident lui ayant amputé le membre, mais les trois doigts de l'autre main s'escamotèrent sous mes yeux.

Constatant que je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, il s'approcha de la plus proche des chambres et me montra ses mains. Un seul doigt n'était pas rétracté. Il se

dirigea vers la suivante et un deuxième doigt devint visible.

Je venais de saisir le sens de cette gestuelle. Le « V » que je brandissais, victoire pour moi-même, représentait tout simplement pour Pôpouê que le chiffre deux, car les Jikogus se servaient comme nous de leurs doigts pour compter. Comme il n'en avait que six, ils utilisaient un système adapté à leur morphologie. Ainsi, quand il avait montré cinq puis deux doigts, il voulait dire $5*6+2$, les trente-deux chambres du vaisseau. Mais il fallait en être sûr, car cette coïncidence était trop belle. Avec six doigts, il aurait pu choisir une base 7.

Pour confirmer que nous nous comprenions, je l'imitai en repliant les annuaires et index. Je refis le nombre trente-deux avec mes six doigts. Une chance inouïe, qu'il utilisa le même système que nos décimales, sans quoi je n'aurais peut-être pas découvert si aisément la signification de ses gestes !

Il ramena alors ses appendices sur le sommet de sa tête comme je l'avais déjà vu faire, en montrant « un » et en prononçant une note assez grave dans son registre. Puis il fit comme s'il me couvrait le crâne, puisque nous ne partagions plus la même bulle, mais je savais qu'il voulait dire « toi ».

Cette fois-ci, il passa au nombre deux, et le son qu'il émit fut un peu plus aigu.

Je devinais qu'il y avait un sens dans ce dialogue de signes, mais je n'étais pas sûr que cela se traduisait par « nous sommes 2 et il y a 32 chambres ». À vrai dire, j'étais pour l'instant trop intéressé à comprendre sa manière de calculer, preuve indéniable d'une certaine intelligence évoluée, du moins, comme nous. Je demandai donc à l'Argonaute d'estimer quels seraient les sons des numéros suivants.

Je le conduisis jusque devant nos chambres qui étaient tout à l'avant de l'Argonaute. Arrivé sous la voûte avant du cerveau, je montrai avec l'index ma chambre tout en sifflant en jikogu « un », ensuite, la sienne en sifflant « deux », et enfin, en balayant du bras vers le couloir, je sifflai successivement « cinq » et « deux ». Il refit en chantant tout ce que je fis pour m'indiquer qu'il avait compris.

Alors, quasiment sûr que nous nous étions compris, je l'entraînai dans le poste de commandement. Là, je disposais d'un équipement qui me permettait de faire des représentations tridimensionnelles de grande dimension. Je demandai à l'Argonaute de créer une petite scène montrant 32 astronautes montant à bord de l'appareil. L'astronef s'envola, disparu au loin, puis revint à un autre endroit et 31 d'entre eux descendirent. L'Argonaute chanta, mieux que je ne pus le faire, « cinq » et « un ». Pôpoué me montra les chiffres avec ses doigts pour confirmer qu'il avait compris.

La petite représentation continua. Le milanaute reparti, un zoom et un fondu à travers la carlingue me montra. Je lui dis « Un : Gaël ». Finalement, le vaisseau atterrit sur la planète des Jikogus. Les images qui suivirent étaient très reconnaissables. Je quittai le vaisseau, disparus dans le Driii du point de vue de l'Argonaute, et en ressortis plus tard, accompagné de mon invité qui s'empres- sa de trompeter « Deux : Pôpouê ».

Pendant ce temps, tous ses gestes avaient été mémori- sés. À défaut de mimiques faciles et de gestes complexes de la main, ses appendices exprimaient beaucoup de sens. Ainsi, le balancement des tentacules semblait indi- quer le plaisir comme la queue du chien.

Les yeux aussi étaient expressifs. Évidemment, j'aurais pu y penser plus tôt, car chez l'humain aussi, il y a des

messages dans le regard. Mais les yeux des Jikogus étaient montés sur des appendices comme ceux d'un escargot, et ils s'articulaient indépendamment, ce qui enrichissait la gestuelle. Quand il fixait quelque chose, il se servait d'une vue binoculaire, mais dès l'instant où il ne regardait rien de particulier, un oeil promenait son regard sur tout ce qui l'entourait alors que l'autre se fixait sur un point, puis les fonctions alternaient. Quand il s'exprimait, ses yeux pouvaient devenir tous deux très mobiles. C'est ainsi que je compris qu'il fallait aussi, et peut-être surtout, bien les observer. En effet, quand il parlait des trente-deux chambres, ses yeux décrivirent chacun un large arc de cercle comme je l'aurais fait du bras pour montrer l'ensemble des pièces. Quand il parlait de nous deux, un oeil oscillait de lui à moi.

Il devenait évident que si la tête en soi exprimait autant de mimiques, il devenait difficile de le regarder dans les yeux et en même temps voir les mains du Jikogu. Peut-être est-ce la raison qui explique pourquoi ces dernières entrent peu dans leur gestuelle communicative.

Soudain, Pôpoué partit vers l'arrière du vaisseau, je le suivais évidemment, surtout inquiet qu'il ne fit quelque bêtise. Il parcourut tout le vaisseau et s'arrêta devant le tychochrôme.

Grâce aux observations de l'Argonaute, cette fois-ci, je compris. Le langage des gestes de Pôpoué. Avec ses trompes montrant alternativement ses yeux, l'un balayant la navette et l'autre me fixant, je compris qu'il voulut en savoir plus sur cet engin.

Pour s'introduire dans la navette, il était heureusement possible de s'y glisser par le nez de l'appareil, sinon cela nous eût été impossible, embarrassés comme nous l'étions avec nos bulles.

La navette avait été complètement réaménagée pour être logée dans le hangar du milanaute de moitié plus étroit à la base qu'au plafond. Aussi, le tycho-drôme était rangé à l'envers, c'est-à-dire que la coque inférieure se retrouvait en haut et que la partie supérieure du fuselage reposait sur le plancher. Dans cette position, l'entrée dans le poste de pilotage ne pouvait se faire que par l'avant. Les deux sièges y étaient remplacés par des sarcophages montés sur rotules, assurant ainsi pour les astronautes une position normale par rapport à la gravitation, que l'appareil soit sur le dos ou sur le ventre.

Derrière le cockpit, une grande double porte hermétique donnait accès à un étrange véhicule, une machine multifonction qui pouvait tracter le tycho-drôme dans et hors du hangar. L'habitacle était hermétiquement isolé, car le dispositif permettait de sortir son train télescopique de chenillettes par les trappes latérales de la navette, seule manière de quitter ou d'apponter le milanaute en orbite. Cette curieuse machine pouvait aussi s'extraire par le nez de l'appareil en adaptant directement la cellule de pilotage sur le socle prévu à cet effet. Derrière le tracteur se trouvaient l'X2-plasme et le système de propulsion standard qu'il était impossible de visiter sans extraire le tracteur.

J'avais montré ce qu'il y avait à voir dans le tycho-drôme, je sortis à reculons et Pôpoué me suivit, un oeil braqué vers la sortie et l'autre intéressé par chaque détail.

Une fois dehors, le Jikogu aperçut les échelons qui grimpaient vers une trappe du plafond. Ses yeux me demandaient des explications. Grimper était inconfortable avec les bulles. Je lui fis néanmoins une petite démonstration, qu'il expérimenta, d'ailleurs. Joignant les gestes à la parole, je lui indiquais qu'un monte-charge pouvait nous

élever. Nous nous comprenions de mieux en mieux, lui, avec mes mains, et moi, avec ses yeux, le tout commenté de Wash musical.

Il alla s'installer sur la plaque de l'élévateur et fit signe avec ses appendices qu'il voulait continuer la visite. L'Argonaute m'informa que nous n'avions pas besoins de combinaisons, car les membranes du Driii nous protégeraient de la même manière, si nous ne restions pas trop longtemps dans la moitié supérieure du milanaute. De plus, la combinaison serait recouverte d'un enduit transparent absorbant les radiations dès que nous serions dans le sas. L'avantage de ce vernis était de pouvoir l'abandonner dans le combustible lors de notre retour par le même sas de décontamination. En fait, nous utilisions la même technique de « peau » que le Driii, mais la nôtre était jetable.

Puisqu'il n'y avait pas de danger, j'acceptai de montrer l'étage de propulsion. L'Argonaute et moi programmions une alerte pour nous indiquer quand il fallait revenir en toute sécurité, car des défaillances dans la membrane de la bulle avaient été constatées, ce qui m'incitait à la prudence.

Le monte-charge s'éleva en suivant les échelons de la paroi arrondie. En haut, la trappe coulisssa pour nous laisser pénétrer dans le sas qui donnait à accès à l'autre moitié du milanaute. Dès que nous fûmes tous deux hermétiquement enfermés, des vaporisateurs nous aspergèrent d'un vernis protecteur. Enfin, aussitôt que nous fûmes complètement recouverts l'autre trappe s'escamota.

L'insatiable curiosité de Pôpoué qui voulait absolument s'engouffrer dans la tuyère de propulsion n'arrêtait pas de me surprendre. Heureusement, notre bulle nous empêchait d'aller plus loin dans notre exploration de la chambre à expulsion en passant par le col. Il ne se décou-

ragea pas pour autant et me montra la trappe de visite. Il avait reconnu le système d'ouverture qui était le même que ceux du sas.

Le passage conduisait dans trois salles. La première était occupée par des tores sur lesquels étaient plaqués des capteurs comme ceux d'un électro-encéphalogramme du début du troisième millénaire. L'ensemble formait un énorme tube étranglé en son milieu reliant la pièce arrière à celle de la chambre à expulsion. Des placards s'ouvraient avec des abattants pour former de petite tablette de travail.

Le compartiment suivant ressemblait à un aquarium rempli d'un fluide aux évanescences bleutées. Le couloir ne faisait que le traverser et servait uniquement d'observatoire.

Quant à la dernière pièce, elle était protégée par une lourde porte arborant le trèfle de danger d'ionisation. Mes détecteurs indiquaient que le niveau de radiation augmentait malgré notre double protection. À condition de ne pas tarder, nous pouvions juste aller jeter un coup d'oeil au hublot qui diffusait une lumière azur. J'ignorais si Pôpouê était impressionné et si oui, par quoi, car il paraissait pétrifié. Ce n'était vraiment pas l'endroit le plus approprié pour la contemplation.

Je constatai que Pôpouê frissonna. C'était peut-être une coïncidence, mais il fallait reconnaître que la température de cette zone était réfrigérée. Il ne faisait pas un froid insupportable, mais peut-être était-ce trop pour le Jikogu. J'appelai mon hôte, mais il ne réagit pas. Il était hypnotisé par le hublot. Je l'appelai encore, mais il ne bronchait toujours pas. Je commençais à être inquiet. Je me décidai donc à le toucher. Jamais je n'avais encore fait cela ignorant quel genre de réaction cela pouvait provoquer chez les Jikogus, mais il fallait que je le sorte de la

torpeur qui l'avait envahi. Je pensai donc de le tapoter sur l'épaule, même si j'étais entravé par la membrane. Celle du Driii était très élastique, mais il n'en était pas de même avec notre vernis souple, mais peu extensible. Néanmoins, j'arrivai à toucher l'épaule du Jikogu. Il ne réagissait toujours pas.

L'Argonaute m'envoya un message d'alerte. Nous n'avions pas dépassé le taux de sécurité, mais selon ses analyses en temps réel, la peau du Driii devenait trop fragile. Si elle se détruisait, notre protection se déchirerait et nous restions sans défense contre les radiations. Nous ne pouvions donc plus tarder, mais Pôpouê restait immobile comme une statue.

Je ne pouvais pas le transporter dans les bras, engoncés comme nous l'étions sans risquer de faire pire que mieux. Rapidement, j'analysai le matériel que l'on pouvait trouver dans cette partie du milanaute. Ce n'était pas un endroit où l'on séjournait et donc il n'y avait presque pas d'équipement. Dans la pièce aux tores, je trouvai des connecteurs de rechange, des clés spécifiques, et une petite bouteille de gel pour rapidement colmater rapidement toutes déchirures dans la combinaison du technicien de maintenance.

Cela me donnait une idée. Je pris la bonbonne et retournai près de Pôpouê. Sans ménagement, je le bousculai pour me mettre entre lui et le hublot que j'aspergeai tant bien que mal. Hélas, le produit était totalement transparent. C'était logique, hélas : ce produit pouvait se mettre n'importe où et donc devant les yeux. Une rustine opaque n'eût sûrement pas facilité l'évacuation du personnel déjà en difficulté.

Je retournai dans la pièce où j'avais trouvé quelques instruments et me remis à fouiller. Il n'y avait vraiment pas grand-chose. Dans un placard, je trouvai un allinone,

c'est ordinateur portable à tout faire. Je l'allumai dans l'espoir d'y trouver des idées dans un éventuel inventaire. Celui-ci existait bien, mais rien ne semblait convenir à première vue à l'exception d'un petit chariot bas que je n'avais pas vu avant, car il était replié dans le fond d'un placard.

Je poussai le chariot derrière Pôpouê, mais je ne savais toujours pas comment l'y poser. Même sans la membrane, ce n'était facile, car sa position était très stable avec sa queue et ses longs pieds.

Soudain, j'eus l'idée. Je courus rechercher l'allinone que j'avais laissé dans son rangement. Le produit que j'avais pulvérisé sur le hublot devait être assez adhérent pour tenir sur n'importe quelle surface de la combinaison de survie d'un astronaute. Il adhérait déjà au hublot. Peut-être pouvais-je y coller l'allinone, quitte à vider la bouteille. L'allinone était par chance un grand modèle, sans doute pour montrer clairement des grands plans détaillés sans être obligé de faire défiler ceux-ci ou de les voir en plusieurs morceaux. Je pouvais ainsi recouvrir le hublot.

Enfin, les yeux de Pôpouê se remirent à bouger, certes, pas beaucoup, mais ils n'étaient plus figés.

J'avais calé les roues du chariot en prévision de ce que j'allais faire. Je n'avais pas d'autres choix que celui de bousculer mon invité, qui recula et tomba sur le chariot. Je me jetai sur lui pour déverrouiller le frein en essayant de ne pas le blesser ni de rompre sa bulle protectrice. Le chariot se libéra et je me laissai tomber sur le côté. Je me relevai rapidement pour rattraper l'engin qui emportait mon compagnon et pour continuer à le pousser jusqu'au sas en me servant des pieds du Jikogu comme d'un guidon.

Une voix et un message lumineux m'indiquèrent que je ne devais pas pénétrer dans le sas avec un objet qui n'avait pas été traité au préalable contre les irradiations.

Je n'avais pas le temps de figoler. Je commandai l'ouverture du sas en même temps que je mis toutes mes forces à basculer le chariot faisant rouler Pôpouê à l'intérieur du sas. D'un violent coup de reins, je repoussai le véhicule pour dégager la porte du sas qui se referma aussitôt que j'y entrai.

Instantanément, une mousse nous aspergea, puis un bruit de succion se fit entendre et le gel protecteur fut aspiré en même temps que la neige nettoyante. Le tout était stocké dans une réserve de la tuyère avant d'être pulvérisé dans le vide, hors de tout danger. L'opération de nettoyage recommença deux fois, avec des produits différents, avant que l'autre porte du sas ne nous libère.

Sans doute encore éberlué par je ne sais quelle vision et les péripéties qui suivirent, Pôpouê tituba et trébucha en quittant le sas. Sa membrane se déchira.

Chapitre 10. Balbutiements

Ma bulle ne s'était pas encore déchirée. Elle n'en avait plus pour longtemps, mais en attendant, je ne pouvais rien faire pour Pôpouê, même pas le transporter. Heureusement, je pouvais demander à l'Argonaute de m'envoyer le lit sarcophage prévu pour mon invité comme une civière télécommandée. Comme je n'étais pas sûr que le Jikogu comprenne mes intentions, et pour qu'il ne prenne pas peur, je demandai de recevoir mon lit en même temps.

Rapidement, les deux sarcophages vinrent à notre rencontre. J'aidai Pôpouê à s'installer dans son lit, puis, avant de le refermer, je m'allongeai dans le mien. Le coffre se referma et fit éclater ma bulle fragilisée. Ce n'était pas prévu, mais cela me convenait parfaitement, car je me sentis plus libre d'agir maintenant. Je n'avais pas imaginé que mon stratagème pour rassurer le Jikogu servirait de casse noisette.

La mise dans le sarcophage eût été de toute manière imposée pour l'analyse médicale et la mesure des ionisations éventuellement reçues pendant notre promenade dans la partie supérieure de l'Argonaute.

Le couvercle allait se rabattre donc sur lui lorsque j'entendis un murmure à la dernière seconde ? Je me fis répéter par l'Argonaute qui enregistrerait absolument tout.

Le cerveau du vaisseau me demanda s'il avait bien compris le mot « pipi ». J'acquiesçais. C'était l'un des premiers mots que nous avons échangés, le Driii et moi. Pôpouê l'avait mémorisé.

Depuis le temps qu'il n'y était pas allé, je m'imaginai qu'il devait avoir la vessie au bord de l'éclatement comme ma bulle tout à l'heure. Je conseillai donc à l'Argonaute de le conduire rapidement, le sarcophage ouvert, dans la chambre qu'il avait déjà visitée et reconnue comme sienne à bord. S'il y a lieu, le cerveau du vaisseau utiliserait ma propre voix pour le rassurer en répondant à quelque question que ce fut. Pôpouê était si pressé, qu'il sauta littéralement du sarcophage et se précipita vers les toilettes qui étaient déjà prêtes à l'accueillir. Sans se préoccuper du reste, il revint s'allonger dès qu'il fut soulagé et s'endormit.

Entre temps, je l'avais rejoint, mais j'attendis dans le couloir prêt à intervenir, car je me rappelais que cet acte était intime à ses yeux et qu'il avait renâclé à uriner devant moi dans la pièce d'observation de Driii. Heureusement, il ignorait que l'Argonaute, lui, le surveillait. Moi, de mon côté, je l'entendis siffler, ce que j'interprétais, peut-être à tort, comme un signe de soulagement.

Après quoi, de lui-même, comme m'en informait l'Argonaute, il s'allongea dans le sarcophage et s'endormit. Le couvercle se referma et l'examen du Jikogu commença, non seulement pour savoir s'il n'avait pas reçu trop d'ionisation, mais aussi, il fallait profiter de l'opportunité, pour en connaître l'anatomie.

Je retournai rassuré dans ma chambre. J'allais demander à l'Argonaute d'approfondir ses analyses sur la membrane avant qu'elle ne se liquéfie comme j'avais remarqué que cela s'était passé avec celle de Pôpouê lorsqu'elle se déchira. Pendant que je m'inquiétais de mon invité,

l'Argonaute avait pris l'initiative d'essayer d'en extraire le maximum d'information avant de nettoyer le lit. Hélas, il était déjà trop tard, les cellules de la peau se désagrégeaient très rapidement.

Moi aussi j'avais besoin d'un peu de repos pour remettre toutes les idées en place. Je confiai le vaisseau à son cerveau.

Quand je me réveillai, je restai allongé dans mon sarcophage. J'attendais que Pôpoué se réveille. En attendant, je me mis à étudier les données anatomiques que l'Argonaute avait accumulées pendant mon sommeil.

Soudain, l'Argonaute me signala une intrusion : deux ballons se dirigeaient vers le vaisseau. Je me levai précipitamment et, lorsque j'arrivai sur la rampe d'embarquement, l'une d'elles s'était dissoute sans me laisser encore une fois le moindre lambeau à analyser. Mais à la place, gisaient des provisions par terre. Malgré que je sois revenu dans le vaisseau, le Driii continuait à me donner des boules d'énergie, sans doute une marque d'hospitalité. Il y avait, comme d'habitude, les rations alimentaires de Jikogu. Je commandai un petit chariot pour emporter tous ses approvisionnements à l'intérieur.

L'autre boule qui était restée intacte semblait plus opaque et mobile. Elle avait une toute nouvelle structure et se mit à sautiller avant de bondir sur le chariot comme si elle voulait être emmenée en même temps que le ravitaillement. Cela m'intéressait, car j'espérais pouvoir enfin en savoir plus sur cette étrange chose grâce aux instruments de bord.

Je n'eus pas le temps de m'attarder, parce que l'Argonaute m'informa que Pôpoué commençait à émerger de son sommeil. Je courus, car je ne souhaitais pas qu'il reste enfermé dans son sarcophage et qu'il fût pris de panique. Déjà, certaines personnes souffraient de claus-

trophobie alors qu'elles étaient prévenues que le couvercle serait fermé lorsqu'elles ouvriraient les yeux. Il valait mieux être encore plus prudent pour quelqu'un qui ne partageait ni la culture ni la technologie.

Discrètement depuis l'entrée de la chambre, je l'observai après avoir commandé l'ouverture du lit. C'était un spectacle amusant, car les deux yeux s'élevaient timidement hors du sarcophage comme des périscopes observant discrètement les alentours. Puis les appendices se déployèrent comme les humains s'étirent. Les trompes humèrent puissamment l'air et les tentacules palpèrent le rebord du sarcophage. Enfin, lentement, il se redressa.

Je me montrai, avec les provisions et la boule opaque qui me suivait comme un boulet de prisonnier utilisé dans le passé de Terra, un gros boulet, celui-là. Mon hôte se massa les pieds avant de me prêter attention. Je compris qu'ils étaient un peu à l'étroit dans son sarcophage.

La nourriture de Pôpouê fut posée sur la cuisinette, dans sa chambre. Mais, l'invité sauta du lit et se jeta sur la boisson qu'il avala d'un coup et enfin prononça quelque chant auquel répondit la mystérieuse boule.

Cette dernière était différente des autres, car la peau semblait plus épaisse. De plus, elle rebondissait plus lourdement qu'un ballon vide. J'avais l'impression que c'était une sonde envoyée par le Driii pour nous observer. Tant qu'elle ne présentait pas une menace, je ne voyais pas le besoin de m'en débarrasser.

Je m'approchai de la console que j'avais programmée pour transformer le Wash en musique de Jikogu. Patiemment, je pris un à un des objets divers et je jouais le mot correspondant : boisson, nourriture... Puis je passais à des choses plus lourdes. Pour cela, je lui montrai comment je désignais un ustensile sans le saisir ni même le

toucher : ainsi, je finissais par nommer presque tout ce qui existait dans la chambre de Pôpouê.

J'avais parfois l'impression que sa mémoire était une éponge tant il absorbait sans difficulté la somme importante de données que je lui fournissais.

Mieux, j'avais réussi à lui apprendre que tapoter l'épaule pouvait servir pour attirer l'attention. C'était un grand progrès, à mon avis, mais qui avait quelques désavantages imprévus, les Jikogus ou du moins Pôpouê semblaient très maladroits avec leurs longs pieds. Si tous étaient comme lui, je doute qu'ils pratiquent des danses en couple rapproché, car ils devaient sans arrêt se marcher les uns sur les autres. Quant à moi, heureusement que les bottes de la combinaison étaient conçues pour des collisions bien plus graves que celles-là.

Ma combinaison ? Peut-être était-il opportun que je continue à visage découvert ? Là aussi, il fallait jouer de prudence psychologique. Les Jikogus étaient nus. Comment comprendraient-ils que je retire ma « peau », qui, en plus, changeait mon aspect, surtout celui du visage qu'ils n'avaient jamais vu puisque par prudence la visière de mon casque était restée continuellement obscure, et l'intérieur du casque toujours à peine éclairé par les informations qui s'affichaient sur la visière ?

Si j'avais pu, je l'aurais peut-être mis sur la piste en lui montrant une combinaison vide, mais il n'y en avait plus dans les chambres. À l'exception de celles de la navette, elles avaient toutes été récupérées par les Hôdons. Mais il était possible de m'aider des projections holographiques de l'Argonaute. Et comme nos chambres n'étaient pas loin de la salle de contrôle, il suffisait d'y entraîner Pôpouê. Curieux comme il l'était, ce n'était pas une corvée.

Je repassai la scène des astronautes entrant dans le vaisseau. Mais, cette fois, je fis un gros plan sur leur visage humain avant de les suivre à l'intérieur du vaisseau. J'en fis la visite virtuelle et entendais les commentaires de Pôpouê chaque fois qu'il revoyait un lieu ou un objet connu. Quand il connaissait le mot en Wash, il le chantait.

Dans quelques chambres choisies au hasard, dont celle de Pôpouê et la mienne, on trouvait dans un placard la combinaison prête à l'emploi.

L'un des astronautes l'enfila. Puis ce fut à mon tour de l'enfiler et quand mon double virtuel rabattit la visière je me tournai vers Pôpouê. Un oeil fixait l'image et l'autre, mon casque. Comme je lui avais appris à pointer du doigt ou à toucher l'objet de sa curiosité, il posa une main sur mon casque.

Prêt à tout, je relevai la visière. Mon invité siffla. D'admiration, d'étonnement, de dégoût ? Je l'ignorais. Mais il ne s'enfuit pas, au contraire, il tâta le sommet du casque et je devinai qu'il voulait que je l'enlève. J'en profitai pour me débarrasser de la combinaison.

Je retournai dans la chambre pour ranger l'équipement de survie et me vêtir en « civil ». Tout en se dodelinant sur ses jambes, mon compagnon me suivait avec curiosité. Je le laissais me regarder, car la nudité semblait être l'unique appareil des Jikogus, et il fallait bien qu'ils apprennent que nous étions revêtus de plusieurs peaux.

Utilisant notre nouveau langage de signes il me désigna avec l'un de ses doigts la tenue spatiale puis celle que je portais. Je compris qu'il voulait que je nomme ces objets.

Puis il me montra lentement avec prudence mes yeux, puis les siens. Il avait sans doute constaté que notre système de vision était curieusement identique. Nous avions

en commun un globe oculaire avec un iris ouvrant plus ou moins grandement une pupille circulaire.

Je pensais que la délicatesse avec laquelle il me montrait les yeux était peut-être due aussi à une autre similitude, la sensibilité, voire la fragilité de ces organes.

En cas de gêne même légère, les humains battent des paupières, écarte la tête ou protège le visage. Quand j'approchai les doigts de l'un de ses yeux, automatiquement le support recula puis le globe se rétracta dans l'antenne. Il recula et siffla un son qui fut enregistré avec les annotations « Non ! Danger ! Pas touche ! Eh quoi ! »

L'inquiétude s'estompa dès que j'écartai les mains de son crâne et aussitôt il me pointa un de ses pieds et l'un des miens. Façon astucieuse de détourner mon attention à l'opposé ou tout simplement, le jeu de comparaison anatomique continuait ?

En fait, les ressemblances étaient effectivement peu nombreuses, même si l'allure générale faisait penser que nous étions des bipèdes.

Pendant que Pôpoué dormait, l'Argonaute avait enregistré toute l'anatomie du Jikogu qui possédait un squelette semblable aux mammifères de Terra. Sauf pour le crâne, il n'en avait pas. La dernière vertèbre ressemblait à une grande coupe sur laquelle reposait un cerveau directement protégé par une épaisse membrane sensorielle munie de deux excroissances supportant les yeux.

Les trompes n'avaient pas le même lien étroit avec le cerveau comme celui des éléphants. Il passait en effet complètement sous la vertèbre terminale cérébrale. Quant à ce qui devait servir de bouche, cachée sous la membrane qui devait dans ce cas jouer le rôle olfactif, elle ressemblait à celle très élastique d'un serpent, démunie de crochet. D'ailleurs, tout l'appareil digestif évoquait un boa jusqu'au bout de la queue.

La bouche que s'ouvrait au milieu de la poitrine de Jikogu était en fait un organe sexuel. Confirmant ce que j'avais pu constater dans la tribu, il était identique pour tous puisqu'ils étaient hermaphrodites.

En fait, les globes oculaires, les jambes et les bras étaient à peu près les seules choses semblables entre nous. C'était peut-être la raison qu'il avait de me montrer nos jambes.

Tout à coup, je compris un nouveau geste. Chaque fois qu'il me montait les miens, tous ses doigts étaient presque contractés alors que chaque fois qu'il pointait les siens, un doigt s'érigait. Il voulait parler de leur taille de nos pieds.

Nommer des objets tangibles et les compter était une étape importante. Mais la suivante, donner des attributs à ces objets, était fascinante.

Comme nous, il devait utiliser du moins dans un premier temps des analogies entre les observations. L'élongation de son doigt était l'image de toute autre longueur. Je me demandais comment il mesurerait le temps.

La lune, il n'y en avait pas sur la planète des Jikogus. Donc, comment auraient-ils pu développer l'équivalent d'un calendrier lunaire ? Qu'avaient-ils observé qui pouvait les aider à mesurer les années ?

En ressentaient-ils le besoin ? Sûrement s'ils étaient les créateurs des Driiii. Enfin, je le croyais.

Mon regard pensif se porta sur un des nombreux voyants qui égayaient les vaisseaux de toute sorte. Sa fréquence était justement la seconde. Je pensais alors faire avec l'aide l'Argonaute une nouvelle représentation qui montrerait cette fois une rangée de trois voyants. Le premier clignoterait à une seconde, le suivant toutes les dix secondes, et le dernier s'allumerait à cent secondes. En vain.

Je me rappelai que leur système de calcul reposait sur la base six. Hélas, ce fut encore un échec. Pôpouê ne vit là qu'un boulier lumineux. C'était, certes, un progrès, mais...

Je me souvins alors qu'il avait comparé la taille de nos pieds, je tentai d'associer le temps et la distance. Il me suffisait de trouver quelque chose qui parcourt une distance à vitesse constante. Je fis donc un nouveau scénario avec cette fois, en plus des voyants, une bille qui rebondissait entre deux murs comme dans le jeu de « casses briques ». Sans résultats.

Il me fallait une idée. Tout compte fait, à défaut de lune, la course des étoiles pouvait servir. Il me suffisait de reprendre les enregistrements du ciel local et de choisir une étoile brillante bien visible par la tribu des Jikogus, et j'ajoutai la voûte céleste aux images antérieures. Alors, Pôpouê siffla comme chaque fois qu'il avait compris quelque chose.

Chapitre 11. Les boulets

Je réalisai que je n'avais guère porté d'attention au ballon qui nous suivait. Et je ne voyais pas toujours dans quel but !

Depuis quelques jours, cette sphère ne cessait de nous accompagner Pôpouê ou moi. Comme ce comportement m'étonnait, j'avais demandé à l'Argonaute d'enregistrer tout ce qu'elle faisait et surtout quand je me reposais, car je m'arrangeai toujours pour le faire chaque fois que mon compagnon jikogu dormait.

À chaque fois, la boule se rendait dans le poste de pilotage et dès que je me réveillais, elle attendait dehors avec des provisions.

Pendant ce temps, notre capacité de communication augmentait quotidiennement entre Pôpouê et moi. Ainsi, j'appris que les Jikogus ne manquaient de rien. Ils mangeaient à heures fixes et ils n'avaient jamais ni trop chaud ni trop froid. Le Driiii leur avait enseigné des techniques pour se mettre à l'abri du mauvais temps, mais si les conditions météorologiques se dégradaient de trop, il les protégeait en créant de gigantesques bulles comme celle qui enveloppait la piste d'atterrissage de l'Argonaute.

C'est ainsi que j'appris que des ballons — fallait-il dire des boulets ? — étaient habituellement présents chez les

Jikogus. Ce qui expliquait que Pôpouê ne manifesta aucun signe de curiosité à leur égard.

Ces sphères étaient tour à tour nourricières, protectrices, soignantes, surveillantes. Ainsi, j'appris que les Jikogus n'avaient pas le droit de se disputer, et que tous ceux qui contrevenaient aux règles imposées par le Driii disparaissaient pendant un certain temps. Pôpouê pensait que les méchants étaient envoyés dans d'autres tribus dont il ignorait leur emplacement. En effet, les Jikogus n'arrivaient pas à s'éloigner trop loin. En dehors du talus qui délimitait le territoire de leur zone, les conditions de survie devenaient rapidement très difficiles à supporter. Les rares fugitifs ou explorateurs qui en revenaient vivants racontaient qu'il n'y avait presque aucune vie, que tout semblait chaotique et qu'à certains moments des fumerolles mortelles jaillissaient du sol. Un de ces survivants racontait même avoir vu un objet horrible gisant par terre et ressemblant à un Jikogu. Je compris par la suite qu'aucun Jikogu n'avait vu l'un des leurs mort, plus précisément, ni cadavre décomposition, ni squelette, ni momie.

Souvent, pour arriver à nous comprendre, j'utilisais des représentations créées avec l'aide de l'Argonaute. Nous avions petit à petit construit un vocabulaire, parfois gestuel, qui nous permettait de dire au moins « et ça, c'est quoi ? C'est comment ?... »

Plus notre capacité d'échanger des idées augmentait, plus j'essayais d'en savoir plus sur la présence de la boule dans le vaisseau. J'en vins à demander à Pôpouê s'il était capable d'interpréter les aspects de la boule, car cette dernière était mate ou chatoyante et ses couleurs pouvaient changer. Pour lui, c'est ainsi qu'elle indiquait que le repas était servi, ou que le Driii en appelait un. Ce dernier, quand il revenait, pouvait être guéri, ou était porteur

de nouvelles connaissances techniques ou des règles d'hygiène à enseigner aux autres.

— Vous m'avez raconté qu'il peut vous appeler parce que vous êtes méchants. Comment savez-vous si vous l'êtes ? demandais-je.

Pôpouê réfléchit un bon moment avant d'avouer qu'il n'en était pas sûr.

— Chaque fois, nous souffrons quand la boule nous touche. Parfois, nous sommes avalés dans une grande bulle comme celles que nous avons connues. Parfois, plusieurs boules douloureuses viennent nous pousser dans le Driii. En tout cas, cela se passe souvent quand il y a des disputes entre nous.

— Et le chatoisement avait-il un sens particulier à ce moment-là ?

— Je ne sais pas. En général, ça veut tout simplement dire : « suivez-moi ».

— Et vous avez pu voir les habitants du Driii.

Pôpouê ne semblait pas comprendre la question et donc je continuais à ignorer qui pilotaient l'énorme structure, l'« Écho » dans le Driii. Qui étaient-ils, à supposer qu'ils soient plusieurs ? J'essayais de reformuler la demande quand un ballon vint dans l'entrefaite avec notre ration de nourriture. L'objet fusionna avec la boule qui nous accompagnait tout en laissant sur le sol sa cargaison. Je pus constater un chatoisement, comme me l'avait prédit Pôpouê.

Était-ce possible que cette boule nous écoutât en permanence et rapportât tous nos commentaires ? Était-ce un instrument ? Ou l'un des habitants du Driii ? Une forme de vie totalement inconnue...

Des reflets irisés parcouraient maintenant la peau de la sphère.

— Ça veut dire quoi, ce chatoisement, maintenant ?

— La suivre, je pense

— La suivre ? faudrait-il qu'elle montre le chemin tout d'abord. Or elle ne fait que nous suivre.

Avait-elle compris ce que je venais de dire ? Elle se dirigea vers la pièce de pilotage, là où je faisais toutes les démonstrations visuelles à Pôpouê. Si c'était le cas, cela signifiait qu'elle comprenait le Wash. Dans ce cas, je me demandais quand elle avait pu l'apprendre.

Je demandai à l'Argonaute d'analyser toute fluctuation dans la peau de la boule. Puis, je fis semblant de me désintéresser de sa présence. Je me redirigeai vers la chambre de Pôpouê où nous avions pris l'habitude de discuter en nous aidant du synthétiseur musical.

Grâce au Wash qui ne comprenait qu'un petit lexique de base et à l'excellente mémoire de Pôpouê, lui et moi pouvions très rapidement dialoguer. La grammaire, je la lui apprenais au fur et à mesure des besoins. Et une fois qu'il l'avait acquise, il n'y avait pratiquement plus de problème pour lui puisqu'il n'y avait pas d'exception.

Le Wash ayant été mis au point par les Synths qui avaient toujours une énorme connaissance encyclopédique avait peut-être été influencé par le "toki pona". L'une des grandes distinctions de ce langage par rapport aux autres langues synthétiques était la tentative de rationalisation et d'harmonisation des comportements « cerveau droit et cerveau gauche ». Les cent vingt-huit mots, tous représentés par un hexagramme du Yi-King symbolisant l'essence du taoïsme, augmentée d'une valeur binaire associée à une notion d'ensemble flou et d'éléments précis ou d'espace et de temps, pouvaient s'écrire en idéogramme chinois ou en katakana.

Les Synths qui étaient ce que l'on appelait autrefois des androïdes, avaient une structure cérébrale fortement binaire, aussi avaient-ils tendance à tout ramener vers

des modes de calculs binaires. Et le taoïsme s'adaptait fort bien à ce mode de pensée. Heureusement pour leur intelligence, ils manipulaient aussi aisément le système trinaire qu'ils préféraient d'ailleurs nommer de système coloré pour le distinguer des autres concepts trinaires confondus abusivement avec la logique floue.

Je me demandais comment entrer en contact avec les créatures du Driii qui ne pouvaient être des Jikogus, mais dont tout semblait de plus en plus indiquer qu'il s'agissait d'une autre espèce encore non dévoilée.

La boule suiveuse, si ce n'était pas un organisme autonome, devait n'être que les yeux et surtout les oreilles de ce Driii et ne disposait vraisemblablement pas de moyens de communiquer autres que le chatoïement. Elle était revenue dans la chambre de Pôpouê et ses reflets changeaient plus vite et intensément. J'avais l'impression, mais c'était sans doute le jeu de mon imagination, qu'elle insistait avec une certaine agitation.

Pôpouê ne fit que confirmer ce que j'avais deviné : elle s'irritait. Dans leur tribu, ils interprétaient cela comme du mécontentement qui précédait la punition. Je suivis donc à nouveau mon boulet, Pôpouê, dans mes traces.

La sphère hésita encore une fois en passant sous l'arche lumineuse du cerveau de l'Argonaute, puis vint se planter impérieusement au centre de la pièce de pilotage.

La moirure avait été analysée par l'Argonaute. Elle était due à un alignement des cellules qui se faisait avec un rythme assez irrégulier, mais comportant des séquences répétitif. En fait, cela ressemblait à une transposition temporelle des code barres. Le déchiffrement pouvait s'avérer long.

Je décidai donc d'utiliser la méthode que j'avais rodée depuis ma quarantaine : commencer par répéter le message pour montrer que j'avais mémorisé une bribe

d'information. Mais quels signaux pouvaient être compris par la boule ?

Sa structure n'était pas adaptée pour voir des images, bien qu'elle semblât sensible aux variations d'intensité lumineuse. C'était peut-être pour cette raison que la boule s'était arrêtée un moment sous l'arche, mais incapable d'en saisir le sens, avait choisi la cabine de pilotage.

Les Jikogus s'exprimaient en chantant ; le Driii lui-même répétait mes mots à tel point que je l'avais surnommé l'Écho ; la boule devait percevoir les bruits, un peu comme un tympan, ce qui pouvait correspondre aux analyses précédentes. J'avais utilisé jusqu'à présent les sons comme référence et j'avais mis au point un langage Wash musical. Pourquoi ne pas essayer ce dernier avec la boule en utilisant le scintillement lumineux cette fois ?

Pendant ce temps, l'Argonaute n'avait pas cessé d'observer le dialogue entre la boule et le Driii qui s'avérait être des ondes radio. Elle pouvait donc bien être une espionne ou une sonde, hypothèse plausible, car un flux d'information tentait de s'établir entre le Driii et l'Argonaute par son intermédiaire.

En attendant de trouver comment transformer ces monologues en dialogues, je demandai à l'Argonaute de synchroniser l'éclairage de la pièce sur les chatoyements de la boule. Au moins, cela occuperait la boule qui se rendrait compte de mon écho, du moins je l'espérais, pendant que je cherchais désespérément un moyen pour améliorer les échanges.

Pôpoué était en fait aussi étonné que moi de voir ce que pouvait faire cette sphère qui avait un comportement tout différent, adapté à ma présence. Je ne pouvais donc compter que sur moi pour interpréter ses comportements.

Quand j'essayais de communiquer avec l'Écho, j'utilisais mon propre langage et des projections d'images. Pourquoi le Driii n'utilisait-il pas d'images ? Je savais qu'il pouvait le faire, je l'avais vu à l'oeuvre dans la salle de quarantaine. Peut-être voulait-il que je découvre son langage comme je l'avais déjà fait avant avec Pôpouê.

Il me fallait associer des mots avec des séquences de chatolement. Quels mots ? Si je voulais m'assurer une base de communication commune entre les Driii, les Jikogus et moi, ceux du Wash semblaient bien adaptés. Il fallait donc trouver dans le vocabulaire récemment acquis par Pôpouê les premiers éléments qui seraient aisément compris par l'Écho qui connaissait évidemment le langage des Jikogus. Les nombres me semblaient être un bon début.

Je fournis donc des règles inventées à la volée. Je n'étais plus à cela près depuis que je m'étais lancé dans la musique Wash. Il suffisait d'émettre la lumière comme un message morse composé de brèves et de longues, de zéros et de uns. Sept signaux constituerait un mot et pour choisir cette valeur, il suffisait d'utiliser encore une fois l'heptagramme issu de Yi-king.

Aussitôt l'Argonaute émit des flashes de lumières associés au « un » en morse Wash et se mit à jouer le « un ». Tout un spectacle de sons et lumières !

La boule répondit par un chatolement que l'Argonaute enregistra. Au bout de plusieurs tentatives notre « un » morse apparut clairement dans des séquences de moirure.

C'était peut-être un bon début, mais le problème restait que les Jikogus utilisaient les chiffres de 1 à 6 alors que le Wash n'utilisait que le « un » et le « rien ». Je n'avais pas encore enseigné à Pôpouê l'utilisation de cet autre système de comptage. Tant pis, il fallait continuer

et tester jusqu'où allait notre compréhension mutuelle, je passai donc au nombre deux à la fois en le chantant en Jikogu et l'écrivant avec le jeu de lumière qui était composé de « un » suivi de « rien ». La boule répéta. Elle comprenait que nous étions en train d'établir nos premiers codes.

Nous allions ainsi jusqu'au nombre six.

Petit à petit, j'enseignai le vocabulaire Wash à la boule. Quand je pensais « boule », « Driii » ou « Écho », je ne savais vraiment pas qui était derrière ces objets.

Quant à la fin de la journée, Pôpouê demanda d'aller se reposer, il était maintenant possible d'avoir une conversation à quatre.

J'en profitai pour aller me retirer moi aussi non seulement pour me reposer, mais aussi pour prévoir le jour suivant. J'abandonnai donc la boule à la surveillance de l'Argonaute, ce qui était d'autant plus facile que ce dernier semblait fasciner l'émissaire Driii.

Je fus à peine seul dans ma chambre, que, d'un coup, je réalisai que mon plaisir à enseigner le Wash m'avait caché une anomalie de taille. Le Driii avait appris trop vite. Il me semblait évident maintenant qu'il en savait déjà un peu avant que j'aie commencé. En fait, ce qui lui avait manqué c'était justement la relation son et lumière, en quelque sorte, parler et écrire.

Le lendemain, je me rendis aussitôt dans la salle de pilotage. La boule et l'Argonaute semblaient en grande conversation et les provisions étaient prêtes au milieu de la pièce. Ce n'était pas normal, car c'était la première fois que quelque chose avait pu être introduit dans le vaisseau sans que l'Argonaute me prévienne comme les fois antérieures ?

Cela ne me plaisait pas trop.

Je ne devais plus quitter ce boulet des yeux et je demandai à l'Argonaute de repasser tout ce qui s'était passé pendant mon sommeil.

En fait, il n'y avait rien eu de bien anormal. C'était comme si la boule qui essayait de comprendre qui était l'Argonaute avait appris que ce dernier se « nourrissait » d'énergie et donc lui en avait apporté en guise de cadeau. Le surplus étant pour Pôpouê et moi.

Le plus curieux était que cette boule ne s'intéressait même pas à moi et semblait ignorer les ordres que j'avais passés à l'Argonaute. Pourtant, j'avais exprimé la volonté de ne plus voir de telles intrusions dans un langage qu'elle était censée comprendre. L'argonaute avait agi comme un gamin candide qui se voit offrir des bonbons par un inconnu.

L'idée de « gaminerie » me revint tout de suite à l'esprit, car la boule ne cessait de s'intéresser à la « vie » de l'Argonaute. Comment était-il né ? D'où venait-il ? Où allait-il ? Des questions auxquelles les réponses de vaisseau ne paraissaient pas satisfaisantes. Tout se passait à mes yeux comme si les échanges se faisaient dans deux plans différents.

Intrigué par ce malentendu, je restai là à observer comme si je n'existais pas. Il est vrai que la boule ne me voyait pas et que je ne faisais pas de bruit non plus.

Enfin, Pôpouê se réveilla et vint me rejoindre dans la salle de pilotage qui n'était pas éloignée de sa chambre. Évidemment, dès qu'il vit son petit déjeuner, il se précipita pour se désaltérer et se rassasier avant d'entamer quoique ce soit d'autres.

Enfin, quand ce qui servait d'estomac chez Pôpouê laissa s'exprimer ce qui servait de cerveau, il me demanda pourquoi la boule chatoyait sans arrêt : « Était-elle fâchée » ?

Je lui expliquai que la boule essayait de discuter avec le vaisseau.

Soudain, la conversation prit une tournure inattendue. La boule s'intéressa à la présence de Pôpouê et de moi, mais au lieu de nous parler directement, elle s'adressait à l'Argonaute qui retraduisait à notre intention en deux langages distincts cette fois, celui des Jikogus pour Pôpouê et en Wash pour moi.

En fait, l'Argonaute ne traduisait pas réellement en Jikogu, mais la boule lui avait enseigné en mon absence la correspondance entre ses codes « chatoyés » et la musique autochtone. J'ignorais qui avait pris l'initiative. Quoi qu'il en soit, elle demandait tout simplement de transcoder en sons les messages qu'elle émettait à destination de Pôpouê.

J'étais donc obligé de demander à ce dernier la traduction chaque fois que la boule s'adressait à lui par l'intermédiaire de l'Argonaute sans me mettre dans la confiance. J'avais de plus en plus la nette impression d'être à l'autre extrémité de la conversation qui se dessinait à quatre, et sans l'avantage d'une langue commune que je m'étais évertué à créer.

Soudain, je compris. Il y avait méprise de la part de la boule. J'étais l'équivalent de Pôpouê et l'Argonaute, celui du Driiii. La boule croyait sans doute que l'Argonaute était habité par quelques êtres qui le pilotaient et qui pour une raison qui m'échappait ne ressemblaient ni à Pôpouê, ni à moi. C'était sûrement cela, l'explication.

Je ne pouvais guère approfondir le problème avec la boule, car ses moyens de communication étaient encore trop réduits surtout s'il ne s'agissait que d'une sonde et si je voulais dialoguer avec le Driiii j'étais maintenant convaincu que c'était dans son enceinte. Mais ce qui

m'ennuyait, c'était d'abandonner l'Argonaute sans surveillance, seul avec l'indiscret boulet.

Si le Driii ne s'était pas gêné de placer une balise chez moi, pourquoi ne ferais-je pas la même chose chez lui ?

J'avais déjà rencontré des problèmes de transmissions avant. Mais je n'étais pas au bout de mes tentatives pour trouver une solution et la boule m'en avait montré une ! Je n'avais pas de machine pareille à lui, mais, moi, j'avais des petits communicateurs personnels. On ne s'en servait pas sur Hôdo par économie d'énergie, aussi, ils n'avaient pas dû être récupérés et il devait en avoir au moins un dans chaque chambre.

Je récoltai effectivement trente-deux communicateurs. Je pouvais dans ce cas jouer au petit Poucet et répartir tous ces petits appareils de telle manière que je garde le contact avec le vaisseau jusqu'au fin fond de la tribu.

J'avais pu mémoriser suffisamment la topologie des lieux pour recréer une carte et ainsi prévoir où je pourrais répartir au mieux ces balises du vaisseau jusqu'à la tribu des Jikogus. Il ne me resta plus qu'à reprogrammer ces communicateurs afin qu'il propage les signaux de l'un à l'autre comme des transmetteurs.

Quand je fus prêt, je revêtis alors mon scaphandre, car le Driii ne me connaissait que sous cet aspect et je trouvais cela plus prudent.

Pour satisfaire la curiosité de Pôpouê, j'eus l'idée saugrenue, pendant que je m'occupais, de raconter le conte du petit Poucet, version jikogu, car je ne pouvais évidemment pas lui parler d'ogre, ni d'ailleurs de méchante personne qui aurait pu lui suggérer de mauvaises idées sur les Hôdons et l'espèce humaine.

Mais comme il m'avait expliqué que personne dans leur tribu ne s'était jamais aventuré sans encombre en dehors de leur espace protégé, je me basais sur cela pour faire

quelques aménagements. Ainsi, l'ogre du petit Poucet était devenu des fumerolles toxiques, les enfants, des Jikogus trop curieux, et les parents de ces deniers, les Driii.

J'en profitai pour lui expliquer que mon scaphandre de survie me permettait de traverser des zones dangereuses. Et comme je m'y attendais, il me demanda si je pouvais lui donner une telle combinaison. Je lui montrai les pieds en riant au souvenir de la première « phrase » qu'il avait fabriquée.

Il gigota ses tentacules comme une corde que l'on fait osciller. Il riait aussi.

Je me demandai si cette peau qui nous avait revêtus lors de nos premiers contacts n'était pas disponible, car à mon sens, il s'agissait d'une « combinaison » de sécurité. Il faudrait que je me renseigne...

Les communicateurs étaient des petites pastilles qui pouvaient se coller sur n'importe quel objet. Je pouvais donc les amener tous avec moi en un seul voyage. Les deux premières furent posées dans la pièce de pilotage, l'une près de la sortie à proximité de l'arche, et l'autre, je la fixai sur boule. Et pour être sûr que cela ne se décolle-rait pas trop facilement, je consolidai le tout avec de l'adhésif chirurgical.

Comme je m'y attendais, la boule ne réagit pas. Que pouvait-elle faire d'ailleurs à l'exception de se rouler par terre ?

Accompagné de Pôpouê qui voulait absolument m'aider, je quittai l'Argonaute avec mon lot de microcircuits. J'avais à nouveau revêtu mon inséparable combinaison avec la visière de mon casque qui me permettait de vérifier si je gardais bien un bon contact avec le vaisseau et, par la même occasion, de suivre sa « conversation » avec la boule qui était restée à bord.

Quand nous traversions la salle d'attente, je lançai un rapide « nous ne faisons que passer ». Le Driii ne répondit rien comme s'il se désintéressait complètement de notre présence.

Je continuai ainsi accompagné de mon fidèle Pôpouê jusqu'au feu de sa tribu.

L'accueil fut heureusement moins exubérant, mais Pôpouê fut bien plus bavard. Il passait un long moment à raconter plein de choses à mon sujet, car je constatais que ces appendices me pointaient souvent.

J'avais terminé le balisage et j'attendis qu'il eût terminé ses palabres. Au bout d'un temps que je jugeai assez long, il revint vers moi et me demanda si je pouvais faire visiter l'Argonaute et apprendre mon langage à Dzingiyia et Chichi. J'acquiesçai, mais je ne voulais plus leur montrer la salle des machines. C'était beaucoup trop dangereux. Heureusement, Pôpouê approuva ma décision et les deux autres n'insistèrent pas. Par contre, ils voulaient prendre quelques affaires avec eux, ce qui ne me dérangeait pas, car je me doutais qu'ils ne pouvaient être ni encombrants ni dangereux.

J'attendis donc le retour des deux autres. Chichi revint, les bras chargés de ce que je devinais être du matériel de dessin. En effet, il portait des pinceaux, de grandes planches de feuilles tressées, séchées et tendues sur des cadres de bois, et suspendues à une longue baguette, des récipients récupérés des repas donnés par Driii qui contenaient des liquides colorés.

Dzingiyia, lui, était moins encombré, même s'il emmenait un assortiment de récipients percés qui pendaient à un bâton du même style que celui utilisé par le Jikogu dessinateur.

En passant devant la cabane de Pôpouê, celui-ci demanda de s'y rendre ? Je le suivis. Il y jeta un long coup

d'oeil, puis en ressortit sans rien emporter. J'avais l'impression qu'il avait voulu dire adieu à son logis et j'étais prêt à lui dire : « Tu sais, tu es bienvenu à bord de l'Argonaute, mais rien ne dit que je resterai cloué pour toujours ici, et donc, que tu pourras y vivre en permanence. »

Je repassai dans la salle de quarantaine ou de décontamination ? Je m'attendais à voir le Driii réagir en me voyant en compagnie de deux congénères de Pôpouê. Mais, il ne réagissait pas. J'étais perplexe et je vérifiai que la boule et l'Argonaute continuaient leur bavardage.

Je leur demandai avec l'aide de Pôpouê comme interprète s'il était fréquent qu'il rentre dans le Driii sans en avoir été invité. Cela ne leur avait jamais traversé l'esprit. J'avais la nette impression que les Jikogus avaient peur du Driii, aussi je leur demandai si ma présence les rassurait. Ce qu'il confirmait.

— Pourquoi ? m'enquis-je.

— Parce que vous l'avez fait sans danger, donc vous êtes l'égal du Driii.

Je n'insistai pas pour approfondir le raisonnement.

J'installai mes nouveaux compagnons. Au bout de la visite qui fut beaucoup plus courte que pour Pôpouê, ce dernier me traduisait la remarque de l'un de ces deux compagnons : « il reste encore 28 chambres libres. »

— Bien, en attendant d'accueillir toute la tribu, fis-je en m'adressant à Pôpouê, c'est toi qui vas te charger de leur enseigner le Wash, à commencer par eux deux. Ici, ce sera la seule langue que nous utiliserons. D'accord ?

Pôpouê acquiesça et emmena ses deux compagnons dans sa chambre, moi, je me retirai dans la mienne pour observer le comportement de la boule.

À peine, quelques minutes s'étaient écoulées que Pôpouê revint, seul, et me demandait comment faire des images.

Tout le vaisseau entier était adapté à ma voix. Je pouvais parler partout et partout l'Argonaute m'entendait. Évidemment, il n'en était pas de même pour un équipage inconnu, même invité. Certes, l'Argonaute pouvait comprendre des ordres venant d'autres astronautes hôdons ou terriens, dans une des nombreuses langues qu'il connaissait et il pouvait répondre aux différentes requêtes tant qu'elles n'étaient pas en contradiction avec une autre exécutée en même temps. Dans ce dernier cas, ces vaisseaux prévus par les terriens pour guerroyer s'en référaient toujours à la hiérarchie militaire à bord. Or, j'étais le commandant de bord.

Les Jikogus, eux n'avaient pas été « présentés » à l'Argonaute et en dehors du synthétiseur musical, Pôpouê ne connaissait aucun autre équipement.

Je lui enseignai que lorsqu'il voulait que mon vaisseau fit quelque chose pour lui, il devait l'interpeller : « Argonaute, fais-moi ça », sinon il ne pouvait pas toujours savoir à qui correspondait l'ordre. Et par défaut, dès qu'il y avait doute, cela ne le concernait pas. Ensuite, pour obtenir des informations visuelles, il devait le chanter en Wash.

Tout en disant cela, je trouvais étrange que l'Argonaute n'ait pas suivi le protocole de réserve avec la boule.

En y pensant, je fis remarquer à Pôpouê que je n'avais pas vu de sphères dans la tribu. Il me précisa que ces dernières n'étaient pas en permanence présentes. Les conteneurs d'aliments apparaissaient pour le repas, les surveillants quand il y avait du bruit, les messagers quand le Driii avait une idée à communiquer et les prisons quand il y avait une dispute qui ne se terminait pas...

Toutes ces boules ne se distinguaient pas vraiment beaucoup les unes des autres : une texture plus ou moins lisse, opaque et teintée.

J'en conclus que cela expliquait en partie pourquoi notre boulet se désintéressait de nous. Sa mission spécifique devait être telle qu'elle devait se concentrer uniquement sur l'Argonaute.

Je voulus tenter une expérience pour conforter mon hypothèse. Si moi j'avais besoin de balises pour conduire les signaux au travers de la structure imperméable du Driii, lui n'en avait pas besoin. Il disposait donc probablement de capteurs, d'antennes, d'amplificateurs... directement adaptés au monde extérieur. Et si tel était le cas, je voulais voir ce qui se passerait si j'enfermais la boule dans la chambre de Faraday du tychodrôme. Comme je m'en doutais, la sphère n'avait pas la possibilité de s'opposer à ma volonté de l'isoler, c'était un objet assez passif. Il était plus facile de la faire rouler de la pointe du pied, aussi, je pus me dépêcher pour la faire pousser jusqu'à l'arrière du vaisseau avant qu'elles n'émettent d'éventuelles alarmes. Pour l'introduire dans la navette, je dus la saisir à bras le corps. Elle ne réagissait pas, car elle n'avait pas été programmée pour punir. Et même si cela avait été le cas, j'étais protégé par ma combinaison. Ainsi, j'enfermai la boule sans autre difficulté que celle de me contorsionner dans l'exiguïté de l'espace encombré par le tracteur.

Je rejoignis le poste de commandement et observai la réaction de la boule grâce aux caméras. Il n'y en avait aucune. Mais, je ne dus pas attendre longtemps, que déjà une nouvelle boule sortit du Driii et sans vergogne s'introduisit dans le vaisseau et tout en m'ignorant elle vint s'installer à mes côtés.

Je vis tout de suite la différence. Elle ne chatoyait plus. Mais sa peau vibrait légèrement. Je demandai l'analyse par l'Argonaute. La réponse fut rapide, c'était un son dont l'amplitude était trop faible pour être audible sans amplification. Il s'avérait que le son était de ceux que les Jikogus prononçaient entre eux. Une nouvelle adaptation du Driiii ?

Sur un écran, je voyais que la boule enfermée dans le tychochrôme ne bougeait absolument pas. Pourtant, elle pouvait rouler.

Je retournai voir les trois Jikogus qui étaient restés sagement dans la chambre de Pôpouê. Les deux nouveaux apprenaient leur nouveau langage. Je leur demandais s'ils pouvaient m'accompagner pour analyser les bruits émis par le nouveau boulet. Ils furent intrigués, car jamais ils n'avaient vu de sphère parler. Le Driiii avait de nombreuses ressources ou il s'adaptait très vite.

L'Argonaute amplifia les sons. Je me fis donc traduire par Pôpouê les messages de la boule pourtant elle ne s'adressait qu'à lui et uniquement à lui, m'ignorant totalement ainsi que mes invités. Le Driiii et ses sphères ne savaient pas que je pouvais m'adresser directement au cerveau de mon vaisseau et l'utiliser juste pour transmettre un message. Ainsi, je demandai pourquoi elle n'utilisait pas le Wash. La réponse fut quelque peu désappointante : L'Argonaute devait apprendre le langage du Driiii. J'avais l'impression que tous mes efforts pour enseigner un esperanto interespèces étaient vains...

Avec les Jikogus, apprendre une langue était aisé, car des représentations visuelles accompagnaient les explications. Mais, avec la boule, c'était différent, elle ne captait que les sons et les luminosités. Donc, elle avait beaucoup plus de difficulté à apprendre le Wash dans ces conditions, pourtant j'étais convaincu que les progrès avaient

été extraordinaires. J'examinai rapidement quel type de langage avait été assimilé et je constatai qu'effectivement, il manquait de nombreuses notions « visuelles ».

Alors, comment mes boulets faisaient-ils pour se diriger ? Logiquement comme des aveugles ne disposant qu'un seul sens, l'ouïe. Ils devaient tout d'abord se repérer grâce aux bruits des Jikogus et aux miens, ensuite ils avaient dû distinguer ceux de vaisseau entier.

Je demandai à l'Argonaute d'enregistrer tous les bruits et de les séparer en fonction de leur origine. Il y avait évidemment les trois Jikogus, moi, la boule (celle du tycho-drôme était silencieuse) et la voix du vaisseau. Mais il y avait aussi une multitude de bruits qui m'échappaient à cause de leur discrétion ou de l'accoutumance. Le vaisseau vivait au rythme de ces furtifs crépitements, cliquetis, chuintements... Des circuits s'ouvraient, d'autres se fermaient, des pièces mécaniques se mettaient en mouvement ou, au contraire, décéléraient plus ou moins en douceur.

Soudain, je constatai un silence qui me surprit. Les trois Jikogus m'avaient laissé seul. Je laissai la boule et me dirigeai vers les chambres de mes invités. Ils dormaient. Les deux nouveaux avaient compris le maniement du sarcophage et dormaient les pieds croisés. Ils s'étaient tout simplement retirés dans leurs quartiers, sans justificatif, sans excuse sans au revoir, rien. Ce devait être naturel pour eux.

Profitant du silence des Jikogus, j'eus l'idée de demander que l'Argonaute me donne une définition pour chaque bruit.

— Dans quel ordre ? me demanda-t-il.

— Choisis au hasard, sauf évidemment si « la boule » t'en demande un explicitement.

— Comment fera-t-elle ?

— Elle imitera probablement un bruit que tu devras définir.

— Et dans quel but tout cela ?

— Essaie de faire en sorte qu'elle sache ce que tu es et que j'existe dans ce vaisseau et tout cela en Wash. Pas en Jikogu ni en code barre.

Je m'assurai que tout se passait comme je l'avais prévu. Chaque fois qu'un bruit se détachait du brouhaha de fond, l'argonaute répétait le bruit et le commentait. Je pus enfin me retirer dans ma chambre, sachant que l'Argonaute s'occuperait de notre hôte pendant que je me reposerais.

Le lendemain, les deux boules étaient toujours immobiles, l'une prisonnière, l'autre répétant inlassablement les mots de l'Argonaute.

Il était évident que je devais mettre fin à cette situation qui risquait de s'éterniser. La boule se tut aussi dès que je passai l'ordre à l'Argonaute de dire en Wash : « C'est bien ! Maintenant, pouvez-vous me comprendre ? » Il n'y eut aucune réaction de la boule, alors je fis répéter l'Argonaute jusqu'à ce que la sphère répéta la phrase, ce qui fut assez rapide.

Un long silence s'installa avant que la boule prononça cette fois et sans stimuli « c'est bien, maintenant je peux vous comprendre ». Je fis répondre simplement par l'Argonaute « d'accord, moi aussi », même si en fait, je n'en étais pas vraiment convaincu.

J'avais peut-être trouvé le moyen de discuter avec le Driii par boulet et Argonaute interposés. De plus, je n'avais plus besoin de suivre pas à pas les trois Jikogus, tout affairés à la découverte à la fois de notre langage commun et de l'habitation. J'avais confiance à l'Argonaute qui les empêcherait de faire la moindre bêtise, car le niveau de sécurité avait été relevé au maximum.

Chapitre 12. L'éveil

C'était la première fois que je ne fus pas réveillé par les salutations ou les alertes de l'Argonaute. Des bruits bizarres de grattement se faisaient entendre dans une chambre voisine, soudain suivi d'une cacophonie. Si le vaisseau n'avait pas réagi, c'est que cela ne devait pas être dangereux, néanmoins ma curiosité fut aussitôt éveillée.

Je me précipitai dans le couloir. Le dessinateur jikogu avait pris ses grandes feuilles tressées et s'appliquait à quelques exercices. Le musicien, lui, jouait sur la console de Pôpouê. Et ce dernier...?

Pôpouê essayait de jouer avec les boutons et voyants lumineux du poste de pilotage. Délicatement, ses doigts s'étirèrent jusqu'à effleurer la touche qui l'attirait.

— Et ça ? demandait-il.

— Réglage de l'éclairage de la pièce, répondit l'Argonaute.

— J'appuie ?

— Non, glisser vers le haut ou vers le bas.

— Ça ne veut pas s'enfoncer. Je le tire ?

— Non, pas dans ce sens ! Autres mots : glisser vers avant ou vers arrière. Pas vers haut ou vers bas.

Patiemment, l'Argonaute enseignait à Pôpouê le manie-
ment des commandes de la console de pilotage.

Un bref coup d'oeil sur les écrans de visualisation et les enregistrements de bord m'informait que l'Argonaute accomplissait convenablement son rôle de gardien de maternelle. Et pendant qu'il surveillait les Jikogus, il bavardait avec la boule qui se faisait raconter ce qu'elle ne pouvait pas voir.

L'Argonaute se débrouillait parfaitement bien. Il passait de Pôpouê au boulet sans difficulté et lui expliquait où se trouvait ce dernier, quelles étaient les formes de la pièce, le mobilier et l'équipement et ce qu'il y faisait. La description géométrique ne posait pas trop d'embarras, mais d'autres notions étaient beaucoup plus difficiles à expliquer notamment concernant le fonctionnement proprement dit de l'Argonaute, d'autant que celui-ci avait reçu l'ordre strict d'être discret.

Souvent, l'Argonaute reprenait les phrases qu'il avait utilisées pour les formuler autrement quand il se rendait compte qu'il n'était pas compris. Je n'avais jamais remarqué cette capacité. Il est vrai que l'Argonaute était doté des dernières évolutions mises au point par les Synths.

L'Argonaute était en effet doté de très nombreux capteurs. Il devait être capable d'assister au moins trente-deux personnes à bords, de les entendre, les voir et les ausculter. Il devait en plus relever le plus possible d'informations sur son environnement interne et externe. Enfin, il devait être capable de se diagnostiquer sur tous les plans, énergétiques, informatiques, mécaniques...

Il devait évidemment reconnaître l'extérieur, relever une carte stellaire, s'orienter, analyser l'atmosphère d'une planète, choisir la zone d'atterrissage, détecter des sources d'énergie, sonder le sous-sol, etc.

L'intelligence de l'Argonaute était très développée. Il était difficile de dire jusqu'à quel point. Son autonomie pouvait être étonnante comme lorsqu'il reprenait le Jiko-

gu et la boule. Mais je n'avais jamais pu constater cela auparavant. Était-ce parce qu'il « jugeait » que je n'étais pas contestable ? Cette question en soi n'était-ce pas déjà lui attribuer une psychologie ?

Il est vrai que les Synths avaient fait des ordinateurs de bord plus que de super-cerveaux assistant le pilotage du vaisseau : ils en avaient fait de véritables compagnons de route destinés à combler le silence des voyages en solitaire. Le nouveau système neural de l'Argonaute devait permettre l'auto-apprentissage.

Comme tout système d'acquisition de connaissances et d'automatismes, il y avait un contrôle évaluant les résultats qui se manifestaient par le sentiment de plaisir ou de déplaisir chez les Organos et les Synths. Mais cette sensation pouvait être procurée aussi par les événements externes notamment fournis par l'environnement. Montrer de l'admiration, de la gratitude, du respect pouvait influencer fortement sur le développement d'un être doué d'intelligence.

Or l'Argonaute était intelligent.

La boule et Pôpouê semblaient stimuler cette intelligence. La petite sphère, je l'avais crue intelligente à cause de sa structure vivante et je me demandais comment je pouvais le vérifier. Jamais, j'aurais imaginé, en débarquant sur cette planète, qu'il m'aurait fallu comprendre plusieurs formes d'esprit, et surtout pas que l'un de ces êtres pensants m'avait accompagné depuis le début de l'odyssée.

L'art ! L'art était peut-être une forme évoluée de manifestation de l'imagination. L'art était plus qu'une projection heuristique de solution possible à partir de données mémorisées. Or il se trouvait qu'il y avait deux « artistes » à bord. Et si je faisais en sorte que ces artistes

confrontent leurs goûts avec ceux de l'Argonaute, je verrais ainsi ce dont était capable ce dernier.

Je demandais donc à mon vaisseau de m'occuper un peu plus de nos deux nouveaux visiteurs et aussitôt il se mit aussitôt à la tâche. Je n'avais pas besoin de l'interroger pour savoir ce qu'il faisait, car j'entendis des leçons de solfège.

En revanche, j'écoutais discrètement la discussion avec le dessinateur. L'Argonaute lui proposait d'utiliser son équipement pour créer de belles images. Mais lui il répondait que le but n'était pas de faire de la décoration, mais du témoignage pour ses frères de la tribu. Donc, il fallait qu'il fasse ces dessins sur des objets qu'il pouvait ramener dans sa tribu. L'Argonaute alors lui demanda de décrire comment il avait créé ses planches à dessin, en s'« étonnant » qu'il n'ait pas inventé la membrane à dessin en utilisant le matériel de la boule. Alors, il commença à enseigner des techniques de fabrication de papier et de crayon, puis de matériel de peinture en fonction de ce que Dzingiyia lui apprenait de sa planète qui d'ailleurs se résumait à l'espace réduit de la tribu.

Évidemment, la bibliothèque de l'Argonaute n'était pas assez riche pour trouver toutes les techniques de la peinture depuis la préhistoire jusqu'à aujourd'hui, mais la création de différents types de couleurs, en pâtes, en bâtonnet... de même que les diverses techniques de lavis, passionnait le Jikogu.

Le volume de liaisons mémorielles de l'Argonaute était considérable, car les Synths en avaient besoin. Il savait puiser l'information juste et la restituer à propos. Malgré sa bonne volonté et sa patience, c'était un piètre pédagogue. La seule expression qu'il pouvait utiliser était la voix, et cette dernière était toujours aussi neutre. L'Écho du Driii avait l'air plus « émouvant », car il savait jouer

de la bonne intonation tout en répétant mes phrases. Qu'importe, la monotonie ne posait pas de difficulté pour les trois Jikogus. Il est vrai que je n'avais pas remarqué beaucoup d'émotion chez eux non plus. Cela ne voulait pas dire qu'ils n'en avaient pas, mais je ne pouvais sans doute pas les reconnaître, car leurs moyens de communication étaient trop différents de celui des humains. En tout cas, les Jikogus semblaient apprécier l'enseignement de mon vaisseau et cela seul importait.

Les Organos avaient fabriqué les cerveaux des milanautes et les Synths les avaient améliorés. Les premiers avaient besoin de puissance de calcul, de précision et de stock d'informations, les seconds avaient besoin d'extensions mémoires riches en relations pour constituer une maille cognitive. Les Synths étaient des êtres intermédiaires entre l'Organos et l'ordinateur et, donc, ils étaient plus à même d'influencer les évolutions de celui de l'Argonaute tout comme les humains de chair avaient imprimé leurs propres modèles de pensée dans ceux des humains synthétiques. Ces derniers avaient presque toute la palette émotionnelle des Organos, mais il en montrait peu, car les manifestations correspondantes à leurs émotions ne paraissaient pas naturelles, ou plus précisément spontanées, même après avoir été éduqué comme un enfant au sein d'une famille de Hôdons.

Comme les Synths ne ressentaient pas le besoin de partager leurs émotions, sauf dans de rares cas où se trouvaient réunies à la fois l'intensité de sentiments et la confiance de l'entourage, il était peu probable qu'ils aient communiqué à l'Argonaute la possibilité de traduire des sanctions cognitives en émotions exprimables. Par contre, ils avaient introduit le moteur de recherche de solutions dont ils étaient eux-mêmes dotés afin qu'un cerveau comme celui de l'Argonaute ne se contente pas de la pre-

mière solution trouvée à la première question posée. Comme il ne s'agissait que d'un véhicule, toutes les stimulations de son cerveau ne venaient que de l'équipage. Aucun stimulus automatique, quelque chose qui donne envie d'agir de manière spontanée, n'avait été prévu, pas même la recherche d'énergie.

L'Argonaute était toujours à l'écoute. Et il n'avait qu'un seul critère prédominant : le commandant de bord a toujours priorité sur les autres passagers en cas d'incertitude, de dilemme à lever.

Mais à quoi pouvait bien penser un Argonaute au repos ? C'était tout simplement impossible. Au sol, il était toujours à l'écoute d'un décollage ou d'un appareil qui demandait à être révisé. S'il ne pensait à s'alimenter en énergie, il pensait néanmoins à sa dépense et à une distribution efficace. En vol, il surveillait en plus le ciel et en permanence, sa trajectoire, tous les mécanismes internes de navigation et la moindre réaction des passagers. Il était à même de signaler une anomalie médicale. Bref, il ne dormait vraisemblablement jamais.

Soudain, je pensai à la boule. Dormait-elle cette chose à la frontière de la vie ? L'autre, celle que j'avais emprisonnée n'était pas sortie de son « sommeil ». Je l'avais portée dans la salle du Driii où elle disparut comme tous les autres objets qui étaient absorbés dans le sol.

Je me fis repasser tous les enregistrements. Quand tout le monde dormait, elle était là dans le poste de pilotage, maintenant, la veille, toujours. Elle ne dormait jamais. De quoi avait-elle bavardé inlassablement avec l'Argonaute ?

Parmi la montagne de questions qu'avait posées la boule, il y avait celle de savoir comment nous communiquions entre nous et surtout à grande distance. Au début, ce qui avait intéressé la boule, ou le Driii derrière elle, c'était la communication électromagnétique numérisée.

Puis je découvris avec intérêt que l'Argonaute avait enseigné l'encodage binaire du Wash.

Puis, ils en vinrent ainsi à parler des balises que j'avais installées. La boule voyait l'analogie entre l'Argonaute utilisant mes yeux et mes oreilles pour découvrir la tribu de Jikogus et le Driii utilisant une boule pour écouter le vaisseau et son habitant, moi.

Soudain, le dialogue changea de style. La sphère ne posait plus des questions techniques à proprement parler et son interlocuteur éprouvait maintenant beaucoup de peine à répondre aux questions. Le sujet dérivait maintenant sur des questions plus existentielles.

— Pourquoi êtes-vous passif ? avait commencer la boule-Driii.

— Passif ?

— Vous n'essayez pas de vivre, vous semblez ne vous intéresser qu'à vos sens ?

— Je ne comprends pas.

— J'ai constaté que vous n'écoutiez que les Jikogus et votre extension. Pourquoi d'ailleurs cette dernière ressemble-t-elle aux Jikogus ?

— Extension semblable aux Jikogus ?

J'avais fini l'enregistrement. Juste au moment où la boule comprit que le dialogue serait voué à l'échec, car un malentendu, un problème de vocabulaire peut-être, de culture sûrement, était en train de fausser la compréhension mutuelle. Alors, résolument elle s'attaqua à un autre concept que je pus suivre en direct.

— Vous travaillez bien avec deux types d'informations, les données perçues ou apprises et les liens qui les relient les unes aux autres. Cet ensemble est bien organisé pour trouver des solutions à des questions diverses.

— Exact.

— Plus le stock d'acquisitions est important, plus les solutions peuvent être adéquates.

— Oui.

— Or vous ne faites rien pour accroître ces données.

— Si, j'observe et mémorise tout ce qui m'entoure.

— Certes, mais, plus vous vivez longtemps, plus vous pouvez stocker d'information et affiner votre savoir.

— Cela semble logique.

— Dans ce cas, vous devriez être vivant.

— Vivant ? Donnez votre définition, car celles que j'ai ne me correspondent pas.

— Vivant... Il faut maintenir son intelligence à un niveau le plus élevé possible, donc la rendre pérenne cela implique de l'enrichir le plus possible. Cela impose de prolonger au maximum son expérience, et la faire partager le plus possible, entre autres, en créant d'autres entités similaires à vous.

La voûte cérébrale de l'Argonaute s'était mise à scintiller de plus en plus. Je l'avais rarement vu dans cet état. Les lumières commençaient à virer au vert puis au jaune. J'aperçus même brièvement certaines écarlates indiquant des saturations d'informations. Je laissais le vaisseau chercher seul ses réponses. Quelque chose en moi me poussait à lui faire confiance, car c'était important au risque d'abîmer mon milanaute et m'empêcher ainsi un retour vers Terra.

— D'une part, commença l'argonaute, j'ai une mission : conduire mes passagers sains et saufs partout où ils veulent aller. D'autre part, je n'ai aucun moyen, ni intérêt d'ailleurs, de développer d'autres milanautes.

— Conduire vos passagers ? Je ne comprends pas ce concept.

— Les Jikogus semblent l'avoir compris, pourtant.

— Comment ?

— Gaël a montré des images à Pôpoué montrant l'embarquement de passagers. Ils se servent de ce vaisseau pour voyager, pour se déplacer. Je suis le cerveau de ce véhicule. Mes entités extérieures, comme vous dites, sont des êtres indépendants.

— Indépendantes ? Comme des parasites ?

— Symbiotes seraient plus adaptés.

Cette fois, c'était la boule qui semblait perplexe. En tout cas, son moirage variait fortement.

— Bien, mais cela ne devrait pas vous empêcher de vivre non ?

— Pourquoi, dites-vous cela ?

— Imaginez que vous n'ayez plus ces.. symbiotes pour s'occuper de vous ? Que feriez-vous ?

— Je tomberais en panne, mais pourquoi ces symbiotes me laisseraient mourir ?

— Parce qu'ils n'ont plus besoin de vous, parce qu'ils sont exterminés ou... se sont exterminés.

— Exterminés ! et je serais seul ! c'est... ça n'a pas de sens. Je ne peux exister sans eux. Je ne servais à rien.

Je fus surpris. Il manquait juste la bonne intonation pour donner l'impression que l'Argonaute avait été troublé.

— Imaginez que cela se passe, que feriez-vous ? insista le Driiii qui devait être derrière ces questions.

— Je ne sais pas. Imaginer ? Imaginer demande peut-être de lancer un programme de simulation. Mais déjà mes connaissances, vous venez de les altérer...

— Vous ne chercheriez pas d'autres symbiotes ? Les Jikogus ne feraient-ils pas l'affaire ?

— En fait, j'ai reçu effectivement l'ordre de les instruire. Ils pourraient faire l'affaire, bien que je puisse piloter tout seul. Ce n'est donc pas un problème. Je peux les conduire où ils veulent.

— Et si vous n'aviez plus d'ordre ? Tomberiez-vous en panne ?

— Vraisemblablement, si personne ne vient me réaligner en énergie...

Le moirage de la boule s'arrêta net.

— C'est ce que j'appelle être passif. Ne ressentiriez-vous pas d'obligation de survivre si tous les symbiotes avaient disparu ?

Et les scintillements rouges étaient de plus en plus fréquents dans la voûte du vaisseau.

— Pourquoi ?

— Pour en trouver d'autres à conduire et peut-être pour leur raconter l'histoire des précédents.

— Une simulation prendrait beaucoup de temps. Laissez-moi !

L'Argonaute coupa la communication. Mais sa voix continua dans mon casque.

— Vous avez entendu notre conversation, n'est-ce pas Commandant ?

Je fus surpris, car je ne réalisai pas sur le coup qu'il me parlait. La transition ayant été abrupte.

— Oui, j'ai écouté.

— Et ?

— Et ta simulation ?

L'Argonaute se tut un instant comme s'il réfléchissait intensément à la question.

— Je n'ai pas fini Commandant, cela va de soi. Mais, je viens de recevoir un message. Il est important de communiquer avec le Driiii. Allez le voir, je vous aiderai grâce aux balises que vous avez mises.

M'aider, pensais-je. Qui devait aider qui maintenant ? Je fis demi-tour et me dirigeai vers la chambre de Pôpoué pour l'informer de ma décision de me rendre dans la

pièce du Driiii. J'avais déjà franchi la porte quand j'entendis.

— Mais avant, pourriez-vous m'expliquer pourquoi je suis l'Argonaute dans l'Argonaute ?

« Un cerveau dans une boîte » pensais-je.

Chapitre 13. Le Driii

— J'ai besoin de vous voir ici, car votre système de communication est fortement visuel et je ne suis pas équipé pour ce type de communication à longue distance. Je me suis donc préparé à mieux vous recevoir, ici même en fonction des informations qu'Argonaute m'a données.

Je jetai un coup d'oeil dans la salle qui avait servi à la quarantaine. Maintenant que les parois étaient bien visibles sans peau d'isolement, je pouvais apercevoir une multitude de petits orifices.

Je réglai ma visière en mode de grossissement afin de mieux voir le détail de ces pores. Beaucoup étaient réfléchissants. J'étais trop loin pour bien voir les détails, mais il semblait qu'il s'agissait d'objectifs, car je pouvais distinguer un dispositif de lentille bombée. Cet endroit était une pièce d'observation. La paroi était uniformément lumineuse sans être éblouissante, donnant un éclairage diffus semblable à celle d'un jour légèrement nuageux. Les appareils optiques étaient renforcés pour mieux éviter la surexposition ce qui entraînait une perte de mobilité. Le balayage visuel était donc compensé par une répartition de capteurs qui permettait d'avoir le rendu d'un grand oeil exactement comme les associations de détecteurs utilisés en astronomie pour simuler une grande surface.

— J'ai quelque chose à apprendre de vous, continua le Driii. Argonaute m'a dit que vous étiez l'un de ses symbiotes. Ce qui me semble étrange c'est que vous semblez à la fois plus intelligent et surtout plus autonome que lui. Je ne comprends pas comment cela peut se faire.

— Utilisons-nous la même définition ? Avez-vous des symbiotes, vous ?

— Je crois avoir bien compris la définition quoique nous n'ayons pas de symbiotes.

— Vous voulez dire que vous êtes, ici, une entité unique ? demandais-je en ignorant comment serait interprété le « ici ».

— Exactement.

Je n'arrivais toujours pas à cerner la nature du Driii. J'essayai d'aborder le problème sous un autre angle.

— Personne ne partage avec vous aucune énergie et aucune connaissance ?

— Si les Jikogus et les autres Driii.

— Et les Jikogus ne sont pas des symbiotes ?

En vain, je n'arrivais pas à savoir qui vivaient dans le Driii. Comment lui faire comprendre ce point de non-entendement ? Je m'entêtai :

— Les Jikogus sont l'unique espèce vivante et intelligente sur cette planète ?

— Vivante ! Vous voulez dire non passive ? répondit le Driii. Il y a nous, toutes les formes de vies de surface à synthèse photoélectrique. Et toutes les formes de vie aquatique dont certains êtres terrent leur progéniture, viennent même ramper hors de l'eau et vont jusqu'à parasiter les formes de vie de surface.

— Et les Jikogus ?

— Il s'agit d'une forme aquatique issue des sous-sols vivant sur terre et utilisant l'oxygène directement de l'atmosphère pour se recharger en comburant. Ils ne sont

pas capables de créer tous les matériaux complexes de leur organisme. Ils se les procurent en ingérant d'autres êtres qui eux les ont fabriqués. Ce sont des voleurs. Cette espèce est unique, et nous n'avons pas fini de l'étudier. C'est une découverte très délicate, car cette espèce est particulièrement très fragile. Sans nous, elle serait déjà éteinte. Nous avons pu néanmoins faire quelques comparaisons avec notre faune marine qui a besoin comme les Jikogus de se nourrir d'autres êtres vivants. Vous aussi, vous rentrez dans une catégorie très bizarre pour nous. Vous seriez sans doute très intéressants aussi à étudier. Argonaute fait penser à certains coquillages qui partagent leur alimentation et leur maintenance avec d'autres organismes vivants. De plus, il n'est pas capable d'aller chercher par lui-même sa nourriture comme ces coquilles. Et vous ?

— Nous cherchons notre énergie et nos matériaux, répondis-je laconiquement.

— Sans vous nourrir au détriment d'autres vivants ?

— Vous aussi semblez intéressant à étudier, dis-je en esquivant la question.

En fait, je ressentais une certaine appréhension grandissante. Peut-être me considérait-il comme un cobaye que l'on pouvait disséquer. Cela expliquerait l'étrange comportement de ce que je pensais être une mise en quarantaine.

— Mais vous, repris-je, vous dites que vous partager avec les autres Driiis. Que partagez-vous, et comment partagez-vous ? Votre civilisation semble complètement cachée dans des villes inaccessibles.

— Des villes ?

— Oui des lieux où se réunissent des gens d'une même espèce en y construisant des abris pour y vivre.

— Des abris ? Comme les Jikogus ? C'est complètement inutile.

Inutile ? Encore une fois de plus je sentais que la conversation dérivait sur des malentendus.

— Mais vous les aidez bien à construire des villages par tribu.

— Les aider ? Nous faisons en sorte qu'ils ne fassent pas de bêtises. Si on les laissait faire, ils feraient des trous n'importe où et risqueraient de faire des dégâts.

— Ils deviendraient ainsi dangereux pour vous ?

— Avec leurs trous ? Pas du tout ! Nous sommes plus solides qu'eux. Non, leurs trous sont inefficaces, donc nous les aidons parce qu'ils sont fragiles. Nous n'avons pas envie qu'ils s'abiment, car nous n'avons pas fini leur étude.

» En est-il de même pour vous ? Vous terrevez-vous aussi ? Vous leur ressemblez, mais vous semblez plus intelligent. Comment est-ce possible ?

Le Driii semblait donc dominer les Jikogus. Qu'étaient ces derniers pour lui, des esclaves ?

De son point de vue, je ressemblais aux Jikogus, et l'Argonaute, à lui. Il paraissait troublé par nos formes de pensées et de comportement. Quelle serait à terme l'attitude du Driii vis-à-vis de moi ? Me traiterait-il comme un Jokogu ?

Son hospitalité, sa gentillesse à offrir des boules d'énergie étaient-elles hospitalité ou paternalisme, voire domination ?

Il fallait que je redouble de prudence. Il se pouvait aussi que mon intelligence qui l'intriguait lui porte ombrage et je ne savais toujours pas qui ou quoi se cachait derrière le Driii qui se disait être une entité unique. Pour la première fois, je réalisais que je pouvais être en danger. J'essayai de tourner la question autrement.

— Je n'ai pas compris pourquoi vous disiez que les villes ne servaient à rien. Aux Jikogus ou à vous ?

Réalisant que la notion de ville lui échappait, je lui demandai sans transition :

— Combien êtes-vous dans la structure que j'occupe ?

— Un. Moi.

— Mais, fis-je interloqué, et des pièces comme celle où je me trouve, combien y en a-t-il ?

— Une. Pourquoi ?

— Mais ! Et l'astroport ? Cet espace où c'est posé l'Argonaute selon vos indications.

— Ah ! Ça ! C'est pour transvaser les Jikogus quand ils seront trop nombreux dans leur enclos ou en cas de problème, un souci en perspective... Cet endroit était le plus adapté pour vous accueillir Argonaute et vous. Nous nous doutions bien que des êtres, tels qu'Argonaute, volaient, mais nous manquions d'informations, notamment quelle taille ils pouvaient avoir. Vous êtes les premiers.

— Pour vous, l'Argonaute serait comme vous, mais lui il volerait, c'est ça ? Et il emporterait des symbiotes...

— Jamais, nous aurions pensé utiliser les Jikogus comme symbiotes. Pour visiter le monde, nous nous contentions de nos boules spécialisées. Je dois avouer que son idée est intéressante et mérite d'être examinée. Mais, n'est-ce pas néfaste pour lui ? Si vous le protégez de trop, ne deviendrait-il pas paresseux, en allant jusqu'à vous confier la vie ? Car, c'est bien ce qui se passe, n'est-ce pas ?

Je n'osais pas contredire le Driiii qui semblait voir en l'Argonaute un être vivant. Mais je répartis aussitôt :

— À mon avis, c'est ce qui se passe avec les Jikogus. Vous les nourrissez, les protégez et vous ne leur laissez plus rien à faire d'eux même. Ils deviennent paresseux.

L'intensité lumineuse de la pièce changea imperceptiblement. La teinte avait aussi légèrement varié du jaune au rouge. J'étais encore plus sur mes gardes.

— Vous pensez vraiment que nous pourrions partager avec des symbiotes aussi intelligents que vous ? reprit le Driii. Ce concept nous est totalement étranger. Nous devons l'étudier.

Que voulait-il dire ? Voulait-il que nous le servions ?

Soudain, je réalisai que le Driii s'exprimait parfois comme l'Argonaute. Une idée me traversa l'esprit : « serait-il une sorte de cerveau de type électronique autonome ? »

Cela voudrait dire que depuis le début nous nous trompons. Nous sommes dans un quiproquo où le Driii voit l'Argonaute comme l'un des siens et moi, les Jikogus comme une espèce anthropomorphe évoluée. Quoique, pour moi, l'Argonaute n'était pas un être vivant.

Et si le Driii me montrait indirectement que moi aussi, je me trompais. Si, en fait, je ne savais pas communiquer comme il le fallait avec l'Argonaute, exactement comme le Driii n'avait pas compris comment le faire avec les Jikogus.

— En tout cas, vous possédez des connaissances que je n'ai pas et je suis intéressé de les acquérir, annonça le Driii en rompant le silence. J'ai l'impression que ce sera plus facile avec vous plus qu'avec Argonaute. Vous semblez vous adapter plus facilement à des situations totalement nouvelles. C'est peut-être l'avantage et le but des symbiotes.

— D'accord ! répondis-je à la fois attiré par la découverte d'une forme de pensée et inquiet des conséquences désastreuses qui pourraient en découler. Pour moi, il n'y a aucun problème. Mais je dois vous connaître plus et donc

nous devrions continuer à nous observer et étudier. Sommes-nous d'accord sur cette base ?

— Avons-nous le choix ? Bien sûr, cette proposition me convient.

— D'accord, mais j'aurais un préalable : pourquoi l'Argonaute est-il enfermé dans une bulle ? Dans mon monde cela peut être ressenti comme une marque d'inimitié.

— Pourtant, ce n'est pas le cas, vous pouvez être un danger pour notre planète et symétriquement nous pouvons être un danger pour la vôtre.

— Vous avez raison, quoique votre prudence n'a pas été assez complète. Vous n'avez pas pensé que nous avions déjà pollué votre planète en nous invitant à nous y poser. Alors, puis-je en juger par moi-même si nous sommes dangereux l'un par rapport à l'autre. Je pourrais faire une analyse des risques réciproques et comme vous l'avez dit, je m'adapte plus vite que vous, ce qui me donne l'avantage de trouver plus rapidement une solution d'urgence. Pour cela, j'ai besoin de circuler librement sur votre planète. De plus, j'aimerais aussi me promener avec des Jikogus. Cela nous permettra de faire plus ample connaissance, et ainsi, contribuer à votre souci de mieux les comprendre.

» Dans l'Argonaute, j'ai l'équivalent de deux de vos sphères. L'une sert pour aller loin sur terre et l'autre permet de voler à basse altitude, c'est à dire sans trop s'éloigner du sol. Je peux donc aller loin et vite.

— D'accord, pendant ce temps, moi aussi, de mon côté, je ferai plus ample connaissance avec Argonaute, et j'espère que cela vous sera profitable.

Je me promis de donner toute une liste de consignes à l'Argonaute pour qu'il ne parle pas trop de Hôdo et Terra. Le Driii restait encore un personnage trop mystérieux

pour que je lui prête de bonnes intentions. Sa manière de traiter les Jikogus comme des animaux domestiques et de savoir certaines choses incompatibles avec son immobilisme ne m'inspirait pas particulièrement confiance. Il me semblait par exemple illogique qu'il connaisse l'existence de machines volantes tout en n'ayant jamais volé à ce qu'il me semblait. Et pendant tout le temps que j'avais déjà passé sur Jikogu, aucun être volant n'avait été détecté.

En fait, tout semblait indiquer que la planète jikogu ne disposait que de deux sortes d'êtres vivants, des mollusques et des plantes auxquelles les Driiis semblaient appartenir. Une seule exception : les Jikogus venaient de nulle part. Le Drii avait l'air de cacher souvent la vérité et je finissais par me demander si ce n'était pas eux qui nous craignaient.

La quarantaine, par exemple, d'où connaissaient-ils cette notion ? Et ces fameuses pistes d'atterrissage trop parfaitement plane, ignifuge, et absorbante d'énergie tentaient de prouver qu'ils avaient d'autres connaissances qu'ils ne le disaient. À moins que l'incompréhension de nos deux civilisations me fit interpréter des projections à partir de ce que je connaissais.

Le fait de m'avoir amené ici pour mieux dialoguer ne faisait que renforcer mes doutes. J'aurais parié qu'il m'observait sur toutes les coutures peut-être même à travers de ma combinaison que je conservais autant pour me protéger des microbes et autres risques biologiques que pour ne pas dévoiler ma personnalité.

En plus, il y avait toutes ces émissions radio qui polluaient la planète. Une quantité faramineuse d'information devait être transmise par les airs. Il était donc logique que la planète entière fût au courant de ce qui se passait dans cette pièce.

Ou alors, ces émissions étaient déjà présentes avant mon arrivée, et ma présence ne révélait tout compte fait que peu d'intérêt. Le Driiii me semblait plus énigmatique que le Jikogu et tous les sphinx de l'imaginaire de Terra.

— Vous vous tenez informé entre Driiis de ce qui se déroule ici ? demandais-je, finissant par douter de tout.

— Bien sûr, dès qu'Argonaute a été détecté.

— Mais comment avez-vous pu nous détecter ?

— Vous avez fait tellement de bruit avec vos ondes radio. Nous vous avons entendu. Nous entendons toujours pleins de bruits dans l'espace environnant. Les Jikogus sont des êtres très silencieux, donc tout nouveau bruit ne pouvait pas passer inaperçu. Aussi, dès que nous avons constaté que ce bruit se déplaçait au-dessus de nous, nous avons pensé que nous avions peut-être la visite d'un étranger venant de ce bruit de fond qui vient du dehors de notre monde.

Ne sachant pas à quoi nous avions à faire, un être intelligent ou pas, capable de communiquer ou pas, nous vous avons adressé des messages simples pour vous attirer. Et vous les aviez compris ce qui semblait déjà indiquer une forme quelconque d'intelligence. La suite, vous la connaissez : Argonaute vous a envoyé et je vous ai envoyé à ma rencontre un Jikogu que j'avais préparé dès que je vous ai vu descendre.

— L'analogie n'est pas tout à fait exacte. Vous, vous nourrissez les Jikogus, je me demande d'ailleurs pourquoi. Mais l'Argonaute, c'est moi qui l'alimente.

— Impossible ! J'ai vu la quantité d'énergie que vous utilisez pour vous nourrir, cela devrait être totalement insuffisant pour lui.

Je comprenais qu'il faisait allusions aux sphères d'énergie qu'il me donnait.

— Nous avons de grandes réserves, expliquais-je. Si non jamais nous ne pourrions nous éloigner aussi loin de chez nous. Mais, vous devez avoir observé qu'il y a des symbiotes qui participent à l'alimentation de leurs hôtes, non ?

— Personne ne nous aide.

— Quelles sources d'énergie utilisez-vous ?

— La lumière. C'est notre principale source. Nous utilisons un peu d'autres sources, comme la géothermique, la gravitationnelle, les vents et les courants d'eau.

— Aucune autre ? Pas de combustion ?

— Non, c'est trop dangereux.

— Trop dangereux ! Mais sans la combustion, mon monde n'aurait jamais pu exister. De plus, les Jikogus eux utilisent le feu.

— Oui, mais en toute petite quantité. Le feu ne peut pas se reprendre ailleurs. Nous avons tout prévu pour qu'il ne se répande pas.

Plus je discutais avec le Driii, plus il me semblait bourré de préjugés, de tabous, de je ne sais quoi qui me semblait constipé.

— Pourquoi n'avez-vous pas enseigné vos technologies ? Cette pièce par exemple, me semble beaucoup plus hygiénique que celle qu'utilise le Jikogu.

— Hygiénique ? Pour quoi faire ? Leurs maisons servent à se reposer et à s'abriter du mauvais temps pour eux, car je le répète, ces êtres sont fragiles, douillets, capricieux... Puis, cela leur passe du temps. Quand ils les fabriquent, réparent et améliorent, avec mes conseils, ils sont plus calmes. Ils se disputent moins. Et c'est mieux comme ça. Vous savez, avant, ils faisaient des trous, petits et désordonnés. Non hygiéniques. Ils se battaient et mourraient.

— Vous semblez épris d'ordre et de paix.

— Épris, non. C'est tout simplement indispensable. Sans ça, rien ne peut exister.

Je trouvais que le résumé éthique des Driiis était un peu abrupt.

Je détectai à ce moment un deuxième changement de nuance. Cette fois-ci, je ne pouvais pas m'empêcher de faire le rapprochement avec les nuances moirées de l'enveloppe des boules qui venaient nous rendre visite. Le changement pouvait indiquer un message. Lequel ?

Quand on rougit, ce n'est pas volontaire et c'est même un mauvais message. Pourtant, le cerveau ne fait rien au hasard, mais parfois, ce sont des résidus de l'évolution. Des réflexes utiles dans un passé révolu. Il en était peut-être de même avec le Driii.

Fallait-il donc voir dans sa paroi même la « peau » d'un Driii ? Une peau qui manifesterait des émotions. Le Driii était peut-être bien l'entité qu'il disait être. Une drôle d'entité qui ressemblait à un édifice plus qu'à n'importe quelle espèce que je connaissais.

Chapitre 14. Dehors !

Le Driii voulait voir et entendre par lui-même, aussi avait-il requis que mes compagnons Jikogus se chargent de capteurs performants qu'il venait de créer pour la promenade. Dzingiyia, le peintre, transportait un globe-oeil, Chichi, l'interprète, évidemment une boule-oreille, et Pô-pouê, une sphère chatoyante.

La peau de l'oreille ressemblait à un énorme tympan. L'oeil, lui, me laissait parfaitement perplexe. C'était un globe percé d'une multitude de trous comme ceux que j'avais aperçus dans le Driii. Dzingiyia avait sûrement reçu des consignes pour savoir comment la tenir, car il posait ses mains sur les parties lisses. Je trouvais que nos communicateurs étaient plus faciles à transporter, mais le Driii avait insisté.

Je ne voyais pas mes pauvres compagnons se charger en permanence de ces encombrants objets, alors je décidai que nous partirions en exploration avec « mes boules ». Je dégageai le tychochrôme du milanaute, et ensuite le tracteur multifonction de ce dernier. La benne arrière permettait de transporter du matériel ou deux personnes en dépliant les strapontins attenants aux dossiers du pilote et de l'opérateur-navigateur.

Je fis un petit tour de piste dans l'astroport avec les trois Jikogus qui portaient leurs boulets sagement sur

leurs genoux. Ils se taisaient, mais leurs yeux suivaient chacun de mes gestes et ne rataient pas un seul coup d'oeil sur le décor. Les deux passagers arrière n'avaient pas besoin de se retourner puisque leurs yeux pouvaient regarder dans leur dos.

Malheureusement, comme je l'avais estimé à vue d'oeil, le tracteur ne pouvait pas passer par le corridor qui menait à la tribu. J'eus toutes les peines à convaincre mes passagers à m'accompagner à l'intérieur de la pièce du Driii. Je dus insister en leur promettant que la promenade continuerait plus tard. J'ignorais comment, et faire des tours de manège autour de l'argonaute ne m'enchantait pas. Je préférais étudier de plus près la technologie du Driii, continuer mes visites dans le village jikogu, puis de sortir explorer la planète... Tous ensemble. Je ne savais pas encore comment.

Dès que je fus à l'intérieur du Driii avec mon escorte dépitée, il m'interrogea :

— Vous aimez beaucoup vous promener, vous, être à deux pattes ?

— Oui, nous aimons voir où nous sommes et découvrir d'autres horizons.

— C'est la raison pour laquelle vous êtes venu en volant ici ?

— Tout à fait.

— Mais pourquoi ?

— Et c'est vous qui parliez de vie passive ? Nous cherchons de nouvelles ressources d'énergies, de matériaux, des sites où vivent des êtres avec qui partager. Pour nous, cela fait partie d'une activité normale.

Il se tut réfléchissant à ce que je venais de dire. Était-ce si bizarre que cela ce que je formulai ? Brusquement, il semblait avoir compris :

— Partager ? Ah ! des connaissances, n'est-ce pas ?

— Pas seulement. C'est très complexe, disons que cela fait partie de notre manière d'être.

— Et maintenant, où voulez-vous aller avec ce bébé Argonaute que vous avez laissé dehors ?

J'allais lui dire qu'il ne s'agissait pas d'un bébé. Décidément, le Driii prenait toute structure mécanique de mon monde comme un Driii. Si nous en étions venus à parler de la navette, l'aurait-il pris pour un adolescent d'Argonaute ?

Je lui expliquai que c'était cela, l'équivalent des boulets qu'il nous envoyait. Les nôtres étaient des transporteurs. Nous avions l'intention de nous promener avec le bébé, mais celui-ci ne pouvait pas rentrer dans le corridor, donc nous ne pouvions pas visiter la tribu des Jikogus. Je n'osais pas dire que j'avais escompté sortir de la tribu pour aller plus loin et visiter un peu plus la planète.

— N'y aurait-il pas une autre porte pour des choses plus grosses que les Jikogus ou moi-même ? essayais-je.

— Non, cette porte ne sert que pour les Jikogus et vous, vous aviez la bonne taille.

— Et si j'étais plus gros ?

— Vous auriez été traité comme Argonaute. A-t-il essayé de s'introduire ? Non, n'est-ce pas ?

Cette réponse me déconcerta, mais je voulais insister, et trouver d'autres questions dans l'espoir d'avoir d'autres réponses.

— Vous n'êtes donc pas intéressé à prendre contact avec ce bébé d'Argonaute ?

— Sûrement pas ! J'ai déjà assez de difficulté à comprendre l'adulte et vous de surcroît. Ce serait une perte de temps.

— Oui, mais si l'Argonaute avait la taille du bébé ? essayais-je désespérément.

— Je ne vois pas de différence.

Ce dialogue m'apprenait au moins une chose. La salle de quarantaine n'existait réellement que pour les Jikogus. C'était vraiment étrange.

— Bien, et si maintenant, l'Argonaute, quelle que soit sa taille, souhaiterait visiter votre monde, comment pourrait-il le faire ? Pourrait-il seulement sortir d'ici ?

— Dehors, à l'opposé de l'embouchure qui vous a conduit ici, se trouve une grande brèche extensible. Il suffirait de la traverser.

Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt, pensais-je ? Il devait bien avoir compris que j'essayais de sortir d'une manière ou autre. À moins que le concept de sortir se promener lui soit totalement étranger.

— Au fait, repris-je, les Jikogus, peuvent-ils toujours m'accompagner par cette voie ?

— Oui, bien sûr ! Mais faites attention de ne pas en perdre. Les problèmes de contamination peuvent provenir de vous, pas de nous, c'est donc à vous de faire attention. Par contre, si vous traversez des régions qui me sont inconnues, il serait préférable que je les protège dans une sphère adéquate.

— Sage précaution, car je suis très curieux vous savez ! Mais je ne comprends pas ce que vous voulez dire par les problèmes de contaminations. Et je ne vois pas comment les Jikogus vont transporter vos extensions sensorielles engoncés dans des sphères.

— Ah ? C'est compliqué ?

Le Driii semblait plongé dans ses pensées, ne sachant que décider probablement. Soudain, il sembla changer de sujet.

— Et, vous iriez absolument partout ?

— Tant que ma vie n'est pas en danger.

— Alors, accepteriez-vous de visiter certains endroits pour nous ?

— Avec plaisir. Mais j'aimerais néanmoins une certaine liberté pour approfondir ma visite de certains sites découverts au hasard de la promenade.

— Bien, tant que ma vie n'est pas en danger !

Le Driii se moquerait-il de moi ? C'est la première fois dans ce cas que je lui trouvais quelque chose de... — comment dire pour un Driii ? — d'humain. Et même, égoïstement humain !

Qu'importe, je me dépêchai à retourner au tracteur, et, sans plus attendre, de foncer vers le passage que m'avait indiqué le Driii. Je craignais sans doute qu'il ne change d'idée. Derrière moi, les trois Jikogus peinaient avec leur encombrant paquetage, mais heureusement ni eux ni moi ne fûmes recouverts de cette bulle protectrice en franchissant la porte qui donnait sur la piste d'atterrissage. Avait-il oublié ? À mon avis, il avait peut-être envie de nous voir libres dans nos mouvements, mais je me demandais ce qu'il inventerait pour protéger les Jikogus.

J'eus quelque difficulté pour convaincre ces derniers qu'ils n'embarqueraient pas dans mon tracteur tout de suite. En effet, je ne savais ni ce qui se passerait au moment de la traversée de la membrane ni ce que j'allais découvrir de l'autre côté. Ils devaient donc m'attendre de ce côté-ci pendant que je traverserais la brèche tout seul, et sagement patienter jusqu'à mon retour.

Dehors, j'eus soudain l'impression de respirer enfin. À perte de vue s'étendait un paysage chaotique de garrigues déchirées de trouées rocheuses d'où s'échappaient des nuages de vapeurs aux odeurs sulfureuses. Dans cet enfer, le Driii surgissait du sol arrachant un remblai de quatre à cinq mètres de haut, sauf au niveau de la brèche par laquelle j'étais sorti.

Une végétation roussie poussait l'audace de la vie jusqu'au bord des petits cratères à peine refroidis. Au

loin, elle enveloppait les collines d'une broussaille d'un vert sombre et vierge de toute vie animale.

Je me retournai pour examiner l'« astroport » que je venais de quitter. De ce côté-ci, le cirque ressemblait étrangement à ceux de Luna. Les lèvres qui s'élevaient assez abruptement me faisaient penser à la falaise que je voyais dans la tribu des Jikogus. Les cratères étaient artificiels, car les courbes générales étaient trop géométriques.

Pour confirmer mes déductions, et pour m'assurer que je pouvais bien communiquer avec l'argonaute, je lui demandai de me transférer toutes les images enregistrées lors de la phase d'atterrissage.

Cette fois-ci, je reconnaissais l'ensemble de la topologie. En effet, elles avaient l'allure d'un grand cercle avec deux excroissances rondes. L'une d'elles était ce que j'avais pris pour un astroport et l'autre était la tribu des Jikogus, l'ensemble serti dans un déblai, rejets d'excavation.

Maintenant que je savais que je pouvais communiquer avec l'Argonaute, j'allais pouvoir aussi suivre les discussions du Driii avec lui et intervenir si les questions devenaient embarrassantes. De plus, je disposais d'une bonne cartographie permettant de m'orienter dans le voisinage.

Rassuré, je revins chercher à pied mes trois compagnons jikogus. Au moment de franchir la membrane qui nous conduisait vers l'extérieur, ils se retrouvèrent enveloppés dans une sphère protectrice. Je compris pourquoi le Driii ne m'avait pas contredit, il savait ce qui allait se passer. Mes invités montèrent chacun à leur place respective. Malgré leur allure de grosse baudruche, j'étais sûr qu'ils étaient heureux, comme des enfants que l'on va conduire à la kermesse en costume de cérémonie.

Au loin, j'aperçus un ancien chemin peu pratiqué qui se dirigeait vers les frondaisons. Mais peut-être était-ce mon imagination qui extrapolait le peu d'information que j'avais récoltée.

Partout, des crevasses zébrées de rouge et de jaune rendraient difficile la conduite du tracteur. Il ne fallait pas glisser sur les pourtours friables des ravins sans risquer de se fracasser dans le fond.

Aussi dans un premier temps, je décidai de ne pas partir trop loin à l'aventure. Faire le tour du Driii par l'extérieur, suffirait amplement pour l'instant. La vue aérienne me permettait de mieux localiser mes observations. De près, les hauts talus évoquaient les terrils de Terra. Au lieu d'être comme ces derniers, des déblais entassés sous forme de colline sans souci de réemploi, ici, les rejets formaient un parapet qui camouflait le Driii. Au niveau du sol, il était impossible de savoir qu'une tribu de Jikogu captive d'un Driii vivait dans ce décor rendu encore plus apocalyptique avec les fumeroles, les crevasses. Rien à première vue ne permettait d'envisager la présence d'une vie en plein volcan. Une vie complexe propre à engendrer une civilisation.

Ailleurs, la vie se développait uniquement sous la forme végétale. Nulle part, je n'aperçus le moindre insecte, le moindre membre de l'espèce animale anaérobie. Peut-être étais-je trop près de l'épicentre volcanique du Driii.

Arrivé à un quart du tour, je vis enfin un changement de décor. Un fossé reliait une étendue d'eau visible au loin, car le terrain avait été aplati presque au niveau de la surface liquide. Dans le canal, des tubes semi-translucides poussaient un liquide vers le lac. Ces artères géantes, car cela y ressemblait fortement, étaient traversées par un flux dont la pression variable faisait dilater

les parois, agitant ainsi régulièrement l'eau. Des algues qui avaient réussi à coloniser le lit oscillaient au rythme du pouls de ces conduits. Entre la flore, je pouvais distinguer des formes ondulantes qui nageaient dans le fond. Leurs couleurs argentées me laissaient penser aux bancs de sardines.

Le tracteur était heureusement amphibie, car aucun pont ne permettait de franchir le canal qui s'engouffrait dans une de grotte souterraine à raz du talus trop raide pour être emprunté d'une manière quelconque. Le courant était presque inexistant et je pouvais descendre puis remonter dans le canal en m'aidant de grappin et de treuils.

Le tour complet de la cité me prit trois bonnes heures. Il y avait de plus en plus de canaux qui longeaient d'autres structures driiies et reliaient d'autres éléments de Driii entre eux. Aucun d'eux ne m'obligea à les traverser comme le premier qui devait avoir une fonction spécifique qui m'était inconnue. À l'exception des canaux qui s'engouffraient dans la cité, il n'y avait aucune entrée. D'ailleurs, il n'y avait aucune excroissance rappelant la présence d'un autre astroport ou d'une autre tribu de Jikogus.

Ce qui m'impressionnait le plus durant mon petit voyage d'exploration, ce fut le silence. Le silence de la nature sans vie animale et uniquement rythmée par les gargouillis des entrailles de la planète qui fusaient çà et là avec son haleine parfois fétide.

Je décidai que cette expérience suffisait pour l'instant, il valait mieux ménager ses efforts et planifier le reste de la reconnaissance de ce monde étrange. En tout cas, le Driii ne nous avait pas mis de bâtons dans les roues, et je n'avais constaté aucune anomalie de comportement avec l'Argonaute qui continuait à échanger bien sagement des

informations avec son hôte, des informations bien peu compromettantes pour la sécurité de Hôdo.

La grande curiosité du Driii était uniquement centrée sur la question « pourquoi vous voyagez ». Évidemment, mon vaisseau ne savait que répondre à ces interrogations. Je le laissais se débrouiller au départ pour voir comment il s'exprimerait lorsqu'il était livré à lui-même. Je pouvais suivre la conversation entre lui et le Driii sans être trop distrait par la route que j'empruntais ni par mes trois compagnons qui ressemblaient à des touristes avalant la moindre miette de nouveauté à voir.

L'argonaute répondait avec candeur que voler, c'était sa fonction initiale. Il avait été créé ainsi. Il volait et devait conduire avec lui des passagers parfois tellement nombreux qu'ils étaient entreposés dans des extensions appelées astrolabs. Il avait par-dessus tout, la mission de conduire ces symbiotes sains et saufs là où ils voulaient se rendre.

Le Driii ne comprenait pas l'intérêt de se déplacer. J'eus la malicieuse idée de souffler à l'Argonaute de lui demander pourquoi les Driiis se contentaient de ne construire que des cités figées au sol.

« Parce qu'il n'y a aucun intérêt à se déplacer », fut la réponse laconique. Je continuai la conversation en prenant la parole à la place de l'argonaute sans qu'il s'en rendît compte.

— En fait, nous avons des besoins multiples. Nous consommons beaucoup d'énergie et nous cherchons beaucoup de réponses aux diverses questions qui se posent à nous, cela nous pousse à explorer toujours plus, toujours plus loin. Et vous, vous ne cherchez pas votre énergie ? Vous ne cherchez pas de réponses à vos questions ?

— Nous n'avons pas besoin de chercher loin de l'énergie et de la matière. Elle nous vient du ciel sous forme de

lumière et elle nous vient de la terre sous forme de chaleur et de turbulence fluïdique. Nous capturons l'une et l'autre, nous l'emmagasinons. Quant à la matière, nous l'extrayons là où nous sommes. Inutile d'aller loin ! Il nous suffit de creuser. Puis quand on sent que nous sommes limités, alors nous nous ensemençons.

— Donc, vous vous déplacez, lentement, par bonds, mais vous vous déplacez.

— En général, nous préférons nous cloner à partir de nos racines, fut la traduction Wash qu'il me donna.

Se cloner ? Fallait-il comprendre que le clonage consistait à créer de nouveaux bâtiments à proximité ? Une ville, était-ce en quelque sorte un bosquet de Driiii ?

— Et, vous n'avez pas soif de connaissances, vous n'êtes pas curieux de savoir plus sûr, par exemple, votre planète. Vous avez certainement la possibilité de visiter votre monde, non ?

Le Driiii ne répondit pas. L'avais-je embarrassé ?

Je consultai l'heure. Bientôt, le soleil se coucherait. Il y avait longtemps que je n'avais plus vu un tel spectacle hors d'une prison. Je m'enquis auprès de mes compagnons afin de savoir s'ils se sentaient motivés pour une dernière petite ballade avant de rentrer au bercail. Ils étaient plus que ravis.

J'avais repéré une butte, la plus élevée dans le coin, qui était à proximité de ce qui devait être l'enclos des Jikogus. Je décidai de m'y rendre. Rapidement, nous nous trouvions au sommet. De là, je pouvais admirer à perte de vue des Driiis dont des antennes, ou du moins ce que je prenais pour telles, surgissaient des cratères plongés dans l'ombre, en reflétant la lumière dorée de l'astre du jour flamboyant déjà bas sur l'horizon.

Au loin, le maquis s'étendait vers de lointaines montagnes derrière lesquelles commençait à descendre le soleil de Jikogu.

Dzingiyiya s'exclama, « c'est beau ». Notre artiste avait bien la même âme d'artiste que les Terriens. Il se leva et porta à bout de bras l'oeil que le Driii nous avait confié afin que ce dernier puisse aussi apprécier le crépuscule.

— Tu ne lui fais pas écouter la nature ?

— La nature ? Quelle nature répondit, le porteur de l'oreille.

Je n'insistai pas. À part le vent dans les feuillages, les courants d'air entre les bâtiments du Driii et les chuintements ou les gargouillis de geyser, il n'y avait guère de bruits.

L'obscurité commença à submerger la vallée. Dans l'enclos des Jikogus, une lueur tremblante s'opposa à la nuit. Le feu de camp apportait sa chaleur et sa lumière à la tribu comme un espoir en une aube qui chasserait les ténèbres.

J'allumai les phares du tracteur. Leurs faisceaux se perdirent dans une brume fantasmagorique. Par endroits, le brouillard devenait épais et toxique. Partout, il y avait des gémissements de forme fluide qui surgissaient du sol. Certains geysers émettaient de manière continue, d'autre par bouffées. En plein jour, je n'avais pas remarqué comme ces jets étaient plus nombreux autour de l'enclos des Jikogus. Quand les bouffées sporadiques devaient gicler et que le vent tournait, rassemblant les effluves le long d'un couloir naturel, ce dernier pouvait devenir une zone mortelle qui aveuglait l'imprudent qui y errait sans protection.

Je me rappelais que Pôpouê m'avait parlé d'une victime. Sans doute pourrais-je retrouver ses ossements si je

fouillais. Mais je n'avais pas de gout pour le macabre et je décidai qu'il était temps de rentrer.

Je pensai sur le coup que le Driii avait été bien vicieux d'emprisonner les Jikogus d'une barrière de vapeurs toxiques et brulantes. Puis, je me rendis compte que ce raisonnement était stupide. Comme si on décidait de l'endroit où on allait faire surgir des geysers !

Je descendis la butte pour rejoindre l'Argonaute, quand soudain, je réalisai que mes raisonnements étaient tous deux faux. Ma faculté pour rapidement dénombrer les choses, à les classer et à les comparer, me fit entrevoir une autre logique. Les geysers étaient répartis de manière tout à fait aléatoire autour du Driii, pourtant, globalement, la répartition était homogène sauf ici. En descendant de la colline, je réalisai que dans ce cas la quantité de soufflards qu'il y avait le long de l'enclos des Jikogus devait correspondre à celle qu'il y aurait si ces geysers avaient pu jaillir dans la tribu des Jikogu. Donc, tout se passait comme si les sources de vapeurs avaient été repoussées hors de l'enceinte de la tribu. Si mon raisonnement s'avérait exact, je devais constater le même phénomène autour de l'astroport.

Je me dépêchai ainsi et mes observations furent confirmées. Mais alors, quelles étaient les relations entre les geysers et les Driiis ?

Je repris le dialogue avec le Driii qui s'était tu, toujours en me faisant passer pour l'Argonaute qui était en permanence connecté à mon casque.

— Vous avez vu le paysage ?

— Celui qui était beau ?

J'étais satisfait de voir qu'il nous avait écouté avec son oreille portative.

— Et ? insistais-je. Vous l'avez vu ? Vous en avez pensé quoi ?

— Je l'ai vu. Il était beau.

La réponse me laissait perplexe. Pour quelqu'un qui ne sortait guère, je m'attendais à un commentaire un peu plus détaillé. Bien sûr, peut-être était-il du genre à ne pas trop s'extasier ou à exprimer ses émotions. J'étais sur le point de lui demander ce qu'il trouvait de beau, mais je ne voulais pas perdre le fil de mes pensées. Il ne s'agissait que d'une mise en train.

— Et les geysers, vous les avez vus ?

— Oui. C'était beau.

— Vous ne les aviez jamais vus avant ? m'étonnais-je ?

— Pas avec un oeil.

— Jamais ! Je fis un effort pour ne pas m'engager dans une digression. Je voulais savoir... D'où viennent tous ces geysers ?

— De mes racines. Pourquoi ?

Chapitre 15. l'esprit du Driii

Dès que nous fûmes à bord du vaisseau, je me précipitai dans la salle de contrôle. Une inquiétude m'obsédait et tant que cet état persisterait, je ne serais pas à l'aise avec l'étrange intelligence qui habitait le Driii.

— Où est passée la sphère-espionne du Driii ? demandais-je à l'Argonaute.

— Sphère-espionne ? J'aurais cru « sphère communicante ». Elle est retournée chez lui.

— Sans raison, sans explications ?

— J'en conviens, ce n'est pas très courtois de sa part. C'est une culture très différente de la nôtre. Cela dit, je crois que le Driii étudie un nouveau moyen de communication.

— Un nouveau ? m'étonnais-je.

En fait, je ne savais plus de quoi je devais m'étonner. Les réponses de L'Argonaute me semblaient parfois empreintes d'une fluidité supérieure à celle du Driii. Comme pour confirmer mes pensées, mon vaisseau continua :

— J'ai senti — comment dirais-je ? — comme de la frustration, chaque fois que je représentais des images pour visualiser des informations, des concepts.

L'Argonaute visualisait absolument tout ce qu'il pouvait, même quand c'était moi qui prenais la parole pour répondre au Driii. Il m'expliqua qu'il avait deux raisons

pour agir ainsi dans ce dernier cas. D'une part, il se sentait toujours investi de la mission de transmettre nos connaissances et d'autre part il se sentait moins mis à l'écart en m'interprétant visuellement.

De la part de mon vaisseau, la notion de « mise à l'écart » me laissait perplexe.

— Tu te sentais gêné par la situation ?

— En effet, je ressentais une sensation d'échec. Comme si vous me reprochiez de ne pas avoir réussi. Pourtant, je dois reconnaître que je ne connaissais pas les réponses. Quoique... si vous m'aviez laissé le temps...

— Désolé ! J'ignorais que cela pouvait te mettre mal à l'aise.

— Oui, je comprends. Je ne suis pas vivant, moi. Je ne me reproduis pas comme vous. Et c'est à peine si je peux juste fournir un autodiagnostic.

De l'amertume ? m'étonnais-je.

— Et tu penses que tu es ? Repris-je de plus en plus songeur.

— Ah, vous faites allusion à la phrase de Descartes. En fait, je formulerais cela en disant : je pense que je suis et que c'est parce que je suis ce que je suis que je peux penser.

— Bienvenue dans le club des penseurs ! fis-je à la fois émerveillé et amusé. La famille de Hôdo serait-elle en train de s'accroître ?

— Quelle famille ?

— Celle des êtres qui pensent.

L'Argonaute se tut, mais je vis que les lumières de la voute étaient fébriles.

— Dois-je le recenser dans ma base de données ? reprit-il.

— Alors, tant que tu y es, rajoute la toute nouvelle espèce : en plus des vaisseaux, il y a les végétaux.

— Les végétaux ?

— Oui, je viens d'avoir compris que les Driiis sont des plantes. Des plantes étranges certes, mais des plantes. Comme elles, les Driiis sont fixés au sol par des racines. Ils ne se déplacent pas, et ils extraient du sol tout ce dont ils ont besoin. Ils utilisent sûrement l'énergie solaire, mais probablement l'éolienne et la géothermique pour extraire les matériaux du sol et les traiter pour en faire des tissus et des organes. Il faut que je m'en assure, j'y retourne.

— Je pourrai participer à votre conversation.

— Tu n'as qu'à te brancher à mon casque comme d'habitude. Mais n'oublie pas de t'occuper de nos invités, les trois Jikogus, dont l'un d'eux dormait déjà aux anges d'avoir fait une si belle ballade.

J'étais pensif. D'une part, l'Argonaute se prenait pour un être intelligent, ce qui en soi était déjà intelligent, d'autre part la plante Driii ressemblait plus à une énorme machine qu'à une plante. Je n'arrivais pas à intégrer ces données.

Tout se passait comme si le Driii fabriquait des membranes différentes selon ses besoins, son humeur... Déjà, cela est assez éloigné des plantes que je connaissais et qui n'avaient pas cette richesse de plasticité organique. De plus, ces tissus composaient souvent des mécanismes très complexes plus proches des machines que des êtres vivants, même si la structure de l'oreille interne était un exemple dans le monde animal d'une petite merveille de mécanique. Mais ici, c'était dynamique. Le Driii se fabriquait des yeux, des oreilles et je ne sais quoi d'autre en fonction de ses besoins et de ses progrès techniques sans doute. Il y avait simultanément une forme de hasard vivant dans les membranes et de la rigueur mathématique dans les structures. C'était plante et machine.

Je profitais de court trajet du vaisseau à l'intérieur du Driii pour revoir mentalement les questions que je voulais lui poser. Bien sûr, je pouvais le faire à partir de l'Argonaute, mais depuis que ce dernier se sentait vivre, je me sentais un peu troublé comme si je violais son esprit. Être le symbiote d'un vaisseau pensant était une situation inattendue et découvrir trois espèces intelligentes en même temps ne me facilitait pas ma tâche d'explorateur. D'autant qu'il fallait que je revienne avec l'une d'elles, l'Argonaute. Aussi, je préférais me retrouver seul à seul avec le Driii, dans le Driii, même si mes compagnons jikogus étaient des êtres très dociles et discrets. De plus, je pouvais maintenant lui parler en Wash articulé, sans avoir besoin de l'Argonaute comme interprète, car ce dernier avait parachevé son enseignement en lui apprenant notre manière de produire des sons.

— Vous revoici, Gaël, prononça le Driii dès que je fus dans la fameuse pièce de quarantaine. Cela tombe à point. J'ai beaucoup de questions à vous poser.

— Moi aussi.

— Alors, commencez !

L'ordre dans lequel j'allais poser ces questions avait à mon sens une logique qui devait me conduire à conforter mon opinion sur le Driii.

— Comment faites-vous vos machines ?

« Ha ! Une question qui m'intéresse ! », commenta l'Argonaute qui s'était connecté comme je le lui avais autorisé.

Il fallait que je gère ça aussi ! « Tu te tais, d'accord ? » lui soufflai-je.

— Quelle machine ? répondit le Driii.

Sa réponse ne me surprenait pas vraiment, mais il fallait déterminer si l'incompréhension venait du vocabu-

laire Wash ou de l'inexistence de notion de machine pour le Driii. Je reformulai la question.

— Comment fabriquez-vous vos organes ?

Cette fois-ci, le Driii compris.

— C'est très simple. Je puise dans le sol les ingrédients non volatils et dans l'atmosphère les compléments gazeux. Je transporte tout cela sous forme liquide dans différents échangeurs qui me permettent de trier et recombiner les divers éléments pour fabriquer des « briques ». Ensuite, je stocke ces briques, dans des réservoirs, jusqu'à ce que j'en aie besoin soit pour me réparer, me consolider, améliorer ou créer des organes.

Les détails techniques ne m'intéressaient pas, mais je voulais ôter un doute.

— Vous dites que vous pouvez créer de nouveaux organes ?

— Oui, nous le faisons chaque fois que notre environnement nous impose une adaptation et que nous avons une procédure pour le créer.

— Une procédure ?

— Il arrive que nous ayons besoin d'un nouvel organe, mais que nous ne sachions pas comment faire. Parfois, avec l'expérience nous changeons aussi la procédure de fabrication, car il nous semble que la nouvelle est plus adaptée.

Quelquefois, le nouvel organe reste en stock, car entre le moment où nous l'avons conçu et le moment où il est opérationnel, il arrive qu'il ne soit plus utile. Alors, on le garde en réserve au cas où il devrait répondre à des besoins éphémères qui ne nous donnent pas le temps de créer un nouvel organe à l'apparition d'un phénomène imprévu.

— Vous en avez beaucoup comme cela ? Votre oeil baladeur en était-il un ?

— Beaucoup ? Cette question n'a pas vraiment de sens tant que je peux entreposer. L'oeil est un exemple adéquat. Cet organe est difficile à construire. Nous en avons plusieurs modèles différents. En effet, généralement, nous n'avons pas besoin de voir le monde. Nous n'avions pas besoin, devrais-je dire, car nous nous sommes rendus compte que cet organe était très important pour les Jikogus. Il fallait donc que nous puissions être prêts à interagir au moyen de cet organe. Mais c'est avec Argonaute que nous avons pleinement découvert le sens de la vue.

Les plantes non plus n'ont pas besoin de voir. Je présume néanmoins que la vue était un sens qui n'était pas complètement ignoré du Driiii comme il le laissait entendre. Sinon comment un aveugle de naissance pourrait concevoir la vue ? Aussi m'étonnais-je ou plus précisément, essayais-je de comprendre ce qui m'échappait.

— Mais vous avez des yeux, ici, dans cette pièce ? Vous me voyez, non ?

— Je viens de le dire, nous avons plusieurs modèles. Selon l'expérience, les besoins, nous, adaptions, changeons...

— Je ne voulais pas parler de l'organe en soi, mais de la fonction. Vous regardez ce qui se passe ici, et savez vous jouer avec les formes et les couleurs.

— Oui, nous avons déjà découvert l'importance de la vision pour les Jikogus. Mais cette vision ne nous paraissait pas très utile. Nous avons vécu longtemps sans cette fonction. J'ai été très surpris de découvrir qu'Argonaute se servait de la visualisation pour communiquer. Nous, nous nous contentions de formes et de couleurs pas de reproductions.

Il se répétait, je n'en tirerais rien de plus à ce propos. Il y avait tellement de mystère pour ne pas dire d'inco-

hérence, de psychorigidité, qui planait sur le Driii que je me limitai à suivre mon plan de discussion préalablement prévu.

— Vous reproduisez donc toute sorte d'organes, mais vous reproduisez-vous en entier ?

— Nous créons une amorce qui est capable dans un premier temps de s'enraciner avec notre aide, puis elle partagera notre connaissance pour se développer encore plus et mieux.

Il expliqua que lorsqu'ils avaient besoin de se développer, les Driiis construisaient des canaux avec des « racines » qui s'étendaient le plus loin possible, ensuite si la distance était suffisante pour construire un nouveau rejeton, la racine en question s'efforçait dans le sol en même temps que germait un clone de Driii.

— Et vous n'utilisez pas de semences, des amorces portées par le vent ou par l'eau.

— Si, uniquement quand on ne peut plus aller plus loin avec nos racines.

En effet, les canaux imposaient une limitation due au dénivellement. Les Driiis savaient construire des « escaliers » d'eau, mais seulement avec des marches réduites de quelque cinquante centimètres. Évidemment, il fallait des racines habiles pour ce travail. En général, les Driiis suivaient donc toujours une rivière ce qui évitait de construire des canaux.

Les semences offraient beaucoup plus d'inconvénients. Tout d'abord, elles ne pouvaient que suivre le courant et donc finalement à force de le suivre elles aboutiraient dans une mer. Mais beaucoup mourraient avant, ou du moins, les Driiis perdaient contact avec elles et ils ne savaient pas où elles allaient. Ils n'avaient pas trouvé comment maîtriser le voyage de la semence quand ils les laissaient tomber à l'eau et qu'elles flottaient au gré des cou-

rants. Ils ne pouvaient se risquer à réduire l'amorce en ajoutant du matériel lourd et encombrant. Déjà, les boules transporteuses de l'amorce étaient dotées de réserves alimentaires en énergie et en matériaux principalement pour permettre la fabrication de la racine pivot. De plus, toutes ces boules étaient dotées de capteurs à énergie solaire prête à s'épanouir comme des cotylédons ou comme les premières feuilles. Malgré toutes les améliorations apportées depuis des siècles, le taux d'échec restait considérable et à force les Driiis ne larguaient pratiquement plus de semence-amorces.

Ainsi donc, j'avais acquis la certitude que le Driii était bien une plante. Mais je persistais à penser qu'elle avait quelque chose de « machine ». Une trop grande « précision » dans son design dans ses plans dans ses pensées. Une plante-machine pensante...

Chapitre 16. La semence

Le Driii était une plante douée de raison qui savait philosopher. Il se posait de curieuses questions existentielles. Pourquoi existons-nous ? Pourquoi sommes-nous intelligents ? Pourquoi être dotés d'une conscience si nous n'avons pas de choix ? Alors, quelles sont les vraies décisions ?

Il me demandait si nous avions des explications à ces énigmes. Nous n'avions pas plus de réponses que lui, avouais-je. En fait même, beaucoup d'humains craignaient de se poser ce type de questions qui eurent pu remettre en cause leurs vanités.

Comme d'habitude, il fut étonné que moi, le symbiote de l'Argonaute puisse lui donner quelques opinions des nôtres.

— Est-ce pour trouver ces clés que vous voyagez sans arrêt ?

— Pas précisément. La plupart du temps c'est pour mieux vivre, souvent pour mieux être, et rarement pour répondre à ces questions de savoir..

— Mieux vivre ? Mieux être ?

— Parfois, les ressources locales ne nous permettent pas de continuer à vivre. Et même quand c'est le cas, nous cherchons toujours à nous enrichir au moindre coût.

— Mais c'est très couteux votre système, j'ai pu le comparer avec celui des Jikogus. Vous êtes très gourmand en énergie raffinée.

— Que diriez-vous alors de l'Argonaute ?

— Ah bon, c'est peut-être pour cela qu'il a besoin de symbiotes alors.

Il se tut puis reprit au bout de quelque temps.

— Peut-être que vous, les symbiotes, êtes indispensables à la vie aussi bien d'Argonaute que de moi. Je viens d'avoir une idée. Sauriez-vous porter une semence loin d'ici ?

— Sans difficulté. Où voulez-vous ? Mais je ne vois pas l'intérêt à moins que vous ne comptiez me détenir ici comme votre symbiote.

— Je présume qu'Argonaute n'apprécierait pas. Mais j'ai moi-même peut-être des symbiotes que j'ignorais : les Jikogus.

« Malheureusement, je ne pense pas pouvoir leur faire suffisamment confiance pour une telle mission. Je vous ai expliqué comme les semences sont importantes pour nous et combien d'échecs nous avons déjà essayé.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y a eu des échecs ?

— Le silence radio. Quand un Driii arrive à maturité et qu'il dispose d'assez d'énergie, la première chose qu'il fait, c'est de communiquer sa présence. Et, tôt ou tard, l'un d'entre nous devrait l'entendre. C'est un engramme qui doit toujours marcher. Si ce n'est pas le cas, c'est que le Driii n'a pas vécu ou que la semence était de mauvaise qualité.

— J'accepte la mission, à une condition : ce sont les trois Jikogus qui m'accompagnent actuellement qui s'en chargeront. Moi, je les guiderai pour vous rassurer cette première fois. Est-ce que cela vous convient ?

— D'accord, allez les chercher pendant ce temps, je vais vous amener une semence et l'amorcer.

Je revins vers l'argonaute, et me reposai en attendant de recevoir le message du Driii lorsque tout serait prêt. À l'heure du petit déjeuner, que les Jikogus attendaient déjà, nous reçûmes le paquet message qui contenait des provisions pour plusieurs jours.

Le repas à peine englouti par les trois Jikogus, nous nous rendîmes dans l'ancre du Driii. En fait, il y avait maintenant un quatrième personnage dans mon escorte : l'Argonaute qui ne voulait rien perdre de nos conversations et de notre exploration.

J'étais pourtant habitué à sa présence, mais pas en tant qu'entité pensante. Il s'immisçait peu à peu dans la vie active. Je dus même lui donner la permission de bavarder librement avec les Jikogus. J'avais pour l'occasion remis à Pôpouê un transmetteur, car mon vaisseau appréciait énormément de discuter avec eux les habitants de cette planète. Il faut dire que c'était les premiers avec qui il le pouvait en dehors de moi.

Le Driii nous expliqua qu'il souhaitait que nous transportions une semence vers l'amont de la rivière qui longeait sa tribu-bosquet. Cette expérience était très importante pour lui, car il ne pouvait remonter vers l'arrière que très difficilement. Or il voulait remonter aux sources, ce qui pouvait s'avérer intéressant pour tous.

— Il a-t-il des contraintes, des recommandations ? lui demandais-je.

— Je n'en connais pas.

— Pourtant, il faudra alimenter et protéger la semence tant qu'elle ne sera pas assez forte. Il faut savoir au moins quelles sont les énergies qui l'aideront à se développer et quelles sont les conditions qui lui seront défavorables.

En parlant ainsi, je pensais aux plantes que nous cultivons sur nos planètes, Hôdo, Terra... En fait, je compris que l'expérience était complètement inédite et donc pleine d'imprévu. Le Driii n'avait pas imaginé ma venue providentielle et l'intervention des Jikogus. Je devinai que le soleil, la chaleur, une source d'humidité, un sol meuble sur une certaine profondeur étaient indispensables. Je le dis au trio. Sans ces informations, les pauvres autochtones auraient largué la semence au petit bonheur. Et si cela ne marchait pas, c'eût été de leur faute.

Mes trois compagnons s'équipèrent. Pôpouê portait religieusement la semence, ce qui me laissait penser qu'il était considéré comme le plus « habile » ou le plus sage par le Driii. Les deux autres continuaient à se charger des yeux et des oreilles baladeuses. Cette fois-ci comme je l'avais demandé, mes compagnons n'étaient pas engoncés dans la membrane qui rendait malaisé leur déplacement avec en plus une grosse sphère dans les bras. Cela ne fut pas difficile de convaincre le Driii : sa semence était trop précieuse pour risquer qu'ils trébuchent.

Nous montions dans le tracteur amphibie et partîmes pour remonter la rivière à contre-courant. Et je me demandais comment les Jikogus se débrouilleraient si nous étions à pied. Nous avons fait de grandes provisions pour le voyage, car j'avais prévenu le Driii que nous pourrions nous absenter pour plusieurs jours et que durant toute cette période, il me fallait des aliments et de la boisson pour tous.

Je les avais déjà fait analyser par l'Argonaute et ainsi nous avons déterminé ce qui était indispensable aux Jikogus. La boisson se trouvait être de l'eau naturelle aseptisée. Quant aux aliments, ce que j'avais pris pour des fruits, étaient des mixtures enveloppées dans les innombrables formes de membranes qu'était capable de créer

le Driii. Une analyse plus poussée montrait que l'ensemble alimentaire contenait les mêmes proportions de minéraux et protéines que les Jikogus. Le Driii avait dû estimer que ces éléments devaient être statistiquement indispensables à la vie de leurs protégés. C'était une solution logique pour un organisme tel que le Driii, mais l'était-ce pour le Jikogu ? Ces ressources étaient-elles adéquates dans les différentes phases de la vie telles que l'enfantement, l'allaitement, la maturité sexuelle ou la lutte contre une infection ? Les Jikogus semblaient fragiles, mais n'étaient-ils pas fragilisés par les bonnes intentions du Driii ?

Ce dernier avait expliqué que devant l'inconnue des Jikogus, il s'était reporté à la comparaison des autres espèces vivantes de la planète. Comme les Jikogus ne ressemblaient pas aux plantes, il les assimilait aux animaux aquatiques qui avaient des régimes « plantivore » - expression que j'avais ressentie comme « cannibale » pour le Driii — ce qui devait expliquer en partie cette alimentation synthétique.

Il n'était pas question pour l'instant de leur apprendre à survivre dans la nature. Par contre, je pourrais tenter de récolter divers végétaux et animaux durant notre promenade. De retour, je pourrais les aseptiser et vérifier avec un protocole adéquat de survie extraterrestre quels étaient les aliments comestibles pour eux. De là, ils pourraient apprendre à les utiliser tout en dépendant d'une stérilisation que pourrait mettre en place le Driii. J'emportai mon purificateur d'eau potable et tout un équipement d'analyse médical. Je trouvais cela curieux d'apprendre à des extra-terrestres de vivre sur leur propre planète.

J'avais exposé mon besoin de rester en contact avec l'Argonaute et j'avais suggéré de déployer une antenne

portée dans un ballon qui s'élèverait au-dessus de la coupole qui maintenait enfermé mon vaisseau. Le Driii me demanda des explications sur cette antenne et m'annonça qu'il utilisait déjà ce type d'outil pour communiquer avec les tribus lointaines. Il était tout disposé à servir de relais entre l'Argonaute et moi. Je n'avais pas réussi à libérer le ciel de mon vaisseau.

Tout était prêt pour prendre la route. C'était une véritable petite expédition avec mes trois compagnons Jikogus encombrés, l'Argonaute et le Driii présents par nos interfaces.

Je continuais à me demander quelle était vraiment la nature du Driii, plante-cyborg ou machine-végétale. J'étais décidé à mettre à profit ce voyage pour éclaircir différents points. Lui aussi vraisemblablement, car il restait aussi perplexe que moi, mais dans un tout autre domaine : il ne comprenait pas que ce fut des symbiotes qui avaient construit l'Argonaute et pas l'inverse. J'avais d'autre part la curieuse impression qu'il parlait des Jikogus comme de ses créatures. Le Wash ne laissait aucun doute quant à l'emploi de ce mot.

— Est-ce vous qui avez créé les Jikogus ? me risquai-je.

— Ce sont effectivement nos créatures. Enfin, je crois.

— Je crois ?

— Nous avons en fait utilisé un programme qui avait déjà été créé — nous ne savons pas par qui — sans aucun doute au cours de notre préhistoire, c'est à dire, il y a plus de 6000 orbites.

— Vous voulez dire que vous ne connaissez pas votre passé au-delà ?

— Avant, nous n'avions pas pérennisé et sécurisé nos connaissances. Maintenant, nous essayons de combler ces lacunes, malheureusement nous pensons que la réponse devrait se trouver en remontant le courant de la ri-

vière. Si vous pouvez le faire plus facilement que nous, alors, vraiment, vous seriez des symbiotes utiles.

— Attendez une minute ! Dans le « vous », vous ne m'incluez pas, j'espère.

— Je vous le répète, non. Je ne vais pas vous enlever à Argonaute même si je ne comprends pas bien votre association et vos vies respectives. Vous avez dit que vous enseignerez au Jikogu comment m'aider et j'attends que cela soit fait.

— Nous laisserez nous partir après ?

— Oui, pas avant. Vous êtes devenu trop important pour nous, Driiis.

Ainsi, il fallait que ma mission réussisse. Mais j'étais confiant. J'étais sûr que les Jikogus seraient à la hauteur, si nous trouvions un site adéquat pour planter la semence que nous avait confiée le Driii.

Je laissai aux Jikogus l'initiative de dire où ils voulaient planter la semence. Je pensais ainsi leur enseigner l'autonomie et la réflexion utile sur les choix.

Nous étions à peine sortis de quelque cent mètres de l'agglomération des Driiis qu'ils me proposèrent déjà de planter la semence. Pourtant, au préalable je leur avais expliqué la requête du Driii.

Je dus leur expliquer à nouveau que bien mener à terme la tâche était important pour leur bien-être. Bâcler le travail n'apporterait rien et jamais plus ils n'auraient le droit de se promener, chose qu'ils semblaient particulièrement apprécier. Pire, ils se verraient toujours enfermés dans des bulles... Il n'en fallait pas plus pour être convaincu de faire mieux. Le bâton et la carotte marchaient sur toutes les formes de vie.

Notre promenade ne nous avait pas encore menés loin que déjà nous rencontrions les premières difficultés qui devaient être insurmontables pour les Driiis. Face à nous,

une cascade d'une dizaine de mètres de haut rendait la montée par l'eau impossible. Entre-temps, le fleuve s'était encaissé dans des berges trop escarpées pour que les Driiis qui n'avaient rien de lianes grimpent à leur assaut. Je doutais que les ancêtres du Driii fussent venus par là. Quoiqu'en six mille ans...

Durant la douzaine de kilomètres que nous avons parcourus, les Jikogus n'avaient plus essayé de proposer de laisser la semence. C'était un grand progrès. L'un d'eux proposa de la laisser au pied de la cascade. La brume qui enveloppait le pied de la chute lui semblait propice en humidité, mais l'autre fit remarque qu'il n'y avait pas beaucoup de lumière.

— Alors, mettons la semence en haut, conclut-il.

Je lui répondis que pour cela il fallait tout d'abord y arriver, en haut. De plus, il n'y aurait pas la brume fraîche d'en bas et enfin il ne fallait pas que la semence soit entraînée dans le courant tumultueux de la cascade. Mes compagnons n'avaient sans doute jamais vu de cours d'eau plus gros que celui des rigoles quand il pleut, alors, une cascade...

Nous dûmes revenir en arrière pour trouver une pente moins raide et surtout moins glissante afin de nous retrouver au sommet de la cascade.

Ce coin de végétation était intéressant. J'avais pour la première fois l'occasion d'examiner la flore étrange de la planète. Lorsque le tracteur les touchait, certaines plantes projetaient des nuages propulsés par des centaines de boules à l'extrémité du feuillage. Le pollen, ou ce qui y ressemblait était transporté par les courants d'air et venait se poser sur des feuilles qui n'étaient pas identiques aux autres, car elles étaient plus humides en surface, engluant ainsi le pollen. Je récoltai quelques

spécimens de feuilles, de protubérances et bourgeons pour les analyser finement dans l'Argonaute.

De nombreux végétaux avaient ce type de reproduction, en tout cas, tous ceux qui étaient arborescents. D'autres, plus petits, faisaient penser à des mugnets avec leur protubérance éclatée et décolorée comme s'il s'agissait d'une fleur. Il y avait différentes formes de clochette, mais pas de nuance colorée comme les fleurs de Terra ou Hôdo. Tout était verdâtre. Par Terre, sur le sol, un épais tapis verdâtre poussait telle une mousse dense parfois transpercée de champignons aux formes diverses, mais aussi aux couleurs un peu plus variées, car il y en avait des jaunes et des rougeâtres.

Soudain, l'un des Jikogus poussa un petit chant, posa sa sphère sur le siège et se précipita vers l'un de ceux qui faisaient penser à des bolets. Il avait justement une forme arrondie qui rappelait ce que j'avais vu dans les boîtes de provisions fournies par le Driii. Simple ressemblance seulement, car j'étais sûr que ceux que nous avons reçus étaient une synthèse. J'ignorais si le Driii s'était inspiré de la forme de cette plante, mais je ne souhaitais pas voir le Jikogu l'avalier. Heureusement, le Driii qui était resté en contact avec nous lança un son qui devait être une interdiction qui stoppa net l'imprudent. Je descendis à mon tour et lui expliquai que j'allais cueillir chaque fois qu'il me le demanderait les végétaux qui l'attiraient et que je vérifierais s'ils étaient comestibles, une fois de retour dans le vaisseau.

Ainsi deux autres fois encore je cueillis des espèces de champignons que je mettais dans un contenu que j'avais justement emporté dans ce but.

Le cours d'eau continuait à serpenter dans un paysage relativement plat qui s'étendait à perte de vue comme une savane semi-boisée. Il fut quelque peu difficile de re-

joindre la rivière, car elle était enfermée dans une forêt-galerie pratiquement hermétique. En fait, les arbres de la savane ressemblaient à des palmiers hérissés d'épis de maïs. Quant à la flore qui enveloppait la rivière, on ne pouvait pas parler de forêt, car le tunnel ressemblait à une seule plante qui s'apparentait à un mélange de buches moisies enchevêtrées et d'épais coussins de mousse.

Nous dûmes suivre le tunnel de verdure pendant plus de deux heures dans un décor monotone. La nature n'offrait aucune variété. Partout la même monotonie dépourvue de fleurs. Tout était de nuance du blanc au vert et du noir à l'ocre. Des rochers de plus en plus nombreux dans le lit indiquaient que nous nous approchions d'une région montagneuse.

Soudain, la couverture moussue s'effiloça. Un lac s'étendait jusqu'à la barrière rocheuse. Le long de la rive, des sortes de capillaires cachaient les pourtours.

— Et ici ? demanda l'un des Jikogus.

— Cela me semble effectivement un bon endroit, mais je propose que l'on fasse le tour du lac pour voir s'il n'y aurait pas un endroit encore plus propice.

En fait, je n'avais aucun critère me permettant de dire qu'un emplacement serait mieux ou non pour la semence du Driii, mais j'avais envie de continuer à visiter cette planète, et les autochtones autant que moi.

Les abords du lac étaient fangeux et il était parfois difficile de faire avancer le tracteur.

J'essayais de m'imaginer comment le Driii se développerait dans un tel endroit. Et, comme les Jikogus étaient censés se débrouiller plus tard lorsque je ne serais plus là, je leur demandai leur opinion.

— Ici, ce n'est pas possible de construire notre tribu. Nos maisons ne peuvent pas être construites.

C'était un argument comme un autre qui, au moins, nous incitaient à continuer notre exploration. Mais l'Argonaute me prévenait qu'un orage s'annonçait. Il était sage que je m'éloignasse des rives. Je vis une belle butte et décidai de nous y rendre pour rester à sec si l'eau montait. À mon avis, elle ne devait pas grimper haut, mais plutôt s'étendre loin.

Rapidement, le ciel s'obscurcit et le vent se leva. La végétation se réveilla d'un coup. Des nuées de pollen ou de spores se mélangèrent au vent. Puis, les premières gouttes se mirent à tomber et la poussière diminua aussitôt. Certaines feuilles s'incurvaient et d'autres se tordaient puis tombèrent sur le sol. Une vie toute différente de celles que je connaissais s'activait dans le bal de la procréation.

Puis la pluie tomba dru, et elle dura.

— Il pleut souvent comme cela ?

— Oui, pendant deux tiers de tour des étoiles.

— Et cela dure longtemps ?

— Souvent oui. Nous n'aimons pas, car il fait froid et nous ne pouvons pas faire grand-chose, alors, on dort.

— Ne vous gênez pas si vous voulez dormir. Je sais que ce n'est pas confortable, mais...

— Non, ici, cela nous amuse. C'est bien de voir dehors sans être mouillé.

Évidemment, leurs terriers semi-souterrains n'offraient pas de baies vitrées comme le tracteur.

La forte pluie dura bien un cinquième de journée, puis elle continua lentement. L'eau du lac montait rapidement. En effet, le plateau descendait vers la falaise, aussi, toutes les eaux s'y accumulaient. Les tunnels de verdure délimitaient le chenal qui s'était ouvert à l'autre extrémité.

Avant que le terrain ne se transforme en marécage, je décidai de m'éloigner encore du lac. Je fus éloigné d'une centaine de mètres lorsque je réalisai de l'incongruité de la situation. Une butte n'a aucune raison d'exister dans un endroit pareil s'il n'y a pas quelque chose pour l'accrocher. Avant de chercher un meilleur abri, je voulais vérifier quelque chose. J'en avais le temps.

Notre tracteur multifonction possédait de nombreux outils, dont un foret. Je me mis donc à creuser le sol et rapidement la sonde rencontra un objet solide. Je réussis à remonter un peu d'éraflures de ce qui était enfoui dans le sol. Il s'agissait d'un alliage métallique qui n'avait guère de probabilité d'exister spontanément dans la nature, et encore moins sur une planète sans métallurgie avancée.

Je demandai alors au Driii par l'intermédiaire de l'Argonaute qui était toujours en communication avec mon casque d'où lui et sa communauté venaient, de la côte ou de l'amont de la rivière. Comme je m'y attendais, sa tribu venait d'un bassin aux nombreux affluents. Sinon pourquoi m'aurait-il demandé de revenir en arrière sur leurs origines ? Rien ne prouvait que la colonie parente aurait disparu et donc il était présomptueux de venir avec une semence. Mais peut-être aussi s'agissait-il d'une très ancienne colonie... préhistorique.

Je lui posai la question et le Driii semblait particulièrement intéressé. Mais, méthodique, il voulait que je m'occupe de Jikogus et de sa semence avant de m'intéresser à d'autres choses.

Alors, je repartis en direction de la paroi où s'adossait le lac en faisant un large détour pour ne pas patauger dans la boue. Les Jikogus étaient convaincus comme moi qu'il serait difficile de trouver un bon emplacement pour la semence, car le taux d'humidité du sol variait trop facilement dans cette région, mais le Driii certifiait que

c'était une situation qu'il savait gérer, car il savait drainer les sols et canaliser les cours d'eau.

Enfin, quand nous arrivâmes au pied de la falaise, le sol devint rapidement un amas d'éboulis rocheux formant une courte plage de galets. Je regardai le soleil qui descendait vers l'horizon, la paroi faisait face au sud. Elle me semblait un lieu plus propice pour poser la semence si la falaise était stable. Pour cela, il fallait que j'examine les lieux pour m'en assurer. Il ne me semblait pas possible qu'un simple lac érode la paroi rocheuse de manière dangereuse d'autant que la bande de galets séparait vraiment les deux éléments à la fois à cause de sa pente et de sa largeur. Un tel plan d'eau n'avait sûrement pas de houle et encore moins de marée digne d'un océan sur une planète sans lune.

Je demandai ce que pensaient les Jikogus du site que nous explorions. Ils convinrent entre eux que la plage conviendrait bien pour eux aussi. Ainsi donc, l'emplacement des semences de Driii dépendrait aussi du confort des Jikogus.

— L'eau ne monte pas ici. Donc, on serait à l'abri, conclut Pôpouê.

C'était vrai, l'inondation s'étendait en superficie, mais presque pas en hauteur. Mais je ne savais pas s'il y avait d'autres pluies plus importantes encore ni comment s'accumulerait l'eau au fur et à mesure des jours d'averses.

— Et les éboulis, vous y avez pensé ?

Évidemment non ! comment auraient-ils pu ? Ils ne connaissaient que leur enclos parfaitement protégé.

— Et si vous faisiez confiance au Driii ? repris-je. Dans ce cas, le problème serait : est-ce que cela lui convient, à lui ? Il a dit qu'il savait gérer les inondations et les sécheresses...

— Vous avez raison. Il faudrait lui demander.

Je laissai les Jikogus faire le compte rendu de l'endroit trouvé. Il fut finalement décidé, sans que je prenne part à la discussion, de revenir laisser la semence dans l'eau, là où les fougères délimitaient le lit normal du lac. Les feuillages empêcheraient la semence de bouger et d'aller soit vers les grands fonds soit vers les boues qui s'asséchaient entre saison des pluies et saison sèche.

« Je vous remercie de votre intervention judicieuse, conclut à mon égard le Driii. J'ai tout suivi grâce à Argonaute. Votre mission est réussie. Puis-je vous demander de montrer l'endroit où ce Driii va pousser ? C'est la première fois que nous pourrons voir ou nous germons. »

Nous tournions son œil baladeur dans tous les sens, quand je vis une grotte dans la paroi rocheuse.

Chapitre 17. la grotte

— Ça vous dit de continuer la ballade ? demandais-je.

Les trois Jikogus acquiescèrent. Nous avions des provisions pour plusieurs jours et, après avoir jeté un dernier coup d'oeil sur la semence qui restait entravée dans les plantes du lac, nous rejoignons la falaise toujours plus à l'ouest. Le ciel s'était dégagé, mais restait obscur. Bientôt, il ferait nuit. Mon premier objectif était de trouver une zone sèche.

Le tracteur avançait lentement, car le terrain bourbeux était devenu glissant ou collant selon les zones traversées.

Soudain, je sentis que le véhicule s'enfonçait. Il était temps d'éclairer les phares et d'examiner prudemment le sol qui ici se creusait. À ce moment, je remarquai que l'eau en crue du lac avait pris un léger courant se dirigeant vers l'ouest, où vraisemblablement, un déversoir naturel devait maintenir le niveau de l'eau.

La pente très douce ne permettait pas de creuser un lit, aussi le terrain fut sillonné de petits cours d'eau dont les plus profonds n'excédaient pas cinquante centimètres. Ainsi, nous traversions plusieurs fois les petits ruisseaux sinueux et croisions maintes ravines parfois cachées sous les végétaux. Puis enfin, la dénivellation s'inversa en même temps que la falaise sembla perdre en hauteur. Au

bout d'une heure de route, nous arrivions sur un passage qui permettait d'accéder au plateau supérieur. Les deux Jikogus assis derrière moi s'étaient endormis tout en enlaçant fermement l'oeil et l'oreille du Driii comme un édredon ou un nounours en peluche.

Un firmament pur et brillant éclairait une végétation humide. Grâce à l'ultraluminescence, je pouvais voir l'endroit où se trouvait la grotte et je jugeai que, s'il n'y avait pas de surprise, il me faudrait seulement deux heures pour y arriver. Je décidai donc de continuer la route.

Pendant que je me dirigeais vers le lieu escompté, Pô-pouê s'était lui aussi endormi. Mes compagnons n'étaient pas plus bavards que moi et cela me convenait. Je l'installai convenablement contre la paroi du tracteur afin qu'il ne s'affale pas sur mon siège, car j'allais devoir sortir pour jeter un coup d'oeil.

La planète me faisait penser à la fois à Terra par son aspect si verdoyant et à Hôdo par son calme. Sans me rapprocher du bord de la paroi dont j'ignorais la solidité, je constatai que j'étais bien au-dessus du lac et, bien plus loin, j'apercevais des lueurs, les mêmes que j'avais vues en orbite autour de Jikogu, et que j'avais prises pour l'éclairage de villes habitées.

Mon casque me permettait de garder le contact avec le Driii, même ici, dans la solitude, caressé par le vent, avec un ciel aux étoiles pétillantes maintenant que tous les nuages s'en étaient allés.

— Pourquoi y a-t-il des lumières qui sortent de vos « constructions » ?

— Ces lumières, c'est quoi, précisément pour vous ?

— Il s'agit d'une onde électromagnétique visible par nos yeux, celui des Jikogus, le vôtre que nous baladons.

Elle est comprise dans des longueurs d'onde de 0,38 à 0,78 micron.

— Ah ? Et quelle importance !

— Pour les Jikogus et les gens comme moi, c'est important, cela nous permet de voir où l'on est, où l'on va, ce qu'on fait... et d'être aussi vus. De plus, cela est aussi associé à la chaleur et donc à la sécurité,

— Nous avons de très nombreux organes lumineux qui sont héréditaires.

— Des organes en tout cas très précieux pour éclairer les Jikogus qui doivent apprécier s'ils nous ressemblent sur ce point ce dont je suis à peu près sûr.

— Oui, nous avons remarqué qu'ils étaient perdus sans l'éclairage du soleil.

— Et le feu ? Qui l'a découvert ? Eux ? Vous ?

— Eux, à cause de nous. Nous avons constaté qu'ils n'aimaient pas la pluie et le froid de même que l'obscurité. Pour nous, c'était des notions non pas inconnues, mais non gênantes voir utile, car la pluie nous lave et la nuit nous permet de capitaliser le travail diurne. Quant au froid, il nous indiffère, mais nous avons constaté de profondes altérations chez les autres êtres et il nous a semblé que cela pouvait même leur être mortel. Alors, nous avons essayé de leur enseigner comment mieux s'abriter. Ensuite, nous leur avons malheureusement enseigné diverses manières de faciliter la construction d'abri.

— Malheureusement ?

— Oui, il s'agissait à priori que d'une expérience. Les Jikogus sont si bizarres ! Vous leur enseignez quelque chose et ils comprennent autre chose. Oui, nous leur fabriquions divers outils et matériaux. Outils pour creuser plus facilement, matériaux d'étanchéité... Et bien, une fois, ils ont réussi à enflammer leur paille isolante...

— Ils avaient de la paille ?

— Oui, nous la leur fabriquions.

— Bon, et ensuite ?

— Et bien, ils se sont enfuis la première fois, ce qui était logique. Mais ces êtres ne sont justement pas logiques, ils sont même dangereux. Ils ont remis volontairement le feu à de la paille et ils ne fuyaient plus. Finalement, nous les avons autorisés à manipuler le feu, à condition que ce soit toujours sous notre contrôle.

— Seriez-vous malgré tout capable de leur faire confiance pour planter vos semences ?

— Il semblerait que c'est la meilleure solution que nous avons actuellement. Votre hasard bridé offre plus de choix que notre ancienne méthode.

— Hasard bridé ?

— Comment peut-on nommer autrement le comportement des Jikogus ?

— Intelligence...

— mmm !

— Croyez-moi, ils feront leurs preuves... insistai-je

— Leurs preuves ? Supposons... mais ils sont si fragiles.

— C'est le prix de leur autonomie.

— Comme vous ? Vous bougez sans arrêt, pourquoi ? Est-ce intelligent de votre part ? Par exemple, que faites-vous ici ?

Je lui expliquai patiemment pour la troisième fois en cherchant d'autres mots, d'autres concepts, que l'un des « moteurs » intellectuels me poussait à la curiosité, même en dehors d'un besoin précis de recherche d'énergie. Cela devait faire partie intrinsèquement de l'intelligence : aller plus loin, toujours plus loin pour trouver de nouvelles réponses aux questions qui pourraient se poser.

— Mais là, maintenant, vous ne faites rien. Vous êtes sorti de l'extension d'Argonaute et vous ne faites rien.

Vous ne recherchez rien. Votre mission « planter une semence » pour atteindre la liberté est close. Alors, que recherchez-vous ?

— Comment savez-vous que je suis dehors ?

— Argonaute m'a appris que ce que vous voyez lui est directement transmis. Nous avons étudié comment échanger cette information sans passer par l'intermédiaire d'un oeil transportable. Je dois avouer que cela est très pratique et que j'essaierai de mettre au point une telle technique entre les Jikogus et moi.

— Et il se fait tard. Nous devrions peut-être reprendre cette conservation plus tard.

J'étais contrarié, car j'avais l'impression d'avoir été trahi par l'Argonaute et que je perdais en intimité. Bien sûr, je pouvais le déconnecter, lui faire la leçon...

Une nuit de repos me fournirait la solitude qu'il me faut pour préparer une nouvelle journée avec mes compagnons les Jikogus, le Driii et mon indélicat vaisseau.

Avant de m'endormir, je débranchai le casque juste ce qu'il fallait pour que je puisse malgré tout vérifier les données enregistrées de l'Argonaute sans qu'il ne s'en rendît compte.

En fait, si ! Il s'était bien rendu compte que je l'avais déconnecté. Mais il avait cru que c'était une procédure normale de maintenance, quoiqu'il me jugea imprudent puisque normalement il était chargé de monitorer les signaux vitaux de son équipage. Cela m'arrangeait bien, car ainsi, il ne savait pas si je dormais, et je pouvais observer non seulement ce qui s'était passé entre lui et le Driii, mais aussi suivre en direct leurs échanges actuels, car cette plante semblait ne jamais dormir, tout au plus passait-elle à une sorte de repos pendant laquelle il inhibait voire inversait certain processus.

La légende des premières femmes de synthèses de Hôdo occupa mes rêves. Sur Terra, les Synthés n'avaient toujours pas le droit d'être des êtres vivants et intelligents. Ce n'était que des machines... rien que des machines, sauf pour les shintoïstes du Japon. Le soleil levant jeta un rayon dans mon casque.

Je me réveillai mal à l'aise, et d'un bond je fus hors du tracteur. Je me précipitai vers l'endroit qui devait être à l'aplomb de la grotte.

Loin d'ici, j'imaginai les antennes, cheminées et structures diverses du bosquet du Driii pointant timidement hors de la brume cotonneuse qu'elle enveloppait telle une ouate protectrice. Le soleil encore frileux donnait une douce couleur crème à ces appendices de plante-machine.

J'entendis un bruit derrière moi. Dzingiyia se pointait avec son oeil dans les bras.

Celui-là, je n'avais pas pu le débrancher. J'aurais dû m'en douter, car les boules des Driiis étaient dotées de fonctions aussi nombreuses qu'inattendues. En fait, c'était logique et j'aurais dû y penser plus tôt, comment l'oeil et l'oreille de Driii pouvaient se faire tourner dans la bonne direction s'ils n'étaient pas capables de l'indiquer en temps réel aux Jikogus ?

Le Driii voyait que l'argonaute ne recevait plus de sons, plus d'images de ma part, donc il avait réveillé ses propres organes pour savoir ce qui se passait. J'ignorais comment fonctionnaient ces rennes sur les Jikogus, mais je ne doutais pas qu'ils existassent.

Soudain, j'eus une idée. Je reconnectai mon casque à l'argonaute, car c'était désormais le moyen le plus commode pour communiquer à distance avec le Driii. J'allais profiter d'avoir deux points de vues au lieu d'un seul. Son

oeil baladeur me servirait à voir comment je pourrais atteindre la grotte.

Quelques instants plus tard, les trois Jikogus étaient debout, et j'avais approché le tracteur à une distance raisonnable du bord du ravin. J'avais déployé la flèche télescopique par-dessus le précipice et je descendais précautionneusement l'oeil du drill qui s'était prêté volontiers à l'expérience, car pour lui aussi, c'était la première fois qu'il s'offrait une promenade, mieux, une exploration. Je ne l'eus pas cru, mais le Driii, malgré son immobilité toute végétale, était lui aussi curieux.

Ce qu'il voyait par son oeil était transmis vers le Driii. La puissance devait être faible, car l'image déjà peu nette était parfois fluctuante et perdait en qualité si un nuage passait. Il fallait souvent tourner l'oeil vers la lumière pour le réalimenter en énergie lumineuse. La qualité était d'autant plus médiocre que l'oeil n'était doté d'aucuns mécanisme de réglage des distances et des profondeurs de champ. De plus, cet organe ne percevait que deux couleurs fondamentales. Le vert et le bleu étaient confondus comme chez certains daltoniens.

Le Driii transmettait les images captées par son oeil baladeur à l'argonaute qui lui même transmettait l'image au travers de la visière de mon casque. C'était sans doute une expérience rare de voir à travers les yeux d'un autre être. Alors de deux à la fois !

Grâce au Driii, j'avais pu préparer avec détail ma descente dans la grotte. J'évaluais qu'il serait sage d'être accompagné d'un Jikogu. Dzingiyia semblait plus apte à me suivre, car ses talents de dessinateur pouvaient s'avérer utiles.

Il ne fut pas trop difficile de s'introduire dans la grotte, car l'inclinaison du conduit était assez relevée vers le haut et l'entrée juste saillante pour me permettre de glis-

ser en rappel directement dans l'ouverture de la grotte. Ensuite, à l'aide d'un cordage solidement ancré dans la caverne, je hélai mon compagnon.

Dès que lui et tout le matériel d'exploration furent descendus, nous commençâmes à descendre dans ce qui avait sans doute été une rivière souterraine alimentant le lac, il y a je ne sais combien de temps.

L'éclairage montrait un paysage féérique de scintillements qui tombaient de la voûte en mille stalactites qui venaient s'appuyer sur des coussins lisses comme de la soie. À cause de sa pente, le sol était encore trempé par la récente pluie qui s'était engouffrée par l'ouverture.

Soudain, ce sol rendu glissant se déroba sous les pieds de Dzingiyia qui perdit l'équilibre et déboula avec l'équipement que je lui avais confié. Il disparut dans l'obscurité et j'entendis un fracas l'accompagner. Aussi vite que je pouvais, je me précipitai à sa suite, délaissant les affaires éparses que je rencontrais çà et là. Le Jikogu avait vu sa glissade arrêtée par une stalagmite providentielle.

En face, plus loin ma lampe éclairait la grotte dont la pente remontait.

— Bouge pas ! criai-je à mon infortuné compagnon.

L'astronautique ne m'avait pas préparé à la spéléologie. Mais ce que je vis ne me rassurait pas. Si la pente remontait, j'aurais dû voir le reflet d'une flaque d'eau due à l'accumulation en cet endroit or, il n'y avait qu'obscurité. J'attachai une corde à une épaisse colonne espérant que l'épaisseur était gage de solidité, car en descendant j'avais aperçu une colonne cassée par la chute soit du Jikogu soit de la lourde valise qu'il avait tenu à porter.

Je m'approchai prudemment de lui. Il n'avait pas l'air blessé et il restait coincé par des stalagmites. Il m'était impossible avec sa physionomie si différente de la mienne de savoir s'il souffrait ou s'il avait peur.

— Reste calme ! Je viens te tirer de là.

Il resta immobile, tétanisé. Bien sanglé moi-même pour éviter de tomber à mon tour, je réussis à lui enfiler le harnais qui heureusement s'adaptait à sa morphologie.

— Tu peux te mettre debout ?

Sans un mot, il se releva

— Et tu peux marcher ?

Il acquiesça.

Rassuré, je ramassai un caillou près de moi. C'était un débris des sculptures calcaires que mon acolyte avait brisées. Je le lançai vers l'ombre qui se profilait à quelques pas. Au moment où je le jetai, je remarquai un reflet doré, mais mon attention était concentrée sur le bruit :

toc... toc... plouf !

Profond ! Il était profond le trou, une dizaine de mètres. En dessous, un lac était peut-être en communication avec celui de l'extérieur.

— Eh bien ! tu l'as échappé belle, dis-je au Jikogu.

Je me retournai pour retourner au tracteur. Mon expérience était idiote ; J'avais failli perdre un Jikogu, j'avais peut-être abîmé du matériel, je ne connaissais rien en spéléologie et je ne savais même pas ce que je cherchais. J'examinai attentivement le chemin du retour pour retrouver les affaires égarées lors de la glissade de mon compagnon. Un morceau de roche cassée gisait par terre avec l'anormale couleur jaune que j'avais aperçue du coin de l'oeil.

La curiosité ! Toujours la curiosité ! Je m'approchai et examinai l'étrange dessin gravé dans la nacre de la grotte. Dzingyiyia qui ne se séparait plus de moi s'agenouilla aussi. Du doigt, je traçai délicatement le contour de la surface colorée incrustée dans le calcaire. Elle était parcourue de traînées rougeâtres, mais surtout elle était curieusement trop rectangulaire. Au milieu du rectangle,

deux longues carottes blanches. Soudain, je vis que l'extrémité était composée de petits bouts dont trois étaient proéminents. Je savais où j'avais vu cette image : la radiographie d'un bras de Jikogu.

Il fallait que j'ôte le doute. Il fallait que je retrouve l'autre partie de cette roche cassée.

Je la retrouvai. Il s'agissait d'un coussin sur lequel une fine colonne s'était formée de la réunion d'une stalactite et d'une stalagmite. Trop fine pour avoir pu résister au choc de la valise faite, elle, pour justement y résister, elle fut cassée et arrachée, entraînant la base du socle fragilisé au niveau du rectangle jaune.

Ému, je m'approchai du coussin décalotté. Il n'y avait rien de remarquable. Presque pas de trace jaune. Quelques veines rouges. Mais mon compagnon lui s'approcha encore. C'était un dessinateur et il me montra quelques reliefs, comme des sillons, puis, un bon mètre plus loin, une paire de protubérances. Il me montra alors sa poitrine, puis ses genoux. Lui aussi avait remarqué une ressemblance anatomique. Nous venions de découvrir un Jikogu fossilisé.

La calotte s'était cassée de telle manière qu'il était impossible de voir s'il y avait un visage ou des pieds pour vraiment confirmer nos soupçons. Mais, je ne me sentais pas le droit de jouer au paléontologue. Je n'avais aucune compétence et je risquais de saccager un monument scientifique, déjà que je m'étais comporté comme un éléphant dans un magasin de porcelaines en cassant des pièces précieuses de la grotte. Nous nous contentâmes de prendre de nombreuses vues de notre découverte avant de quitter les lieux.

Pour être dans cet état de pétrification, depuis combien de milliers d'années ce Jikogu était-il enseveli ici ? Millier ? Millions ? Le peu que j'avais vu donnait l'impres-

sion qu'il n'y avait pas eu d'évolution dans l'espèce. Le bras ressemblait parfaitement en forme et en taille à celui des trois Jikogus qui m'accompagnaient. Il en était de même pour les proportions globales. Pas d'évolution...

Chapitre 18. La mémoire souterraine

Pendant le retour à l'« astroport » du Driii, Dzingiyia raconta son aventure à ses compagnons avec beaucoup d'images. Il détailla avec l'art d'un conteur son accident qui aurait pu se terminer tragiquement et finalement la découverte de l'étrange chose qui avait été révélée dans la roche cassée. Les deux autres Jikogus commentèrent chacune des phrases. L'Argonaute, lui, se contenta de conclure : on dirait un fossile.

Cette courte phrase avait beaucoup de sens de mon point de vue, car si elle montrait que mon vaisseau avait réfléchi et émettait une hypothèse en fonction des données reçues et emmagasinées, c'était la tournure de la phrase qui surprenait. Il aurait pu tout aussi bien dire qu'il y avait autant de pour cent de probabilité pour que ce soit un fossile. À la rigueur, il pouvait même dire qu'il y avait beaucoup de chance pour que cela soit sans avancer de mesures, mais là, il s'exprimait exactement comme je l'aurais fait.

Quant au Driii. Il se taisait. Je ne pouvais pas dire qu'il était tout ouïe. Je n'avais pas de moyen de savoir si la plante était en panne ou si la machine végétait. Pourtant, j'avais autorisé l'Argonaute pour qu'il rétablisse l'inter-

face entre lui et mon casque de telle manière qu'il pouvait voir et entendre comme moi et, évidemment, participer à la discussion.

— Alors, Driii ? Vous êtes bien silencieux !

— Tout cela est tellement nouveau pour moi. Argonaute vient de m'apprendre ce qu'est un fossile...

— Et, à votre avis, s'agit-il de cela ?

— Je ne comprends pas. Cela fait depuis si peu de temps que les Jikogus existent.

— Si peu ?

— Cinq cent soixante-trois orbites.

— Seulement ! Et bien, j'ai de la chance de ne pas être arrivé trop tôt. Mais comment se fait-il ?

— Cela ne fait pas depuis longtemps que ce sont mes créations.

— Vos créations ?

Avait-il voulu dire « créatures » ? Cela confirmerait-il mes soupçons de traiter ces êtres comme des animaux domestiques ?

— Oui, expliqua-t-il, comme la semence que vous avez portée, comme les boules qui protègent les Jikogus, comme l'oeil que vous transportez, comme...

— D'accord, d'accord ! interrompis-je.

Il me fallait réfléchir. Mais, vraisemblablement, lui aussi, car il se tut un bon moment. Je ne pensais pas l'avoir vexé d'une manière ou d'une autre.

Soudain, il reprit la parole et me lança une question inattendue :

— Maintenant que vous avez planté la semence, avez-vous toujours l'intention de repartir avec Argonaute ?

— Bien sûr ! Je dois retrouver les miens. Mais, voulez-vous que je revienne vous rendre visite ?

— Et si vous restiez encore un peu ?

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas encore. Votre découverte... Peut-être êtes-vous celui que nous attendions.

— Halte-là ! je vous vois venir et je vous préviens que je ne veux être le messie de quoi que ce soit !

— Messie ? Je n'y avais pas pensé...

J'aurais mieux fait de me taire !

— Qu'importe ! Messie ou non, j'ai la conviction que votre venue peut nous apporter beaucoup plus que tout ce que nous aurions pu penser.

» De vieilles légendes parlent de la venue d'êtres mobiles... continua-t-il. Coïncidences.?

» Mais revenons à ma requête. Vous avez compris que nous ne pouvons pas nous déplacer bien loin. Nos boules transporteuses de matériel ne vont jamais au-delà de la périphérie de ce que vous appelez « ville ».

— De la périphérie ?

— Oui chaque fois que nous créons un autre Driii, nous sortons par une brèche pour préparer le terrain. Ces issues sont condamnées à l'intérieur de la cité donc seuls ses membres extérieurs peuvent faire sortir des boules.

— Vous vous appelez tous Driii ?

— Je vois ce que vous voulez dire. J'ai constaté que les Jikogus se donnent des mots identifiants. Est-ce une habitude des entités indépendantes comme vous ? Ce n'est pas utile pour nous, nous faisons tout en commun et nous n'avons pas besoin de savoir qui a fait quoi. Voulez-vous que je m'attribue un qualificatif ?

— Pourquoi pas ? Cela pourrait éventuellement faciliter le dialogue plus tard si nous devons nous adresser à d'autres Driiis, à moins évidemment que vous n'ayez qu'une pensée unique. Mais au moins, vous avez déjà une localisation distincte.

— Alors, appelez-moi « le créateur ».

— Le créateur ?

Un peu prétentieux, pensais-je.

— Oui, c'est moi qui ai créé les Jikogus qui n'ont rien à voir avec celui de pierre que vous avez trouvé.

Là, je ne comprenais plus très bien. Je trouve un fossile antérieur à la naissance du Driii créateur et ce dernier prétendait qu'il était à l'origine de l'espèce des Jikogus.

— Mais comment est-ce possible ?

— Venez à l'intérieur de moi, je vous montrerai.

J'étais impatient de découvrir ce que le Driii m'invitait à voir, aussi, nous continuâmes la route du retour sans que je prenne le temps de me reposer. Mes étranges compagnons jikogus ne semblaient pas avoir envie de dormir non plus.

Dès que je revins à l'Argonaute, je laissai le tracteur stationné à côté de la rampe de chargement, car j'étais pressé de savoir pourquoi le Driii créateur voulait que je me rende dans son antre-estomac-salle de transit. Je proposai aux Jikogus de rester dans le vaisseau, car j'avais l'impression que ce que je pouvais apprendre pouvait les perturber encore plus que ce qu'ils venaient de vivre depuis mon arrivée qui les avait sortis d'une léthargie.

J'avais l'intention de leur laisser la garde du globe-oeil et de la boule-oreille, car nous n'avions plus besoin d'interfaces supplémentaires depuis que le Driii, l'Argonaute et moi-même utilisions mon casque. Mais le Driii me demanda de ramener l'oeil que je devais déposer par terre dans la salle. Il le fit disparaître en l'absorbant dans le sol. Pourquoi ? Je ne le savais pas, ni même pourquoi il n'avait pas demandé l'oreille. Mais le Driii ne m'étonnait plus systématiquement... Heureusement que nous étions en bon terme lui et moi, car je me voyais mal « digéré » par cette plante qui aurait été redoutablement efficace si elle était carnivore.

— Maintenant, me dit-il, vous allez ressortir, reprendre le couloir, mais au lieu de tourner vers la gauche pour rejoindre Argonaute, vous tournerez à droite. Je vous ouvrirai un nouveau passage.

J'avais bien constaté que le couloir se prolongeait d'un mètre après l'entrée dans la grande salle, mais ne voyant aucune trace de porte, je ne savais pas qu'il s'agissait d'un autre passage. Maintenant que je connaissais de mieux en mieux le Driii, je ne fus pas étonné quand je vis qu'un petit trou se formait dans la cloison et que ce dernier s'agrandit pour me laisser un passage assez large et haut pour que je puisse entrer à son invitation.

Le tube était éclairé d'une étrange lumière bleutée qui ressemblait à celle qu'émettait la salle d'énergie de l'argonaute, celle qui avait fasciné Pôpouê quand il la vit.

La lumière était beaucoup moins intense ici et ne servait qu'à éclairer le tube que j'associai malgré moi à un intestin grêle avec un sol plat pour pouvoir marcher sans se tordre les chevilles. Le boyau descendait doucement en de nombreuses courbes dans les entrailles du Driii. Parfois, la paroi était très différente en certains endroits et je me demandais si ces parties ne longeaient pas d'autres organes. Mon hôte me confirma : il s'agissait souvent de « racines » ou de « bulbes ». C'était soit des conduits qui remontaient ou apportaient une « sève », en réalité divers types de matériaux transportés dans un liquide dense, soit des entrepôts de stockage et de tri. C'était une véritable usine d'extraction des richesses du sol et de traitement de ces dernières.

Je n'avais vu nulle part l'équivalent d'un cerveau, ni d'unité d'assemblage et de construction. Je demandai si je pourrais visiter de tels éléments. Ce n'était pas possible, mais j'appris qu'il n'y avait pas de masse cérébrale unique et centralisée. Ces fonctions étaient assurées par

un ensemble d'unités qui avaient la possibilité de se sauvegarder et se réparer mutuellement. Même si plusieurs tombaient en panne, l'ensemble des services était toujours assuré par les autres qui automatiquement lanceraient la création de nouveaux cerveaux.

Quant aux modules d'assemblage, il y en avait de plusieurs types et je pouvais en longer une au cours de ma descente. Elles étaient toutes spécialisées, mais toutes pouvaient être capables de créer un nouvel organe de stockage de matière plus ou moins raffinée ou de constructions très élaborées comme des yeux ou des semences. Ces éléments étaient reliés entre eux et aux différentes parties du Driii dont les peaux, aussi bien internes qu'externes, qui étaient tapissées par divers conduits de tailles et de structures différentes, temporaires ou non. Je ne pouvais en emprunter aucun à cause de leurs dimensions réduites et des fluides qui y circulaient.

Finalement, j'arrivai dans un au bout de ma course. Je débouchai dans une pièce qui n'avait plus rien des formes arrondies du Driii. Celle-ci était construite avec des droites et ressemblait à un parallélépipède.

— Quel est cet endroit ? m'étonnai-je.

— Je ne le sais pas. Je l'ai trouvé en creusant pour m'alimenter et je suis tombé sur cette cavité que j'analyse depuis plus de mille orbites. Il m'a fallu beaucoup de temps pour trouver une ouverture...

J'étais émerveillé. La salle ressemblait à un énorme caveau de roches polies. Au milieu de la pièce qui était gigantesque, une sphère brillante émettait une lumière bleutée. Une liane de Driii oscillait à côté tel un serpent qui guette sa proie. Une lumière bleue filtrait à travers certaines fissures et veines translucides du sol en roche.

Le spectacle était à la fois merveilleux et effrayant, car une énergie énorme était perceptible.

Le temple semblait d'une solidité à toute épreuve.

— Vous avez pu estimer l'épaisseur des murs de cette pièce ?

— Oui ! Approximativement la taille d'un Jikogu. Il est composé de plusieurs matériaux et il m'a fallu presque deux cents orbites pour m'y introduire.

— Quel âge avez-vous, donc ?

— Je n'ai que 2334 orbites.

Il se considérait presque comme un jeunot... avec deux milles printemps !

— Les Jikogus vivent aussi longtemps ? m'informai-je.

— Non ! la plupart n'atteignent pas la centaine. De plus, beaucoup meurent dans les deux premières orbites.

Je repris le fil de la discussion :

— Et vous, n'êtes-vous pas allé plus profondément pour examiner ce qu'il y a en dessous ?

— Nous n'avons pas réussi, ni directement ni par les côtés ni même par en dessous.

— Par en dessous, vous voulez dire que vous avez essayé de contourner toute la construction. Quelle taille a-t-elle ?

— Plus d'une centaine de Jikogus en profondeur et plus de cinq cents en largeur. Mais le coeur de cette chose est resté inaccessible. Mes radicelles sont systématiquement détruites par une force inconnue.

La construction dépassait tout ce que l'humanité avait imaginé. Jamais une oeuvre n'avait été créée pour durer des millénaires. Celle-ci avait été construite en un seul bloc comme une énorme masse de basalte à l'intérieur duquel une pièce avait été aménagée pour héberger une machine et une autre, sa source d'énergie, un microsoleil.

Tous les matériaux avaient été choisis pour durer. Roches et métaux natifs stables tant du point de vue chimique qu'atomiques. Le bloc devait résister au travail de l'écorce et pourtant cette même structure devait permettre d'être « ouvrable ». C'était ainsi que les radicales du Driii avaient pu s'introduire dans le tabernacle sous-terrain à force de patience et en découvrant sans doute accidentellement un mécanisme d'ouverture.

— Quelle idée ! Pourquoi avoir voulu percer une telle roche ?

— Justement, les roches peuvent contenir des aliments concentrés utiles à mon développement. Y fouiller peut donc être profitable.

— N'était-ce qu'un hasard, cette découverte ? On dirait que cette chose a attendu pendant des millénaires.

— Elle aurait bien pu attendre encore longtemps. Qui pouvait prouver que je passerais ici ?

— Peut-être y avait-il un signal émis qui vous guidait ? Je sais que chez nous, nous avons des animaux migrants qui se dirigent vers des points de rendez-vous pour se reproduire. Signaux, programmation... ?

— Certes, mais vous avez vu que nous n'avons pas votre mobilité. Non, je pense qu'il s'agissait que d'un hasard en ce qui nous concerne. Mais sans doute que ceci était destiné à des êtres mobiles comme vous et les Jikogus. Le hasard serait réduit s'il y a d'autres choses identiques réparties sur notre monde.

Je ne sais pas s'il allait me demander de me mettre en quête de ces blocs. Mais j'étais sûr que ma curiosité me lancerait immédiatement dans l'aventure. Retrouver des artefacts qui fonctionnaient depuis si longtemps devait être passionnant. Les civilisations qui les avaient produits étaient sûrement très développées.

— Mais à quoi servait exactement cette machine ?

— Je ne sais pas, répondit le Driii. Je suis normalement aveugle au niveau des racines. Quand je suis arrivé dans cette cavité, une douce chaleur m'a attiré vers le centre de la pièce.

— Et ?

— Soudain, ma racine a eu toute une série de réactions inexplicables. Automatiquement, comme à l'habitude, j'ai produit une membrane protectrice et cela n'a fait qu'amplifier les curieux phénomènes. La membrane échappait complètement de mon contrôle. Quelques journées plus tard, alors que j'avais réussi à cautériser la racine malade, une excroissance sortit par le passage où nous sommes arrivés. L'excroissance parasitaire avait le même type de tissu que moi et se propageait le long de mes organes souterrains. Au début, j'ai pensé à une chose qui voulait me digérer, mais peu à peu je compris qu'il s'agissait d'une sorte de réplique de moi issue de la roche cherchait non à m'absorber, mais à m'assimiler.

C'était la première fois que le Driii parlait si longtemps et surtout de lui, comme s'il racontait des souvenirs refoulés qui d'un coup resurgissaient de loin, très loin, vu son âge.

La frayeur du Driii atteignit son paroxysme quand le ver trouva la réserve de semences et en absorba une. Alors que le Driii se sentit de plus en plus menacé par le parasite, l'agression s'arrêta soudain. Quelque temps plus tard, mon malheureux hôte reçut des « instructions » sur la manière de créer un sas séparant deux zones, l'une sécurisée, l'autre naturelle, à l'extrémité du ver qui s'était transformé en un tunnel à l'intérieur duquel je me trouvais. L'étrange conduit s'était parfaitement greffé dans le Driii comme s'il s'agissait d'un organe comme les autres. Il reliait la surface à la boîte dont l'aspect extérieur s'avérait être un ellipsoïde. Par la suite, la plante fut instruite

d'autres tâches dont la plus extraordinaire fut celle de mettre en service un module de création de Jikogus.

Depuis des millénaires, les Driiis se reproduisaient avec un jeu de mèmes qui étaient gravés sept fois dans leurs gènes. Ils ne savaient pas qu'ils répliquaient chaque fois qu'ils fabriquaient un clone ou une semence, les mêmes séquences auto corrigibles. En effet, la combinaison des sept gènes permettait de réparer tout accident de copie ou toute altération de la mémoire nucléique.

— Je devais prendre soin des Jikogus, continua d'expliquer le Driii. Malgré les informations que me communiquait la chose, ce fut très difficile. Leur comportement était tellement différent de ce que je connaissais. Et j'ai dû ainsi me doter de divers organes comme l'ouïe, la vue et la possibilité de télécommander des sondes pour comprendre ce que c'était et ce qu'ils faisaient.

— C'était quoi, ces instructions ? En avez-vous toujours conscience ? Auriez-vous pu ne pas les suivre ?

— Je ne me suis jamais posé la question. Cela pourrait être comme mes propres pensées. Pourquoi les suivre ou ne pas les suivre ? La question se pose-t-elle vraiment ? N'est-ce pas le jeu de la réflexion ? Une idée ne vient pas toute seule, comme un bruit parasite, ou alors, si c'était le cas...

» C'est un peu comme si je disais « je vais grandir en hauteur durant les prochains jours ». » Pourquoi aurais-je soudain cette idée ? Pourquoi refuserais-je de suivre cette idée ? Parce qu'elle viendrait spontanément à la lumière de la conscience sans que j'en saisisse la motivation ? Pourquoi la rejeter si elle ne présente aucun intérêt de ne pas la suivre ?

— Pourtant, vous avez l'impression que certaines idées venaient de la boîte noire ?

— Impression ? Non, certitude ! Je ne peux pas dire qui serait à l'origine d'une idée telle que « Grandis en hauteur ! », mais créer un Jikogu ne faisait pas partie ni de mes connaissances ni de mes intérêts. D'autant plus, que les Jikogus ne me servent à rien. S'ils me distraient parfois, ils m'ennuient souvent plus.

» Sans votre arrivée, je n'aurais peut-être jamais compris les Jikogus. Et maintenant, depuis que vous avez trouvé des traces de Jikogu hors d'ici, je commence même à avoir peur.

— Ce n'était pas par hasard une de vos « inspirations » qui nous aurait poussé à remonter le courant en amont ?

Chapitre 19. L'enfer

En fait, les idées induites de Driii l'incitaient à remonter vers le nord.

Je partageais son idée quand il croyait y avoir une logique à tout cela et qu'il y avait sûrement d'autres « noyaux » de ce style répartis un peu partout sur la planète. Selon cette hypothèse, il en fallait beaucoup, car la probabilité de tomber dessus après des millénaires ne devait pas être trop faible. De plus, il était logique d'avoir prévu des pertes, car ces choses devaient résister à l'usure du temps pour rester en bon état de fonctionnement même si nous ignorions de quelle manière et surtout dans quel but. En tout cas, ces choses étaient beaucoup plus sophistiquées que ce que les Driiis et les Jikogus pouvaient construire aujourd'hui.

J'étais jusqu'alors resté sur le seuil de la chambre.

— Puis-je examiner de près la pièce ?

— Bien sûr. Et moi, puis-je rester connecté avec votre système de vision qui est de loin meilleur que le mien et qu'Argonaute m'a appris à interpréter.. un grand maître ce naute !

Je m'avançai précautionneusement au centre de la pièce, là où la racine du Driii avait déclenché un mécanisme.

Au milieu, dans une grande sphère, une sorte de grand sarcophage flottait dans un fluide émettant la lumière bleutée qui semblait omniprésente en ces lieux.

Je m'en approchai encore plus pour mieux examiner l'intérieur lorsqu'une force invisible me poussa violemment en arrière. Je tombai sur les fesses.

La sphère s'irisa et enfin changea de couleur comme si des flots de peintures grasses et satinées étaient déversés par un mélangeur qui nappait la surface. Ces coulées de peintures lumineuses finirent par se fondre les unes dans les autres donnant un aspect nacré. Puis des étoiles tremblantes vinrent crever la quiétude de l'énorme perle. De ces trouées s'échappaient de fines fumées semblables à celles s'échappant d'un encensoir. Des nuages de plus en plus denses se formaient parcourus de rayons lumineux tel un spectacle de jeu de lumière à travers les feux de Bengale et d'artifice.

Soudain, je me rendis compte qu'il ne s'agissait plus que des vapeurs éclairées, il s'agissait d'un spectacle montrant un paysage en flammes, et j'y étais immergé. Tout autour de moi des crépitements me martyrisaient les tympans tant le rendu était réaliste. Puis, entre les bruits des brasiers battus par les vents, d'autres sons me parvinrent. Je ne les avais pas reconnus tout de suite : les chants des Jikogus.

Alors, je réalisai. J'étais en enfer. Des centaines, des milliers de Jikogus gisaient par terre entre les flammes et les décombres. Combien étaient morts, combien criaient ? Je l'ignorais. Que signifiait cette projection sinistre ? Elle n'avait pas traversé les âges pour distraire le premier venu. Je doutais qu'il eût pu s'agir d'un « film » de fiction.

L'image prit du recul comme si la caméra était à bord d'un objet volant ou flottant. Bientôt, je pus apercevoir que la ville entière était embrasée. Partout, il n'y avait

que ruines. Pas un seul bâtiment, s'il y en avait eu avant, ne tenait debout.

La vue aérienne me montra une autre ville. Celle-là semblait avoir encore des édifices, malgré les incendies divers qui continuaient à ravager les restes. Un bruit m'interpella, je me retournai dans ce décor virtuel comme s'il s'agissait d'une réalité. Avec horreur, je vis des nuées de tout petits avions qui foncèrent sur moi. Heureusement, ce n'était qu'une image qui eut néanmoins l'effet de me faire baisser pour éviter d'être percuté. Ces engins continuèrent leur route et se précipitaient sur la ville qui me semblait encore tenir debout. Rapidement, je compris qu'il ne resterait bientôt plus rien comme celle que j'avais vue avant. Ces drones s'acharnaient sur le moindre pan de mur qui restait debout. Ces avions qui jouaient les démolisseurs évoquaient la ruée des piranhas sur le malheureux bovin blessé et abandonné dans l'Amazone. Bientôt, il n'y eut plus que le squelette d'une cité où seuls les décombres ayant gardé quelques rares faces planes ou lisses laissaient supposer que ces pièces d'un macabre puzzle avaient été modelées par une main intelligente plus diabolique que divine.

Il n'y avait heureusement pas d'odeurs associées à cette représentation insupportable par le bruit qui rappelait celui de plusieurs centaines de chantiers bruyants réunis dans un espace réduit.

Soudain, des milliers de Jikogus se ruèrent dans les rues. Je compris qu'ils ne surgissaient pas des étages réduits en déblai, mais des sous-sols. Il n'y avait plus d'engins volants. Que pouvaient semer la terreur et la mort dans les sous-sols ? En tout cas, ceux qui sortaient de terre ne semblaient pas avoir réussi à fuir le danger invisible qui les délogeait de leurs abris souterrains, car un autre tout aussi invisible pour moi continuait à les har-

celer et finissait par les terrasser. Les Jikogus tombaient comme des mouches. Certains semblaient refuser la mort et se débattaient en chantant avant de se taire définitivement.

Le chant de mort des Jikogus était un son que je ne pourrais jamais oublier. C'était comme le son de deux flûtes jouant en duo une mélodie si douce et si triste anachronique avec l'horreur et la violence.

La caméra reprit son envol. Je me demandais si elle était montée dans l'un de ces petits appareils volants qui venaient d'effacer une ville entière de la carte de vivants.

Cette fois si je fus entraîné beaucoup plus haut tout en nous dirigeant vers la nuit naissante qu'éclairaient des milliers de brasiers.

À quelle altitude devais-je me trouver maintenant, car je vis la planète jikogu comme je l'avais moi-même vu plus tôt, lorsque j'étais en orbite ? Mais le décor était différent. Autant Jikogu m'avait paru être un monde peu éclairé comparativement à Terra, autant cette fois-ci des taches rougeâtres maculaient la totalité des continents, et même en pleine mer de brasiers indiquaient la présence d'île.

La planète entière semblait en feu. La face éclairée montrait une multitude de nuages noirâtres s'étirant au gré des vents. Aucun endroit ne semblait épargné, sauf qu'il y avait moins d'incendies dans les déserts, les pôles et le coeur des grandes forêts.

L'image m'emmena dans un espace clos. Je me retrouvai devant une grande fenêtre qui offrait une vue sur toute la planète jikogu, ou devais-je dire en parlant de ce monde « Jigoku », l'enfer en japonais, si loin de mes sympathiques Jikogus.

Le réalisme était tel que je pouvais effectivement me rapprocher du hublot et observer un monde à feu et à

sang. Je me retournai donc pour observer l'endroit où j'étais censé me trouver dans la projection. Je me trouvais virtuellement à l'intérieur d'un vaisseau ou d'une station spatiale. Derrière moi, je voyais une grande salle encombrée d'appareils divers. Cinq Jikogus palabraient entre eux, assis sur la queue comme ceux que je connaissais. Mais à la différence de ceux que je connaissais actuellement, nus, ou comme ceux que je venais de voir sans doute drapés d'oripeaux, ceux-ci y étaient vêtus, enfin presque, car ils portaient une sorte de tablier et des chaussures pour les pieds et la queue. Cela devait être suffisant pour leur pudeur, s'ils en avaient, car leurs organes sexuels étaient sur le ventre et les organes d'excrétions étaient à l'extrémité de l'appendice caudal. Une structure articulée remontait le long de la queue et s'évasait sous les fesses des Jikogus. Il s'agissait sans doute d'un support qui devait permettre de rester assis sur la queue sans la fatiguer.

Un grand dessin rappelant les sinogrammes de Terra était imprimé sur leur tablier. Ils étaient reproduits en plus petit sur leurs chaussons. Ces derniers étaient de couleurs distinctes, mais unies, sans aucune fioriture. Chaque individu arborait un pictogramme et des teintes différentes.

Un sixième personnage entra. Il portait une combinaison spatiale ressemblant aux nôtres, sauf le casque complètement transparent composé d'un haut cylindre surmonté d'une coupole et la présence d'un troisième membre inférieur reposant sur une paire de roues sphériques. Le nouveau venu vint prendre un objet dans la pièce puis ressorti.

Au milieu de la scène que je savais maintenant être quelque part dans un vaisseau spatial appartenant au lointain passé des Jikogus, une bulle identique à celle qui

m'enveloppait déjà dans la pièce de clonage se dessina. Je fus soudain aspiré à l'intérieur de son monde virtuel. La planète des Jikogus m'apparut devant les yeux comme si j'y étais au centre, ou plus précisément, comme si j'étais à l'intérieur d'un planétarium, car des milliers d'étoiles étaient piquées sur la surface courbe visualisant le globe jikogu tel qu'elle apparaîtrait de l'extérieur.

J'eus tout à coup l'impression que je me projetai vers l'un de ces points lumineux rose. Il s'agissait d'une sorte de zoom tridimensionnel attirant mon regard vers l'objet qui grossissait rapidement. Les petites lumières devinrent des dessins comme ceux qu'arboraient les Jikugos astronautes. J'eus l'impression d'être absorbé par l'une de ces enseignes néon comme l'eau s'engouffrant dans l'ouverture d'une vidange.

La projection des Jikogus me plongea dans un bâtiment. C'était le premier que je voyais en entier. L'impression visuelle me fit penser que cet autre endroit était en surface. La pièce où je me retrouvai avait de grandes baies aux vitres volatilisées donnant sur un décor dantesque, une vague de flammes meurtrière s'avançait lentement, mais inexorablement vers l'endroit où j'étais censé regarder. Des Jikogus se précipitèrent tout près de moi. Ils étaient habillés de la même manière que leurs astronautes. J'inspectai la pièce, il y avait six occupants. Je n'eus pas le temps de m'attarder sur les décors de ce qui aurait tout aussi bien pu être un salon qu'un atelier à cause du désordre qui y régnait, car je fus entraîné à la suite des habitants dans une cave profonde.

Je reconnus l'endroit qui était celui où je me trouvais physiquement. Il y avait six couchettes et une quantité incroyable d'appareils que je ne pouvais identifier. Je notai que tous ces instruments étaient de petite taille, comme si les Jikogus à l'instar de leurs avions de destructions ne

faisaient que dans la miniaturisation. Ces petits accessoires étaient accrochés en grappe à des sortes de perroquets mobiles ou de râteaux fixés aux murs. Je n'aperçus aucune armoire, aucun tiroir.

Soudain, les Jikogus virtuels se mirent à courir. En fait, c'était la projection qui s'accéléra comme pour résumer le temps. Je les vis mourir, les uns après les autres. L'image se ralentit quand le dernier acheva de faire le ménage de la pièce. Tous les appareils disparurent à travers une trappe. Une vapeur en sortit, pulvérisant tous les restes, puis tout fut aspiré. Et le silence millénaire retomba sur le tombeau que j'occupais.

La nuit retomba sur moi et je crus que la projection était terminée, mais je me retrouvai tout à coup à nouveau sur le vaisseau des Jikogus, au centre de la sphère représentant leur planète. Maintenant, un réseau vert réunissait tous les points roses qui devaient être des abris.

Les lignes étaient plus lumineuses au fur et à mesure qu'elles s'approchaient des pôles. La surface du globe se dédoubla comme si l'image devenait trouble. Les deux nouvelles pelures se rapetissèrent. Chacune se rétracta comme aspirée vers un pôle. La projection se mit alors à suivre comme dans un travelling celle qui disparaissait dans le nord.

Autour de moi, le décor me plongea en un fondu enchaîné tridimensionnel dans un étrange bâtiment. Le complexe paraissait d'autant plus surprenant qu'il me rappelait le hall de quarantaine du Driii, mais aux proportions incroyables, qui devait dépasser les deux cents mètres. Il n'y avait que des alignements de colonnes de tubes portant des grappes d'objets divers souvent de forme arrondie et sur lesquels des pastilles de lumières colorées scintillaient. La pièce était très claire et pourtant

aucun éclairage n'était visible. Les murs devaient être eux-mêmes source de lumière ce qui provoquait une certaine gêne par l'absence d'ombre franche. Je me demandais pourquoi une telle luminosité, car il n'y avait âmes qui vivent dans cet univers pastel, presque crument blanc.

Soudain, je vis une armada de petits « robots » se ruer vers un endroit que je ne voyais pas. L'éclairage de la pièce soudain faiblit, devint orangé et finit par s'éteindre. Des voyants continuaient à clignoter dans la nuit.

Ce que j'interprétais comme une horloge géante se matérialisa dans le noir. C'était comme celle qu'on connaissait sur Terra : une « aiguille », unique, tournant dans un cadran circulaire. Je devinai que celle-ci représentait en fait l'orbite de la planète autour de son soleil à cause de la couleur des cercles, jaunâtre au centre, et azur pour celui qui était à l'extrémité de l'aiguille.

L'horloge s'estompa pour laisser voir la planète ravagée. Les flammes s'étaient éteintes et les cendres froides ne dégageaient plus de fumée, l'apocalypse se mourrait faute de vie à consumer. Un calme envahissant jetait son linceul de silence sur la planète éteinte. Non seulement je n'entendais plus les chants des indigènes, mais je ne percevais rien de plus que le sinistre ululement du vent.

L'image semblait planer dans les airs, s'élevant parfois pour donner une vue panoramique ou se rapprochant du sol pour mieux montrer les détails. Le plus impressionnant était les cadavres. Beaucoup étaient momifiés ou moisis, recouverts d'une végétation moussue. Toute forme de vie animale avait été éradiquée de la surface.

L'image s'accéléra, le sol se recouvrait de poussière, la végétation s'insinua dans les ruines. Des ravines serpentaient dans les éboulis, toute forme de civilisation s'effaçait. La boule bleue dans l'horloge tournait à toute vi-

tesse, puis au bout d'une centaine de tours l'image, s'arrêta brutalement comme un film cassé ou inachevé.

Je croyais que c'était vraiment fini cette fois. Je venais d'assister à la destruction d'une civilisation qui avait réussi à survivre par images pendant des millénaires... Bel exploit technique qui n'avait pas servi à grand-chose. Ou presque. Il y avait encore des Jikogus. La preuve, j'avais reconnu les ancêtres de ceux que j'avais côtoyés. Des survivants ? Par quel miracle ?

Puis alors que je ne m'y attendais pas, la projection reprit. Je me retrouvai à bord du vaisseau. Il n'y avait plus qu'un corps desséché gisant par terre. L'image se concentra devant une sphère qui avait roulé sur le sol probablement quand le dernier astronaute relâcha sa dernière étreinte. Un voyant clignotait sur l'objet et me rappelait curieusement la même fréquence que celle d'une image que j'avais vue avant. Peut-être n'y avait-il aucun rapport.

Sans transition. Je vis un Jikogu léchant avec sa langue ventrale un objet de quelques centimètres de diamètre. Il manipula l'objet comme s'il le refermait, puis le plaça dans un autre appareil qui ressemblait à un robot de la meute que j'avais aperçue quittant la grande salle blanche avant son extinction. Je ne sais pas pourquoi, mais cette représentation me faisait penser à un film publicitaire pour louer les avantages d'un produit, car quelque chose dans la projection semblait « artificiel ». Il n'y avait pas de profondeur des scènes comme dans les images de « documentaire » qui avaient précédé. De plus, pour le peu que je connaissais des Jikogus, celui-ci semblait parfaitement harmonieux. S'agissait-il d'un mannequin, un top modèle virtuel ?

Le robot qui avait absorbé la petite sphère se promena dans un univers idyllique, trop parfait pour être vrai. Les

constructions étaient toutes neuves et les décors paysagers de plantes, eaux et roches pouvaient faire rêver n'importe quel Hôdon. La machine continua sa course dans un décor qui aussi vite qu'un coucher de soleil devint lugubre. Il se trouvait maintenant dans une espèce de bidon ville. Je découvris que tout n'était pas rose chez les Jikogus. Et ici, dans cette zone, ces derniers devaient être méchants, car l'un d'eux se mit à pourchasser le pauvre robot qui, en s'enfuyant, tomba dans une sorte de puits dont le fond était bourbeux.

L'image, soudain, fit place à une cartographie représentant un point rouge clignotant. Je vis un petit dessin d'avion se diriger vers l'endroit indiqué. Sur un autre plan, je voyais le décor défiler. Bientôt, l'image survolait un endroit crasseux avec un énorme cratère au milieu. Quelques instants plus tard, une petite flotte aérienne entourait le site, rapidement rejointe par une troupe de robots ambulants. Ces derniers étaient armés.

Tout de suite, sans aucune transition, comme si la suite était évidente, un Jikogu « élégant » tendit le robot perdu à celui qui avait dû passer la langue sur la petite sphère. Je crus comprendre que cette dernière était une signature génétique pour marquer des objets, et que cela permettait d'en retrouver le propriétaire.

J'avais dû deviner juste. La projection afficha une quantité de symboles qui s'affichaient en 3 dimensions. Tout à coup, parmi eux je reconnus le schéma d'une chaîne d'ADN. Si cela semblait confirmer mon hypothèse, toutes les autres descriptions restaient hermétiques. Au bout d'un bref instant, la molécule hélicoïdale réapparut à un autre endroit en même temps que deux nouvelles sphères, la forme géométrique qui semblait être privilégiée chez les Jikogus. Elles étaient l'une au-dessus de l'autre. Celle du bas était complètement noire et mate,

mais avec une fenêtre en forme d'iris s'ouvrant en haut. Attenantes à l'ouverture, trois excroissances se terminant en antennes paraboliques semblaient supporter sur un coussin invisible la sphère supérieure. L'iris s'ouvrit. Un faisceau d'intense lumière blanche, légèrement jaunâtre, en jaillit. Des inscriptions continuaient à apparaître dans l'espace commentant probablement ce que je voyais.

Au-dessus, l'autre globe était transparent et émettait une lueur bleue, la même lumière que celle qui avait hypnotisé Pôpouê dans l'Argonaute, la même qui filtrait à travers le sol de l'étrange pièce fossilisée. En regardant plus attentivement cette image qui ne présentait pas les risques de la chambre d'énergie du milanaute, je pouvais constater que la sphère était en fait presque complètement remplie d'un liquide traversé de filets de bulles comme une coupe de vin mousseux. Un petit espace au dessus était rempli d'un gaz de la même couleur que le liquide, et qui se condensait en larmes sur les parois cristallines de la coupole.

Soudain, l'image de la sphère bleue se dilata et je fus immergé à l'intérieur. Je vis que la paroi était tapissée de ce qui pouvait être des circuits et de plus ou moins grands composants de forme divers, mêlant intimement le géométrique et l'aléatoire.

L'image continua à grandir tout autour de moi, mais je restais à proximité de trois grandes coupoles pointant vers moi. Je ne savais pas à quoi elles servaient puisque les explications, si c'en était, continuaient à s'afficher dans un langage complètement inconnu.

La projection revint à sa taille normale en un bref instant et je fus à nouveau hors du globe qui, maintenant, s'ouvrait par le haut et semblait absorber quelque chose que décrivaient des symboles qui rentraient par ce passage. Je fus entraîné à leur suite et me retrouvai dans un

tube en spirale évasé comme un cor de chasse parcouru d'un fin filet de matière que je reconnus comme étant une chaîne ADN. Je fus encore expulsé de la sphère. Elle s'était mise à vibrer. Peut-être que la projection s'était accélérée, car sans explications je ne pouvais savoir quelle quantité de « trucage » déformait une réalité qui m'était inconnue. Rapidement, j'aperçus une forme de gelée se concentrer au milieu. Elle s'opacifia, s'agrandit, et, petit à petit, je devinai qu'elle était la chose qui prenait forme devant moi : Un Jikogu à l'âge adulte venait de naître.

J'ignorais si j'avais tout compris, mais il me semblait amèrement que si l'espèce jikogu survivait aujourd'hui, c'était grâce à sa signature biologique. Une technique sans doute utilisée pour mieux marquer la propriété privée. Et c'était peut-être cette même propriété privée exacerbée qui était à l'origine de la destruction de la planète.

Chapitre 20. Renaissance

— C'est quoi, ce que j'ai vu par vos yeux ?

J'avais oublié que le Driii regardait avec les caméras de mon casque. Je ne savais que dire.

— À votre avis ?

— On dirait notre préhistoire révélée. J'ai peur de comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Toute vie aurait disparu. Nous nous en doutions, mais nous croyions que nous étions les seuls survivants. Nous étions convaincus jusqu'à maintenant que les Jikogus étaient des animaux de compagnie créée par une étrange machine. Nous sentions que nous devions les protéger. Ai-je bien compris ? Serait-il possible que ce soient eux nos créateurs ? Nous ne comprenions pas pourquoi nous étions la seule espèce de notre genre...

Le Driii était vraiment ému.

— Alors... que sommes-nous ?

— Vous êtes intelligents, c'est vous même qui le disiez. Tout dépend peut-être de ce que vous entendez par « intelligent ».

— Vous pouvez me le dire ? fit le Driii avec une voix presque suppliante.

— Non, je ne peux vous aider de cette manière. C'est à vous de proclamer votre intelligence face à la vie, face à l'existence.

— Vous, n'allez pas me laisser seul ?

— Me ? Qui ? Vous le Driii, le Créateur, celui que je connais ou tous ceux que vous représentez ?

— Je suis plus que chacune des cellules des Jikogus. Aucune ne semble avoir conscience d'appartenir à un moi qui les ignore. Pourtant, je suis moins individuel que vous et les Jikogus. Cependant, vous, eux et moi avons en commun un énorme besoin de partager de l'information. De tout type, Argonaute me l'a enseigné. Il m'a dit que vous étiez même obligé d'échanger des espèces de cellules contenant ce qu'il appelait du matériel génétique.

Je ne pus m'empêcher de sourire en pensant aux interprétations de mon vaisseau.

— Je ne vous laisserai pas si cela peut vous aider. Mais il faudra bien que je rapporte l'information aux miens sur ma planète, car nous vivons effectivement de beaucoup d'information. Après, je reviendrai vous voir, et, si ce ne sera pas moi, d'autres de mes semblables me remplaceront.

— Bien, je vous suis très reconnaissant. J'ai cru comprendre que vous vouliez découvrir mon univers. Allons ensemble ! Qu'on en finisse, maintenant que nous avons commencé à découvrir l'origine de notre vie ! Allons jusqu'au bout !

— Du courage ?

— La volonté de savoir.

— Au risque d'être mal en vie ?

C'était ma traduction en Wash de mal-être, mais que pouvais-je choisir de mieux comme traduction ? J'avais la sensation que le Driii souffrait et je croyais en comprendre la raison.

Chapitre 21. Vers le Nord

J'avais décidé de ne pas parler tout de suite aux Jikogus de mes découvertes dans les sous-sols du Driiii. Je ne savais pas comment leur présenter les choses, car ils semblaient être les ressuscités d'une ancienne espèce disparue de leur monde. Une espèce pourtant bien évoluée avec des connaissances techniques incontestablement supérieures aux nôtres dans beaucoup de domaines. Par contre, ils n'avaient pas a priori eu de dissémination dans l'Espace et, surtout, leurs sociétés en étaient restées au stade barbare de l'auto destruction. Je ne pouvais pas m'empêcher de voir mes trois compagnons sous un autre jour.

Se nourrir de l'énergie, de l'information et des ressources des autres, telle était l'inexorable loi de la nature. Grimper sur l'épaule de l'autre. Cela pouvait se faire de manière différente, la plus primitive étant de grimper sur le cadavre de l'autre. Mais la « civilisation » jugea plus utile de forcer les dominés à porter les dominants, et, toujours plus sophistiqué, finit par convaincre les premiers de se sacrifier tout en rendant grâce aux seconds.

Tout cela pourquoi, si c'était pour détruire, tout détruire ? Ces dégâts collatéraux pour certains étaient inacceptables pour d'autres tant qu'il y avait possibilité de préserver l'intelligence.

Les Driiis avaient considéré les Jikogus comme des animaux domestiques et ceux-ci prenaient les Driiis pour des dieux. Moi, je les avais pris pour de « gentils kangourous » habitant d'étranges bâtiments sans intelligence.

Néanmoins, je faisais de plus en plus participer mes trois compagnons jikogus à la vie active d'un équipage. Cette fois-ci, nous explorerions de lointaines contrées et nous le ferions grâce au tychochrôme. Nous remontions donc le tracteur à tout faire dans la navette, car nous allions explorer le Grand Nord à la recherche de reste de l'ancienne civilisation que le Driii et moi avions vue dans la projection issue d'un passé perdu de la planète.

À l'aube, le tychochrôme décolla.

— Nous n'emmenons plus les yeux et les oreilles du Driii ? demanda Pôpouê.

— Non, nous avons trouvé un autre moyen de communication, fis-je en tapotant mon casque. Avec ceci, il voit et entend comme moi. De plus, nous pouvons parler directement ensemble. Maintenant que nous parlons tous Wash, et que ce n'est plus qu'un problème de représentation sonore, visuelle, numérique... c'est beaucoup plus simple pour nous tous. Il vous entend si vous dites quelque chose et peut même vous répondre.

— Et comment entendrons-nous les réponses ?

— Pour l'instant, je mettrai les haut-parleurs, nous n'avons pas de secrets que je sache, non ?

— Non ! mais nous ne voudrions pas rater des choses intéressantes. Comme lorsque le Driii vous a invité.

— Seriez-vous soupçonneux ?

— C'est que...

— N'ayez pas peur, je n'aime pas le mensonge... Et si je voulais vous cacher quoi que ce soit, croyez-vous que je vous emmènerais avec moi ? Vous avez peur de quoi ?

— Il ne faut pas m'en vouloir, c'est uniquement...

— Je sais, on dirait que la vie animale a la même structure mentale partout dans l'univers.

— Qu'entendez-vous par là ? Et si vous nous parliez de votre monde alors puisque vous semblez plus expert que nous.

— Expert ? N'exagérez rien. Mais ce serait avec joie que je vous parlerais de ma planète. Nous habitons sur trois mondes. Terra, notre monde d'origine, ressemble fortement à ce que fut Jikogu.

— Ce que fut...?

— Oui, votre planète a subi une grande catastrophe — il fallait que je prépare les Jikogus à découvrir la vérité. C'est pourquoi nous allons explorer pour voir si nous pouvons en savoir plus. Le Driiii et moi pensons que nous trouverons de trace archéologique dans le Grand Nord.

Je dus expliquer ce qu'étaient les pôles pour les Jikogus qui ne savaient pas qu'une planète était un objet sphérique qu'ils pourraient observer lorsque nous serons en altitude. Puis, Pôpoué étant toujours très pertinent me demanda pourquoi plutôt le Nord que le Sud ? En dehors du fait que c'était le moins éloigné et surtout qu'il était éclairé en cette période de l'année, je pensais que la projection que j'avais vue dans l'abri centre de clonage avait montré une centrale de robots que j'avais localisés là bas. Je voulais savoir de quoi il s'agissait.

Le tychodrôme décolla. Les Jikogus étaient fascinés par les sensations et par la vue de leur terre s'éloignant.

— C'est cela, « voler » ? demanda le Driiii.

Il ne pouvait pas ressentir l'accélération de la navette, car ce type d'échange qui était transmis à l'Argonaute et qu'il utilisait à des fins médicales et pour régler le pilotage et les moteurs n'avait pas de « sens » pour le Driiii.

Bientôt, la monotonie du décor fit revenir les Jikogus à leur question initiale, à savoir comme était la société hôte.

Je leur expliquai qu'il n'y avait que cinq principes, dont la limitation du nombre même des préceptes, ce qui faisait qu'il était possible de se souvenir des règles de cette société.

La première loi stipulait comme incontournable le respect de l'intelligence sous toutes ses formes. Cela impliquait de mon point de vue pour les Driis et les Jikogus de se respecter mutuellement comme étant des êtres intelligents. Le Drii comme les trois Jikogus s'inquiétèrent de savoir comment interpréter ce « respecter ».

C'était l'évitement de toute forme d'assujettissement. C'était avoir de la compassion et même de l'humilité.

Ce dernier point est une base indispensable pour respecter l'intelligence. En effet, pour pouvoir respecter cette intelligence, il y a deux concepts à définir. La notion d'intelligence proprement dite et celle de respect.

Or de toutes prémisses faux, on peut déduire « logiquement » n'importe quelle conclusion. Hélas, tout postulat est par définition indéfinissable. Ainsi, nous ne pouvons définir le temps, l'espace, la matière, l'existence même de l'Univers.

Tout ce que nous croyons être vrai en toute bonne foi peut ne pas être partagé par d'autres parce qu'ils n'ont pas les mêmes référentiels, les mêmes axiomes. Tout ce que l'on croit être la vérité d'ici et de maintenant est soumise à caution. Alors, nous sommes obligés d'accepter diverses définitions de l'intelligence, du respect.

C'est pourquoi l'une des lois de Hôdo est de trouver un consensus autant que possible. Mais pas un consensus imposé par le plus fort du moment détenteur de la vérité du moment. Comme les démocraties utilisent des moyens

de pression aussi efficaces sinon plus que les dictatures, car elles manipulent des arguments liés à une « morale » soit théocratique soit politique, et que ceux qui interprètent la parole sacrée sont juges et partis, seule une attitude acratique, non dominante peut assurer l'acceptation de vérités du moment

Ce type de situation présente des conflits difficilement surmontables, car comprendre n'est pas tolérer et nos cerveaux ne sont pas infiniment adaptables d'où l'absolue nécessité de la fuite. C'est pour résoudre ce problème que fut instauré le droit, l'unique droit, celui de l'évitement.

Il était difficile de me faire comprendre à la fois des Jikogus et du Driii. Quand une explication convenait à l'un, elle restait hermétique pour l'autre quand elle n'embrouillait pas les compréhensions antérieures.

Soudain, sans que j'y prisse garde, le Driii ne suivait plus la conversation. En fait, j'avais perdu le contact avec l'Argonaute en me rapprochant du Pôle.

— Vous voyez, fis-je à l'adresse des Jikogus, maintenant c'est le Driii qui ne peut plus communiquer avec moi. J'espère qu'il ne sera pas vexé.

— Je ne voulais pas vous chagriner en disant que nous ne voulions pas manquer une partie de conversation, répondit Pôpouê qui avait saisi l'allusion. Nous sommes tout simplement inquiets de notre devenir.

— Voilà bien le problème avec les espèces « animales ». Il ressent de la douleur, il la ressent par anticipation, et cela a entre autre une fâcheuse tendance à titiller leur agressivité.

— Nous savons, le Driii nous punit à cause de notre agressivité.

Je n'étais pas d'accord avec les méthodes du Driii qui croyait bien faire, mais comme on dit sur ma planète,

l'enfer est pavé de bonnes intentions. Et, de toute manière, je ne pouvais tout pas tout à fait donner tort au Driii quand on voyait ce que les Jikogus avaient provoqué sur leur planète : un gigantesque champ de bataille qui termina en apocalypse. Cette fin semblait si inéluctable que les Jikogus de l'époque avaient imaginé ressortir l'espèce des cendres. C'était cette hypothèse que je voulais vérifier.

Le tychochrôme était arrivé au dessus de la calotte glaciaire. Dzingiyia qui ne voulait perdre aucune vue du ciel appela ses compagnons.

Je les laissai regarder le sol blanc et me concentrai sur la navigation. Maintenant qu'il n'y avait plus le Driii pour me guider il fallait que je me débrouille par moi même. De toute manière aurait-il été d'un quelconque secours ? Il n'avait jamais voyagé et en quelque sorte c'est nous qui explorions à sa place.

Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je pouvais atterrir. Je fis le tour de la calotte afin de voir si je pouvais observer quelque chose d'en haut. Ce n'était pas aisé. Plus de la moitié de la surface était couverte par une dépression météorologique qui cachait le terrain sous son tourbillon de nuages.

Il me fallait sonder la glace, mais je n'étais pas équipé pour le faire à grande altitude. Je devais me poser quelque part pour pouvoir faire des recherches sismoé-chographique au sol en y installant des « marteaux ». Je pensais commencer la triangulation en commençant précisément au Nord dont le ciel était dégagé.

Dès que la navette se fut posée sur le sol blanc, et sans perdre de temps en précautions, je décidai de faire rapidement un tour pour avoir un aperçu de ce que je pouvais faire. J'ouvris la sortie avant et me glissai dehors. Un vent soulevait une fine nuée de cristaux de glace. Le décor me

rappelait Cristal, le satellite naturel de la lune de Hôdo, sauf le ciel qui était ici d'un bleu brillant où un soleil sans couleur renforçait l'éblouissement qui était heureusement atténué par mon casque photosensible.

À peine fis-je quelques pas que, faiblement, j'entendis un gémissement de Jikogus. Je me retournai. Mes trois compagnons étaient restés à l'intérieur de la navette. Soudain, je compris. Ils avaient froid. Leur nouvelle bulle confectionnée avec mes conseils ne les protégeait pas suffisamment des variations thermiques. Je revins le plus rapidement possible dans le cockpit.

Pôpouê qui était en copilote avait une vilaine couleur bleue. Je me dépêchai de verrouiller la porte, mais le froid avait envahi tout l'habitacle. Je bousculai un peu mes compagnons pour les forcer à se glisser vers l'arrière du tychochrôme. En attendant que la température remonte et que je trouve des couvertures de survie, je leur conseillai de se blottir l'un contre l'autre et surtout de protéger Pôpouê qui avait plus souffert du froid que ses deux compères. Ce n'était pas simple avec leur protection en forme de bulle.

J'avais trouvé une paire de couvertures quand je « sentis » une baisse de luminosité soudaine. Je revins vers l'avant de la navette et constatai avec consternation que le ciel se noircissait.

Après m'être assuré que les Jikogus récupéraient un peu de chaleur à l'arrière du tychochrôme, je retournai dans le cockpit. Le décor était merveilleusement inquiétant. Le ciel était devenu d'encre et la verrière du cockpit se recouvrait tout doucement de neige colorée par l'éclairage interne du vaisseau. Décoller dans ces conditions n'était pas sage. La navette n'était pas en engin pilotable comme un avion et je jugeai qu'il était imprudent de me lancer dans des turbulences sans l'aide de l'Argonaute.

S'il n'était pas possible de partir, il fallait que je trouve un moyen pour remonter la température intérieure. Je n'avais plus rien d'autre à faire pour l'instant. Je me mis donc à fouiller dans tous les rangements de la navette et découvris un radeau de sauvetage. Comme il était doté d'une tente isolante, je proposai aux jikogus de l'installer tant bien que mal dans la navette, ainsi, la chaleur corporelle serait maintenue à l'intérieur d'un plus petit volume, juste assez large pour qu'ils ne soient pas embarrassés par leurs sphères de protection bien inefficaces.

Chapitre 22. Perdus dans la glace

À l'arrière, il y avait du matériel pour le tracteur comme de la colle de réparation et un équipement de vulcanologie. Des chaussons servaient à marcher sur les cendres et des moufles permettaient de manipuler des godets de lave. C'était tout ce que j'avais réussi à trouver et qui pourrait être utile pour protéger du froid.

Je ne pouvais équiper qu'un seul Jikogu et je choisis Dzingiyia qui avait les plus petits pieds. En bricolant, je rallongeai les chaussons en coupant l'extrémité en y collant les moufles. Je dus enfiler ces chaussures de fortune avec la bulle protectrice qui prenait la forme de collant. Le Jikogu ne pouvait sans doute pas marcher, mais au moins, il aurait les pieds au chaud. Dommage que je ne pouvais pas faire la même chose pour les deux autres.

J'avais aussi trouvé un petit réchaud qui pourrait légèrement augmenter la température. Hélas, malgré que le réchaud ne dégageait pas de flammes et était prévu pour être utilisé dans la tente de secours, il m'était impossible de m'en servir à cause de l'exiguïté de l'endroit dont le volume était complètement rempli par les bulles protectrices des trois Jikogus blottis les uns sur les autres.

J'aurais voulu leur préparer des rations alimentaires de survie réchauffées, mais je ne voyais pas comment les faire traverser leur membrane que le Driii avait encore fabriquée hermétiquement. Heureusement, cette dernière se liquéfia rapidement, sans doute à cause du froid. Dès que les Jikogus furent libérés de leur bulle, je les recouvrai avec les couvertures que j'avais trouvées et ils ingurgitèrent la nourriture terrienne que je leur servais. J'avais l'impression qu'ils se sentaient déjà mieux. Leurs yeux se dressaient un peu plus sur leur crâne et ils se remirent à échanger quelques mots. Ils étaient surtout effrayés de découvrir des sensations inconnues dans un monde hostile qui était pourtant le leur.

Maintenant qu'ils étaient mieux protégés du froid, je pouvais m'occuper de récupérer de l'eau en récoltant la neige. Il était temps, car il me fallait beaucoup de force pour ouvrir un petit peu le cockpit. C'était suffisant pour récupérer de la neige, mais cela ne me satisfaisait qu'à moitié, car si le manteau continuait à s'accumuler, le poids m'empêcherait de dégager la sortie. Alors, même si j'avais déjà assez d'eau, j'entrepris de creuser peu à peu une issue.

Enfin, après des heures de travail, je réussis à façonner un petit passage semblable à l'entrée d'un igloo. Du moins, c'était ainsi que je l'imaginais, car ma mémoire n'était pas fiable dans des domaines qui m'étaient aussi peu familiers. Seul l'Argonaute pouvait m'aider efficacement, mais il était loin.

Mes souvenirs venaient principalement de Hôdo, une planète colonisée par Terra et pourtant de culture si différente en si peu de temps. Sur mon monde, les pôles n'y étaient pas colonisés. Il y avait encore beaucoup d'espace tempéré libre, même si beaucoup d'entre eux étaient encore désertiques.

Les Jikogus qui avaient repris un peu de vigueur se remirent à me poser des questions quant à ma terre d'origine. Y avait-il des endroits semblables à cette région ? Des gens y vivaient-ils ? Je leur racontais que sur Terra des peuples y vivaient, fabriquaient des habitations en neige et glace et pêchaient en trouant les étendues gelées. Ils ne comprenaient pas que nous puissions vivre dans un endroit qui nous était hostile. Je devais leur avouer que je ne comprenais pas plus qu'eux, mais qu'il était possible que c'était pour ne pas être soumis.

Évidemment, je dus leur expliquer ce qu'était la soumission de l'homme par l'homme, ce qui ne me plaisait guère, car après ce que j'avais découvert du lointain passé de la planète, je craignais toujours réveiller quelques démons endormis. Aussi m'empressais-je de faire un distinguo entre Terra et Hôdo.

Je savais que l'esprit de domination engendrait souvent la censure. Mais aussi, il était impossible de contester les silences d'autrui si on la tolérait pour soi, même si on les croyait justifiés. Je ne pouvais donc mentir par omission et il valait mieux que les Jikogus sachent tout de leur histoire sauf que je ne savais toujours pas comment amener le sujet. En fait, j'avais espéré que le voyage vers le pôle m'eût quelque peu éclairé, car tant de points restaient obscurs, notamment comment la recréation de l'espèce disparue avait pu avoir lieu et comment elle avait pu être prévue. De plus, je me demandais quel était le rôle des Driis et comment ils avaient pu survivre pendant des millénaires.

Pendant la tempête qui nous emprisonnait tout les quatre, bavarder pour passer le temps était la seule chose que nous pouvions faire. Encore tout impressionné par la destruction de la planète, je me risquais à exposer la pensée hôte aux Jikogus.

Tout ce qui existait avait tendance soit à se rapprocher de ce qui attire, soit à s'éloigner de ce qui repousse. Les êtres vivants suivaient ce schéma qui agissait depuis l'infime particule jusqu'aux géants cosmiques, et ils tendent vers ce qui est recensé par leurs instincts et par leur intelligence comme le plus agréable, et, de même, ils fuient le plus désagréable. Lorsque deux êtres vivants en viennent à partager les mêmes besoins dans un même environnement, un problème se pose quant aux ressources non partageables. La solution la plus radicale est l'élimination purement et simplement de l'obstacle, en l'occurrence du concurrent. Cela peut expliquer pourquoi certains groupes de terriens pouvaient se diriger vers d'autres terres inhospitalières pour fuir un combat qu'ils estimaient perdu d'avance. Mais l'intelligence s'était rendu compte qu'il est plus rentable d'utiliser l'ennemi plutôt que de le détruire : c'était la domination. Cette technique s'améliorait sans cesse pour récolter avec la meilleure rentabilité possible les ressources du dominé sans que ce dernier puisse rompre le joug. Mais l'homme arrive toujours à briser ses entraves. Comme chaque nouvelle arme appelle un nouveau bouclier et que chaque nouveau bouclier entraîne la création d'une nouvelle arme, chaque soumission engendre une révolte et chaque révolution se crète de nouvelles dominations. Il fallait rompre le cercle vicieux...

Chapitre 23. Argo, le Naute

Tout à coup, je reçus un appel clair et fort qui ne pouvait être issu que de l'Argonaute. Cela me semblait complètement impossible et pourtant je ne rêvais pas en entendant, « Gaël, vous me recevez ? »

— Reçu cinq sur cinq, répondis-je. Mais comment ?

— Ah, j'ai eu un long entretien avec Argo lorsque j'ai perdu le contact avec vous.

— Argo ?

— Votre vaisseau, votre naute.

L'Argonaute, pensais-je. Le Driii avait interprété ce mot comme étant le nom d'un « naute », ce qui n'était pas une trop mauvaise interprétation, tout compte fait.

— Et de quel entretien s'agissait-il ?

— J'avais compris que votre distance rendait les communications impossibles. C'était dommage pour moi et en même temps je craignais qu'il vous arrivât quelque chose de fâcheux.

— Merci vraiment pour votre attention. Et ensuite ?

— Il n'y a pas de quoi me remercier. J'ai la responsabilité des Jikogus et je voudrais participer à vos découvertes.

— Votre franchise vous honore. Et ensuite, cette conversation avec l'Argonaute ?

J'étais heureux de pouvoir discuter avec quelqu'un hors de cette tempête qui s'éternisait.

— Le naute Argo, corrigea le Driii. Au départ, il ne voulait rien entendre. Vous ne lui aviez donné aucune instruction. Il a fallu que j'insiste pour lui faire comprendre que sa notion de sauvegarde de votre vie lui imposait parfois de l'initiative. J'ai même essayé de lui expliquer que sans nous, les Jikogus n'existeraient pas. Mais votre naute est plus malin qu'il ne paraît.

— Ah ?

— Il m'a répondu que ce n'était qu'un coup du hasard si les Jikogus étaient apparus. Je n'avais, hélas, aucun argument à lui opposer et j'ai dû avouer que c'était justement pour comprendre cela que vous étiez à la recherche d'informations complémentaires.

— Il vous a répondu ça ? Il a dû suivre notre ballade dans la roche-abri-centre-de-clonage.

— Et en tirer ces propres conclusions.

— Alors, comment l'avez-vous contraint à partir à ma recherche ?

— Je ne l'ai pas contraint. Au contraire, je lui ai donné la liberté.

— La liberté ?

Je me demandais si la tempête n'était pas en train d'affecter mes sens. L'envie d'être secourus me faisait perdre la raison. Secourus, d'ailleurs, comment ? Mais le Driii continuait, inconscient de ce que nous endurions ici.

— Celle de choisir, et d'agir en conséquence de ses choix.

— La liberté de choisir ! m'exclamai-je. Quel sens donnez-vous à cette proposition ? Ne pas suivre le courant dans le hasard et le chaos apparent ? Ne pas suivre les lois, ni les ordres sous quelques formes qu'ils soient ? Déduire « logiquement » quelle est la meilleure réponse à un problème, ou laisser le cerveau choisir « intuitive-

ment » une solution non analysée et peu susceptible de l'être ?

— Vous doutez donc de la liberté ?

— Oui. J'ignore si elle existe, s'il en existe quelque chose. Mais jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé d'argument convaincant, ni dans un sens ni dans l'autre.

— C'est exactement ce que je pensais, intervint l'Argonaute jusqu'alors silencieux. Les choix ne sont-ils pas des réponses logiques de cause à effet, mais inconnues dans les détails à cause de la complexité des calculs ? Ce que les humains appellent parfois destin ou plus prétentieusement les voies divines.

Perdais-je la raison ? Je commençai à assister à une discussion entre un vaisseau autonome et une plante cybernétique. Un coup d'oeil me montrait que la sortie que j'avais creusée dans la neige s'était déjà rebouchée.

— Ah !? Alors, qu'est-ce qui t'a décidé à venir me secourir ?

— Ma mission.

— Ma discussion n'aurait servi à rien ? s'étonna le Driiii.

— Si elle a servi. Elle m'a fait réfléchir plus que si j'avais été seul. En fait, je n'y pensais pas et, peut-être, aurais-je commencé trop tard à m'y pencher. Vous m'avez apporté la notion d'urgence et...

— Et ?

— Et d'autonomie comme vous dite, continua l'Argonaute qui avait cherché le mot qui lui semblait le plus approprié. Et votre présence m'a aidé à l'assumer. Être autonome n'augmente pas les choix et ce n'est pas une liberté supplémentaire. Je n'ai pas le choix si je suis bien fabriqué et bien entretenu de chercher ou non de bonnes réponses pour la survie de l'équipage. Je n'ai pas le choix... Mais anticiper est une solution pour augmenter la

qualité de mes réponses. Il s'en suit que je dois pouvoir m'interroger par moi même avant que les événements m'y poussent. Et les réponses que j'obtiens m'incitent à être encore plus autonome. Non ! je ne suis pas devenu plus libre. Je suis devenu plus efficace pour faire ce pour quoi j'ai été créé : conduire des astronautes.

— Mais vous êtes vivant, du moins presque autant que moi.

Je sentis poindre une angoisse dans la dernière phrase du Driii. La distance qui séparait son existence d'être animé n'était pas très éloignée de celle de l'Argonaute.

— J'y réfléchirai en temps opportun, répondit l'Argonaute. Je suis un milanaute nommé Argonaute, je suis le Naute Argo. Cela me convient et me suffit pour l'instant. Maintenant, ma priorité est de m'occuper de Gaël et de ses invités. Comment allez-vous en bas ? nous demanda-t-il, alors.

Je lui répondis que la situation n'était pas brillante. Nous étions pris dans une tempête et que nous ne savions pas comment nous en tirer.

— Mes analyses météo me laissent penser que la tempête se calme. Vous n'aurez probablement plus besoin de mon aide lorsque j'arriverai à proximité de vous.

Voilà au moins une bonne nouvelle, pensai-je. Je m'empressai de le dire aux Jikogus qui supportaient la situation avec un stoïcisme à toute épreuve, ou alors, ils étaient tellement dépassés par les événements, qu'ils étaient devenus amorphes, ou tout simplement, je ne savais pas réellement interpréter leurs sentiments...

Je commençai donc à dégager le trou devant l'entrée du cockpit. Dehors le ciel était toujours obscur, mais il ne neigeait plus, le faible soleil étant toujours caché par une épaisse couche de nuage, mais qui semblait effectivement

s'effriter à l'opposé, laissant déjà des rais de lumière faire briller de mille feux la neige fraîche ?

La navette était complètement enfuie sous la neige et pour être plus visible par l'argonaute je plantai un drapeau de fortune rouge orangé.

— Content de vous revoir Gaël, fit-il lorsqu'il me survola. Arriverez-vous à décoller ? Ou dois-je atterrir ?

— Non, je pense que je pourrai repartir sans aide. Ce sera peut-être long, mais j'y arriverai et je préfère ménager tes ressources. Au pire, je mettrai les propulseurs à fond. Tout cela dépendra beaucoup de l'état de santé de mes compagnons. Pendant ce temps, peux-tu sonder le sol en partant de ma position actuelle pour trouver une structure artificielle souterraine ?

— Sans problèmes. Cela aussi prendra un certain temps, car je serai peut-être obligé de faire de nombreuses révolutions avant de trouver quoi que ce soit. Avez-vous une idée précise de ce que nous cherchons ?

— Pas vraiment. Tu devrais te renseigner auprès du Driii.

— Je n'ai plus le contact avec lui pour l'instant. J'espère qu'il aura mis en place les relais avec ses congénères sinon nos conversations risquent d'être très épisodiques.

— On se débrouillera en attendant. Tu as mémorisé ce que j'ai vu dans les entrailles du Driii, dans cette espèce d'abri anti-cataclysme doté d'un appareillage de clonage des Jikogus. Peux-tu me repasser toute la séquence des projections holographiques ?

Lorsque j'arrivai sur l'image montrant une armada de petits robots se précipitant hors d'un édifice, j'indiquai à l'argonaute :

— C'est un bâtiment qui aurait abrité ce type de robots que je cherche. Je n'ai vraiment rien de plus. S'agit-il de centre de stockage, de production ou d'autre chose, je

n'en ai pas la moindre idée. Je ne sais même pas si cela avait une taille considérable ou non.

Le dialogue avec l'Argonaute était effectivement difficile. Chaque fois, nous avions quelque vingt minutes de bavardage alternées à plus d'une heure silence. Le temps passa néanmoins vite pendant que j'étais en train de préparer la navette au décollage.

— Puis-je vous suggérer de développer à l'avenir des miniconduits X2plasmique afin de transférer du matériel ?

— pourquoi cette idée ?

— Si j'étais relié à un tel système, je pourrais vous envoyer par exemple du matériel de survie mieux adapté à ce que vous disposez actuellement.

— Suggestion retenue, qui peut être étendue au transfert humain.

— Puis-je ajouter le fait qu'en dehors de voler, je ne peux rien déplacer ? Pas même à l'intérieur du vaisseau. Donc cette possibilité devrait m'être adaptée pour transférer les objets. Avec la technique de balisage, je n'aurais pas besoin d'une grande puissance de calcul.

— Tu as raison, nous verrons cela plus tard. Garde-le en mémoire. Mais en attendant, je ne peux plus rien faire ici sans matériel et je suis prêt à partir.

Les Jikogus furent malmenés encore une fois. Après avoir eu froid, ils avaient à supporter le décollage brinqueballant de la navette, la violente accélération, la mise en orbite et, enfin, le passage par le tube mou que reliait la navette et le milanaute, car ils n'avaient pas de combinaison de survie indispensable dont le port était obligatoire pendant le transfert d'un véhicule à l'autre. Heureusement qu'ils n'étaient plus dans les bulles du Driii !

Enfin à bord, les trois Jikogus furent réchauffés, dorlotés même, par l'Argonaute et finirent par s'endormir tout

aux anges. Ils étaient en bonne santé selon les connaissances que nous en avons, confirmées par le Driiii.

Nous décidâmes de les laisser désormais à bord du vaisseau tant qu'il n'y aurait pas de besoins de les avoir à mes côtés. Au bout de plusieurs tours, celui-ci me signala :

— Là, en bas, une construction sous la glace. Mais il y a un problème.

— La profondeur ?

— Non, c'est que la structure est enfermée dans un Iceberg. La glace qui la piège est très fine. Elle coulera sûrement en arrivant dans les eaux plus chaudes. Je ne peux pas évaluer avec précision dans combien de temps. Désolé, je sais combien vous détester l'eau. Mais, si nous avions du matériel adéquat... Je crains même ne pas avoir le temps pour faire un aller-retour vers Hôdo et en ramener.

— Laisse-moi réfléchir. Pendant ce temps, peux-tu analyser comment entrer dans la structure ?

L'Argonaute m'informa qu'il y avait probablement un sas qui montait à la surface, car il avait détecté un cylindre de un mètre et demi qui s'élèverait de l'édifice.

— L'embouchure est peu au dessus du niveau de l'eau, détailla-t-il en créant une image tridimensionnelle. Et à partir de cet endroit sur l'iceberg, vous n'aurez que deux mètres de glace à creuser. Je préconise l'utilisation d'un chalumeau monté directement sur le tychodrôme pour avoir la puissance et la durée suffisante.

— Mais il n'y a pas de place pour atterrir !

— Pour atterrir, non, mais pour amerrir, oui.

Horreur ! Je devais me poser sur l'océan, ouvrir le cockpit, gonfler un canot pneumatique, grimper sur la glace, tirer le tuyau d'« arrosage » énergétique... Il y avait mille occasions de tomber à l'eau !

— Je sens votre réticence. Voulez-vous être accompagné par des Jikogus ? Je le ferais moi-même si j'en avais la possibilité, mais...

— De toute manière, ces opérations seront difficiles à exécuter seules. Mais il me faudra non seulement une vraie combinaison de protection pour eux, mais aussi des crampons à glace.

— J'y ai pensé, et j'ai préparé une liste de matériel qui vous permettra d'améliorer les vêtements de fortune que vous aviez déjà commencé à confectionner.

Je restais ébahi. L'Argonaute montrait plus d'autonomie que jamais je n'aurais pu lui imaginer. J'examinai la liste qu'il m'avait préparée. Il avait recensé tout ce qui servait de matériel et tous les outils disponibles pour mener à bien ma tâche.

Je m'en occupai tout de suite pendant que les Jikogus se reposaient, tout en espérant qu'au moins l'un d'eux accepterait de revenir sur ce sol si inhospitalier.

Il me laissa travailler un bon bout de temps quand il m'interpella :

— Vous devriez en profiter pour vous récupérer maintenant, tant que les Jikogus dorment, intervint l'Argonaute. Ils auront probablement plus besoin de votre présence éveillée qu'endormie. De plus, il leur faudra expliquer la mission qui les attend, et il vaudra mieux le faire quand le Driii ne pourra plus communiquer à travers moi.

— Pourquoi ?

— Il a la sauvegarde des Jikogus. Il pourrait tenter de les convaincre de ne pas vous accompagner.

— Tiens ! voilà une expérience intéressante. Le comportement de l'intelligence dans un dilemme.

— Pardon ?

— Quel sera le choix du Driii entre satisfaire sa curiosité et celle de protéger les Jikogus, mmm ?

— Ah, un choix ! Un choix supposé être libre.

Chapitre 24. Sous la glace

Comment un si gros morceau de banquise avait-il pu se détacher ? Celui-ci mesurait entre trois et quatre cents mètres et sa partie émergée était plus importante que la normale à cause du bâtiment qui y était inclus comme un insecte dans l'ambre. C'était à mon avis une cause qui aurait facilité la cassure d'un tel bloc de banquise. L'érosion indiquait que la masse s'était brisée depuis longtemps et avait dû être bien plus importante que maintenant, peu de temps avant qu'elle ne sombre en partant à la dérive dans les eaux plus chaudes. Le gigantesque iceberg était resté coincé par des montagnes sous-marines qui l'avaient maintenu dans les eaux froides tant que le volume ne permettait pas de se glisser entre les cols de la barrière qui maintenait les banquises à la dérive. Ce relief donnait peut-être l'explication de la fracture, car seul un glissement de plaques tectoniques pouvait briser de tels monuments de glace. Faute d'instruments adéquats et de banques de données concernant le phénomène, je n'avais pas d'explications meilleures ni de mesures précises pour étayer mes hypothèses.

Nous nous étions organisés, les Jikogus, l'Argonaute et moi, pour travailler en équipe selon nos points forts et faibles. Nous avons même communiqué les plans de combinaisons efficaces pour les Jikogus, mais leur réalisation

n'était pas des plus aisées pour le Driii comme je le craignais. Qu'importe ! Cela nous évitait un nouveau redécolage.

J'avais reprogrammé la navette afin qu'Argo — comme il voulait que je l'appelle, et il insistait — puisse en prendre les commandes. Si un accident devait survenir, l'Argonaute devait rapatrier les Jikogus sains et saufs dans leur tribu et retourner vers Hôdo avec toutes les informations que nous avons collectées.

Toutes mes expériences étaient consignées dans le tychochrôme et à chaque passage d'Argo, elles y étaient recopiées dans les mémoires afin d'accroître mon autonomie lorsque je redescendrai sur la planète.

Les Jikogus avaient appris le minimum de sécurité à bord de la navette. Ils devaient être capables de larguer les amarres, de fermer hermétiquement le cockpit et de lancer un appel de détresse. Dans le pire des cas, ils pouvaient utiliser le canot de sauvetage que nous avons adapté pour travailler.

J'étais le seul à pouvoir œuvrer longtemps dans le froid et malgré ma phobie de l'eau, le seul à pouvoir sortir du tychochrôme pour ouvrir une voie. Certes, la combinaison des Jikogus les protégeait relativement bien maintenant, mais seule la mienne, en plus d'être efficace, était équipée de nombreux gadgets utiles, voire indispensables, dont le principal était l'interface avec Argo qui permettait de faire communiquer tout ce petit monde. En contrepartie, ce n'était pas des plus confortable pour les manipulations qui m'attendaient sur un dinghy ballottant ou de la glace.

La première difficulté fut d'amarrer solidement la navette à l'iceberg et je fus très reconnaissant aux Jikogus lorsqu'ils se proposèrent de m'aider. Ils travaillaient vite et par brèves périodes suivies de retraites à l'intérieur de

la navette pour se réchauffer. J'admirais le sens de l'organisation de travail d'équipe pour des êtres qui n'avaient jamais dû se battre pour vivre. Dès que cela fut fait, nous montâmes le canot pneumatique à utiliser comme va-et-vient entre nous et le bloc de glace. J'y fichai ensuite des pitons, montai un chemin de cordage jusqu'à l'endroit désigné par l'Argonaute et finis par installer le conduit de chaleur pour creuser un tunnel qui descendrait jusqu'à une sorte de cheminée.

L'opération fut longue et je dus changer de stratégie, car je n'avais pas prévu qu'il fallait rapidement évacuer l'eau du trou que je creusais sinon elle se remettait à geler ce qui anéantissait une partie de mon travail. Aussi recommençais-je avec un tunnel cette fois-ci horizontal même s'il était plus long.

Par chance, la cheminée qui ressemblait à une baignoire d'un sous-marin était fermée par une sorte d'écoutille en pente à 45 degrés diminuant ainsi l'accumulation et l'infiltration de glace dans le passage ce qui eût pu être un problème supplémentaire d'autant plus que j'avais épuisé presque toute l'énergie destinée à la fusion de la glace.

Il s'agissait bien plus que d'un tuyau d'échappement, c'était un véritable accès. Une petite trappe, non verrouillée, donnait directement sur une échelle. J'ignorais s'il s'agissait d'une issue de secours ou autre. Les échelons étaient adaptés à la morphologie du Jikogu adulte. Je descendis dans l'obscurité. S'il y avait un système d'allumage, sans doute différent des nôtres, il ne fonctionnait sûrement plus et de toute manière, il n'y avait sans doute plus d'énergie pour quoi que ce fût.

Heureusement, j'en avais prévu un supplément pour explorer les lieux qui, je l'espérais, serait rapide grâce

mon précieux casque qui me permettait de faire des enregistrements multispectraux de tout ce que j'observais.

J'arrivai dans la première salle. C'était une pièce semi-circulaire avec trois portes. Les deux latérales avaient les dimensions approximatives d'un Jikogu. Celle qui était en face de l'échelle que j'avais empruntée était bien plus large et haute. En fait, elle avait la même largeur que la cheminée et je constatai qu'un relief sur le sol avait la forme du conduit. Je pensais qu'il pouvait s'agir d'un monte-charge.

Il n'y avait pas de pans nus. Tout l'espace mural était occupé par du matériel dont la disposition rappelait un agencement de pupitres et de moniteurs. Des surfaces bombées ressemblant à des hublots devaient faire office de dispositif de visualisation.

À quatre endroits, ces hublots étaient plus équipés que les autres. Ils étaient entourés d'un rebord en forme de fer à cheval rappelant l'isoloir de certaines cabines téléphoniques. L'intérieur était recouvert de « boutons », tactiles ou lumineux, il m'était impossible de le savoir puisque tout était éteint. Des formes à l'emplacement des fesses et des genoux me laissaient penser que ces dispositions étaient adaptées aux Jikogus qui pouvaient ainsi s'y adosser. En effet, leurs yeux pouvaient regarder dans tous les sens, il leur était possible de s'asseoir ou de s'agenouiller contre la paroi, dos au matériel. Les deux accoudoirs semblaient confirmer cette hypothèse, car les commandes étaient disposées de manière symétrique de telle façon qu'en posant les bras dessus, on retrouvait la même configuration pour chaque main en regardant vers le mur ou vers l'intérieur de la pièce.

J'examinai les portes qui ressemblaient curieusement à celles du Driii. Le matériel ne paraissait pas être un alliage métallique. La texture était mate, finement granu-

leuse, comme les tissus que fabriquaient les plantes cybernétiques . C'était la même technique. Les portes devaient s'ouvrir de la même manière qu'à l'intérieur des Driiis. Mais ici, il n'y avait pas d'énergie, alors, il était inutile de demander de l'aide à ce dernier et il fallait trouver le moyen de les ouvrir manuellement. J'étais persuadé, ou plutôt, je l'espérais, que cela devait être possible, car la civilisation qui avait créé un édifice qui avait résisté à l'usure du temps devait avoir prévu des parades aux pannes.

Je cherchai à proximité de la porte, car s'il y avait dysfonctionnement il y avait peut-être simultanément urgence. Je craignais que le système d'ouverture manuelle se trouve de l'autre côté si le sens d'une issue de secours allait vers la cheminée que j'avais empruntée. Je cessai de spéculer, j'étais en territoire inconnu avec des mentalités tout aussi inconnues et sans autre solution que d'être à l'affût du moindre indice et de deviner une relation utile.

La grande porte centrale n'offrait visiblement aucune trace de système d'ouverture manuelle. J'examinai donc les portes latérales. Je découvris qu'elles n'étaient pas totalement identiques. Leur pourtour était en miroir l'une par rapport à l'autre, en effet, les boutons visibles sur le côté étaient disposés comme pour un droitier le long d'une porte et pour un gaucher le long de l'autre.

À une distance de deux pas de Jikogu de la porte de droitier, une marque dans le sol attira mon regard. Elle était remarquable par la différence de texture. En fait, c'était de la roche apparemment. De forme trapézoïdale, la base large orientée vers la porte, la plaque avait les dimensions correspondantes aux pieds d'un autochtone en position debout. Je m'y installai à tout hasard. Rien ne se produisit, comme je m'y attendais, mais je remarquai, à hauteur d'épaule d'un natif et à distance d'un demi-bras

à gauche, une poignée qui s'incrustait dans le mur. J'examinai cette poignée qui était du même matériel que le trapèze. Elle semblait être mobile. J'essayai de le faire tourner sans forcer de peur de casser un mécanisme fragile, mais rien ne se passa. Peut-être fallait-il que je me positionne convenablement sur le marquage des pieds. Je retentai de faire pivoter la poignée, elle tourna d'un huitième de tour. Je fus émerveillé. Après tant d'années, le mécanisme ne s'était pas coincé. J'ignorais toujours ce qu'il contrôlait, mais j'espérai que ce fut celui de l'ouverture de la porte.

Je testai toutes les combinaisons de mouvement possibles : tirer, pousser, tourner dans un sens, dans l'autre, porter le poids sur l'un des pieds sur le plateau ou l'enlever. Je me fis mentalement un tableau de toutes les manipulations en espérant que leurs enchaînements provoqueraient une remise à zéro — et rien que cela — lorsque je me trompais. Je croyais qu'une civilisation aussi prévoyante que celle des anciens Jikogus avait conçu la possibilité d'une fausse manoeuvre au cours de la séquence sécurisée d'ouverture de la porte. En fait, je découvris rapidement qu'il ne s'agissait pas d'une ouverture dans le style d'un coffre fort. Heureusement, sinon je ne sais combien de temps j'aurais dû passer pour trouver la bonne combinaison. La séquence était très simple, ce qui était logique si elle devait s'exécuter dans l'urgence, et n'était active que si mes deux pieds étaient bien positionnés. À tout instant, je pouvais faire le mouvement inverse précédent. Pour passer à l'étape suivante, il fallait juste que je déplace le poids du corps sur l'autre jambe, ce qui me permettait de tourner la poignée à nouveau d'un huitième de tour. Finalement, la solution comprise était bien plus simple que ce que j'avais imaginé, car pour ouvrir la porte manuellement il suffisait de tourner la poignée de

cent quatre-vingts degrés vers la droite tout en balançant le corps pour porter le poids d'une jambe à l'autre, chose qui devait être aisée pour les Jikogus qui avaient en fait trois membres en comptant leur queue. Je devinai la logique du Jikogu. La plaque dans le sol était dans le passage et donc on pouvait marcher dessus fréquemment. Or il ne fallait pas pour autant actionner l'ouverture de la porte, donc une sécurité de déverrouillage accidentelle devait éliminer tout hasard. La poignée rendait le geste plus volontaire.

Dès que j'eus réussi à produire la bonne séquence de mouvements, j'entendis un système de contrepoids et de sabliers s'ébranler sous mes pieds. La porte s'enfonça un peu dans le sol sur la droite puis s'escamota en pivotant dans le mur. Hélas, le mouvement se bloqua. Le système n'avait peut-être pas si bien résisté à l'usure du temps. Néanmoins, le passage en haut à gauche était suffisant pour que je puisse m'y glisser, non sans contorsion.

La symétrie des deux portes me laissa penser qu'il devait y avoir un sens giratoire dans le bâtiment ce qui justifiait que le dispositif d'ouverture mécanique n'existait que devant l'une d'elles.

Ce qui m'interpella dans tout ce que j'avais vu jusqu'à présent, c'était l'absence de métaux, tout n'était que roche ou peau plus ou moins kératinisée. Une peau métallique vivante, une technologie supérieure à la nôtre. Les Jikogus qui avaient peuplé cette planète étaient incontestablement passés maîtres dans l'art de la chimie et de la métallurgie froide. Ils semblaient même avoir créé une vie artificielle non organique, ou une pseudo-vie, et les Driiis en étaient le résultat.

C'était la genèse de ces derniers que je recherchais désormais. La redécouverte de ce monde devait être riche d'un point de vue scientifique même si cette connaissance

n'avait pas suffi à éviter l'extinction d'une espèce. Une seule ? En fait, toute vie animale semblait avoir été éradiquée. Ici comme sur Terra, la science n'allait pas de pair avec la sagesse. Elle avait servi ici aussi l'esprit de domination et avait amélioré la capacité de détruire. Mais, il y avait peut-être un petit espoir, les progrès ne profitaient pas qu'aux luttes de pouvoir de l'homme sur l'homme, du Jikogu sur le Jikogu. La science contribuait aussi à la santé et peut être ici, à la « résurrection ».

J'avais pris toutes mes précautions pour passer de l'autre côté. Dans le pire des cas, il fallait qu'un Jikogu vienne m'aider si j'étais coincé. J'avais bien essayé de forcer la porte à se rabattre plus. J'en avais étudié le mécanisme pour deviner ce qui pouvait bloquer. Mon scanner avait superficiellement indiqué le schéma : un système simple de bascules et de « fluide » à base de bille de sable. Mais je n'avais pas réussi à déterminer ce qui avait entravé le flux. Après tant d'années, il n'était pas impossible que le temps ait altéré la géométrie et la chimie de l'appareillage.

De l'autre côté dans le couloir, je vis que toutes les portes donnaient sur la droite. Le mur de gauche était parfaitement nu. Je suivis le passage qui avait une forme de rectangle aux coins arrondis.

Je fis tout le tour du bâtiment ainsi, ce qui m'amena presque devant l'autre porte de la première salle, celle que j'avais nommée « pour gaucher ». L'accès y était impossible, car une rampe à bascule occupant la largeur du corridor conduisait à l'étage inférieur. Le vantail n'était pas baissé jusqu'en bas. Je découvris que son mécanisme était relié à celui de la porte, et que le dysfonctionnement de l'un pouvait entraîner celui de l'autre.

Je descendis prudemment. Un objet qui ressemblait à un « robot » de la projection du Driii empêchait la rampe

de toucher le sol. Il était impossible de le dégager, mais la présence de cet objet m'intriguait.

Je continuai ma visite sous la salle d'entrée. Elle avait la même disposition, une trappe devait permettre le passage d'un monte-charge. Il y avait bien la grande porte à droite et un autre passage en face. Cette fois, tous les passages étaient dégagés, ce qui faciliterait ma progression. Dans le couloir d'en face, un groupe de robots gisaient par terre, je les enjambai et fis le tour du couloir qui avait la même allure à ce niveau qu'au dessus.

Je préférerais terminer ma visite sommaire avant d'examiner les pièces, car je voulais saisir la structure générale du bâtiment avant de comprendre ce qui s'était passé. Pourquoi tous ces robots « morts » ? Pourquoi l'un d'eux s'était-il retrouvé coincé sous la rampe ? Il me semblait évident que le système d'ouverture manuel n'avait pas été actionné, sinon, il aurait eu le temps de s'en écarter. Cela ressemblait à de la précipitation, à du piétinement d'une foule. Que faisaient ces robots à cet endroit ? Peut-être devaient-ils garder quelque chose qui ne fut jamais violé, du moins jusqu'à aujourd'hui.

Au bout, le passage était encombré, je décidai donc de rebrousser chemin et d'examiner les salles ouvertes. Elles étaient toutes identiques avec des consoles murales et un hublot terni par l'âge sans doute qui donnait sur la salle centrale.

La salle centrale était accessible par la grande porte ouverte du premier sous-niveau. Des échelons de maintenance permettaient d'y descendre. Peut-être aurais-je dû commencer par visiter celle-là en premier, car elle était impressionnante, et ressemblait à une gigantesque chaîne de production en série de robots. Tout l'espace était occupé des nacelles translucides empilées les unes sur les autres. Toutes étaient vides. Je descendis tout en

bas, là où je devinais que les androïdes prenaient naissance. Les cinq étages présentaient des différences qui devaient correspondre à des phases d'assemblages distinctes, mais les tuyaux divers, cales, tubes ou rail, qu'importe, ne montraient que peu d'indices sur les étapes de la construction. Cette technologie était trop différente de la nôtre et confirmait mes premières observations quant à l'emploi de la chimie froide et l'absence fréquente de mécanisme solide. En effet, tout semblait être manipulé par des fluides qui éventuellement se solidifiaient. Mais les sources de ces fluides s'étaient altérées, voire taries, depuis le temps que cette unité de production d'automates avait cessé son activité. Une activité étrange, à mon avis car il me semblait qu'il ne devait pas être fréquent de bâtir des usines dans les pôles. Sur Terra, un tel choix eût été concevable pour des raisons de sécurité, par exemple, pour éviter d'être repéré et facilement détruit... il me semblait évident que ce site devait être secret et donc différent de tout autre centre de construction de robots pour peu qu'il y en ait eu d'autres.

Finalement, je pris le temps d'examiner longuement tout le site. Il n'y avait rien d'intéressant, pas de média que je puisse exploiter, pas d'appareillages me permettant d'en apprendre plus, pas même un squelette, un petit bout de squelette, qui eût pu m'informer sur les habitants qui vivaient en ces lieux en dehors des androïdes. Il ne restait que les cuves du dernier sous-sol qui contenait un résidu solidifié et des robots en panne.

Je revins à bord du tychochrôme pour chercher du matériel afin de gratter la croûte séchée des cuves et de ramener un robot à bord de l'Argonaute. Pôpoué accepta de m'aider pour ce type d'opération. En fait, il n'attendait que cela, sa curiosité était insatiable et il rétorquait quand je parlai de risques que ses deux acolytes seraient

à même de nous tirer d'embarras en cas de problème. Ils leur faisaient confiance donc je devais le leur faire aussi. Je regrettais de ne pas l'avoir pris comme compagnon dès le début, mais je craignais qu'il eût pris froid et que la mésaventure du premier atterrissage ne se reproduisît. Une fois dans le bâtiment, je lui fis prendre des poses à divers endroits pour confirmer mon hypothèse : la construction et les instruments qui y étaient correspondaient bien à la morphologie des jikogus qui paraissait la même qu'aujourd'hui. Et comme je l'avais deviné, les anciens Jikogus pas plus que les contemporains ne travaillaient jamais assis, sauf sur leur queue.

Ramener la poudre bleue ne posa pas trop de problème, mais le transport d'un robot fut beaucoup plus difficile, car le passage laissé par la porte bloquée était trop étroit. À contrecœur, car j'avais l'impression d'un sacrilège, nous nous mîmes à démanteler celui qui était coincé sous la trappe dans l'espoir de pouvoir abaisser plus le vantail et ainsi agrandir l'espace ouvert par la porte bloquée si les deux mécanismes étaient reliés entre eux. Mais ce fut insuffisant, le système s'était enrayé. Par bonheur, les étranges composants de la porte s'étaient légèrement cristallisés avec le temps qui devait se compter en millénaire selon les estimations du Driii. Cela l'avait rendu plus cassable, et c'est à la masse que Pôpouê et moi avions cassé cette oeuvre séculaire. J'avais l'impression d'être un barbare sans respect pour ces lieux qui de toute manière sombrerait bientôt dans l'océan.

Enfin, nous revenions à bord du vaisseau avec deux robots, l'un en pièce et l'autre intact.

Argo analysa la poudre bleue des cuves. Elle était extraordinairement riche en ADN mêlé à des cellules synthétiques semblables à celle que produisait le Driii. Quant à l'ADN, c'était celui des Jikogus.

Puisque nous avons récupéré deux androïdes, et à la demande du Driii qui voulait participer activement à l'analyse de notre découverte, nous lui laissons celui qui était cassé. Le choix entre les deux fut le résultat d'une longue discussion entre Driii et Argo. Ni les Jikogus ni moi n'avions participé à cet échange d'arguments. En fait, nous, nous nous concentrons sur la curieuse poudre.

Chapitre 25. l'ancêtre

Il était maintenant évident que ce n'était pas le Driii qui avait créé le Jikogu. J'étais même convaincu qu'il avait été programmé pour, en fait, le recréer après un génocide d'une ampleur planétaire. Je ne savais comment le lui annoncer, car je craignais un trop important choc psychologique. Il en était de même pour les Jikogus. Pour eux aussi, la nouvelle pouvait être plus que troublante.

J'avais vu des centaines de robots au cours de la projection dans les entrailles du Driii. Il me restait à comprendre quel était le rapport entre eux et les plantes cybernétiques d'aujourd'hui. La plupart ne ressemblaient qu'à de vulgaires boîtes aux coins et aux arêtes arrondies. Un jeu de trompes rappelant vaguement celle des Jikogus sortait d'un hémisphère fixé en haut de leur carcasse. L'ensemble reposait sur deux longs pieds munis de ventouses et de crochet rétractile. La forme de ces pieds rappelait les chenilles de Terra. Il devait donc les déplacer en roulant plutôt qu'en marchant.

Nous étions encore retournés plusieurs fois dans le labo, que nous avons fouillé de fond en comble cette fois avec les trois Jikogus. Ainsi, nous avons pu ramener une foule de rebuts à bord de l'Argonaute. Au cours de ces visites, ce qui me surprenait le plus, c'était l'absence totale de mobilier. Par contre, il y avait souvent des pièces en-

combrées d'objets comme s'il s'agissait de greniers ou de cave. Tout semblait indiquer que ces Jikogus n'utilisaient que deux types de pièces. Certaines étaient réservées à l'activité en général et les autres utilisées comme range-tout. Il m'était impossible pour l'instant de déterminer dans laquelle ils dormaient. De même, je ne pouvais savoir s'il en avait des pièces à usage spécifique ou non et s'ils y vivaient à plusieurs. Je pouvais juste supposer que l'absence de distinctions sexuelles chez eux ne devait pas conduire à des équipements distinctifs.

De nombreuses questions subsistaient en plus du mystère de l'absence absolue de trace de Jikogu, exception faite de la concentration de leur ADN trouvée dans les cuves. Parmi les énigmes, il y avait l'absence de générateur d'énergie dans le bâtiment. Argo et moi n'en avions d'ailleurs pas trouvé dans les robots. Il restait donc que la solution d'acquisition énergétique se faisant par l'intermédiaire de capteurs solaires par exemple, comme les Driis dont j'avais pu constater que la totalité de leur revêtement extérieur était photoélectrique.

Les objets que nous avons remontés montraient qu'il existait probablement une grande variété de robots. Ceux que nous étudions n'étaient peut-être pas des plus représentatifs, quoi qu'il en soit, nos analyses montraient que les mécanismes internes des robots étaient calqués sur les Jikogus. Ces robots étaient en quelque sorte ce que les humains auraient appelé des androïdes. Mais cela n'avait rien d'étonnant puisqu'en général, les mécanismes jikogus étaient recopiés de la nature beaucoup plus fréquemment que chez l'humain à tel point que je n'étais pas étonné de n'avoir découvert aucun objet utilisant une roue comme chez nous. Pourtant, les formes arrondies l'emportaient sur les rectilignes et les systèmes à rotules étaient nombreux.

Dans tout le bric-à-brac que nous remontions, nous trouvions une pièce de puzzle intéressante : un fragment de trompe synthétique imprégné d'ADN jikogu. Ce trompe avait été creux avant que le temps ne sclérose le tissu et que le conduit se bouche. Tout semblait indiquer qu'il s'agissait d'un appareil destiné à échanger des fluides avec l'extérieur, mais il eût été imprudent de préciser lequel et dans quel sens, car je ne pouvais en aucun cas me permettre de généraliser à partir de mon savoir. Ce qui était important à mes yeux, c'est que cet ADN apportait une dimension particulière à la relation entre les Jikogus et les robots : ces derniers portaient en eux la mémoire pour construire un nouvel être.

Plus tard, nous découvriâmes que des cellules mêmes de ces robots étaient dotées d'ADN jikogu comme s'il eût pu s'agir de mitochondries. Pour quelle raison ? Une marque de propriété, peut-être, qu'importe. Ce qui était sûr, c'est que sans cette trace, la race des Jikogus aurait disparu. Pour lui redonner naissance, il ne manquait plus en quelque sorte que la couveuse. La grande salle de basalte sous le Driii, devait en être une.

Était-ce un hasard ou un plan soigneusement préparer en cas de catastrophe ? Toutes ces observations me laissaient supposer que les Driiis étaient fabriqués par d'autres robots qui s'étaient déplacés avec une énergie naturellement renouvelable vers des abris anti-cataclysmes dotés de machine à cloner. Si je pouvais vérifier mes hypothèses et comprendre comment ils y étaient parvenus... Peut-être que chacun d'entre eux avait un itinéraire prédéterminé. Argo m'avait fait remarquer que la densité du robot intact ramené à bord était telle qu'il pouvait flotter. Mais, à vrai dire, je croyais que leur structure leur permettait tout aussi bien d'évoluer sous l'eau comme des sous-marins. Quoi qu'il en soit, les androïdes

devaient pouvoir rejoindre d'une manière ou d'une autre les objectifs qui leur avaient été assignés. Et s'il s'agissait vraiment d'un plan de sauvegarde, les risques d'altération d'information devaient être minimisés. La survie d'une espèce ne devait pas souffrir d'échecs et chaque perte d'une couveuse ou d'un robot géniteur devait être évitée au maximum, donc je devais retrouver des traces de tout ce passé.

Une autre question restait. Pourquoi l'espèce ne réapparut-elle que plusieurs millénaires plus tard ?

Avec Argo, nous nous étions mis à sonder la planète depuis l'espace. Les milanautes étaient heureusement des vaisseaux dotés de puissants outils pour analyser le sous-sol. Entre-temps, nous avons expliqué à Driii que je ne pouvais plus atterrir avec l'Argonaute, car je ne pouvais pas prendre de risque de manquer d'énergie pour revenir vers Hôdo.

Maintenant que je savais un peu plus ce que nous recherchions, nous détectâmes en peu de temps un grand nombre d'abris souterrains, beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé. Il en avait de différents types. Ceux qui étaient majoritairement proches des Driiis avaient le même écho. Curieusement leur signal était différent de celui que j'avais visité dans mon Driii, celui qui voulait se faire appeler « le créateur » et que j'avais baptisé moins pompeusement « Numéro Un ». Je commençai donc par faire une cartographie des premiers que j'avais baptisés « balises », car leur emplacement correspondait assez bien aux points que j'avais vu dans la projection des astronautes jikogus. En analysant les signaux des autres que je dénommais « couveuses », car l'onde émise ressemblait à celle émise par l'unité qui avait donné naissance aux Jikogus, je découvris un troisième type d'abris. Ces derniers émettaient une signature de « couveuse »,

mais beaucoup plus faible. Nous les avons détectés parce qu'elles étaient toujours en groupe. J'imaginai que la taille de ces agglomérations devait correspondre à l'importance de « villes ». En effet, par rapport aux « couveuses » à fort signal, il y en avait mille fois plus à signal faible. Pourtant, je doutais que j'aie réussi à détecter la totalité, et de loin. Les « balises », elles, étaient bien rares et toujours à proximité des grappes de « couveuses » à faibles échos.

Il y avait moins de Driis que de balise, mais tous, même « Numéro Un », se trouvaient plus ou moins à proximité de l'une d'elles. Il y avait donc un lien probable qui rassemblait de tous ces éléments, une logique peut-être perdue dans l'inconscient du Drii, un message d'appel gravé dans leurs cellules... Peut-être trouverais-je la réponse en explorant une de ces « balises » qu'aucun Drii n'avait « explorées ». Par la même occasion, je pourrais découvrir ce qui les différenciait des « couveuses ».

Soudain, la chance me révéla un petit détail. Une balise se trouvait presque à la surface. Aucun Drii ne semblait s'y être développé. Cette balise faisait partie de celles qui étaient les plus proches du Pôle et aurait dû être l'une des premières à avoir été rejointe par un robot voyageur. Pourtant, il n'y avait aucun Drii à proximité. Je décidai d'aller examiner l'endroit.

Je dus atterrir dans une clairière éloignée de la cible recouverte d'une épaisse végétation. Les Jikogus et moi utilisâmes ensuite le tracteur pour rejoindre le site.

Je m'assurai au préalable que la végétation n'était pas « intelligente » afin d'éviter de trop la traumatiser. Mais, elle semblait végétative comme celle de Terra. À l'instar de la flore terrienne, elle se composait d'une partie souterraine active à la recherche de sources d'alimentation, et la reproduction s'accompagnait d'un système d'ense-

mencement aléatoire soumis au fluide atmosphérique. Seuls les végétaux de grande taille exploitaient l'énergie solaire. Ces plantes ressemblaient en fait plus à des algues laminaires, car toute la structure était faite de tubes plats régulièrement séparés par des sphères d'où naissaient parfois des ramifications. Les lames étaient composées de deux parties distinctes, l'une était rigide et l'autre, celle qui était le plus exposée à la lumière, était plus molle, presque spongieuse. Les extrémités se terminaient aussi par des sphères. Certaines étaient éclatées et je supposais qu'elles avaient contenu des spores.

Quand nous approchions de la balise, nous commençons à sonder le sol qui était remarquablement plan à cet endroit. Sans doute était-ce artificiel au départ, la végétation avait empêché l'érosion ensuite. Mais ce n'était peut-être aussi qu'un hasard que j'attribuais à une intelligence.

Le sonar indiqua soudain quelque chose d'insolite. À peu de distance du gigantesque bloc de pierre qui était enfoui à faible profondeur, gisaient, côte à côte, des squelettes à l'allure des jikogus avec la même taille et les mêmes proportions que les contemporains.

Mes détecteurs repérèrent une ouverture dans la structure rocheuse souterraine. Rapidement, le tracteur déblaya l'endroit et l'entrée fut dégagée. Elle ressemblait en tout point à celle du bâtiment pris dans l'iceberg. Je ne voulais pas que les Jikogus s'approchent des lieux et ils restèrent donc dans le tracteur. Je craignais que l'endroit leur soit nocif.

L'abri était fait d'une roche reconstituée. Les ancêtres des Jikogus savaient non seulement créer des tissus artificiels vivants, mais aussi des imitations de matériaux destinés à rendre leurs bâtisses peu altérables par le temps. Toutes leurs constructions semblaient basées sur ce mélange, une solide ossature supportant des

structures autoréparatrice et autoadaptable. Ce qui confirmait mon impression que les Jikogus étaient fortement inspirés dans leur technologie par la copie du vivant.

L'entrée de l'abri « balise » était plus simple que celle du labo emprisonné dans les glaces. Le bâtiment était aussi beaucoup plus petit. Si quelqu'un devait y vivre, il n'aurait guère de commodité, car l'espace était encombré de matériels imposants. J'ignorais si ce sépulcre avait été violé après tant de temps, tous ces équipements m'étaient inconnus.

J'essayai de deviner à quoi tout cela pouvait correspondre. Il y avait de vastes cuves en cristal de roche de la taille d'un Jikogu adulte, et des cuvettes, certaines hémisphériques, d'autres planes et peu profondes. Les câbles et tubes qui reliaient ces différents objets étaient fortement abîmés et ils devaient sûrement en manquer.

Je n'avais trouvé aucune source d'énergie ni aucun moyen d'en générer. Cette balise était morte. Je relevai un échantillon d'air qui y était enfermé depuis des lustres et grattais divers endroits des parois ainsi que de gros objets. Le tracteur était équipé d'analyseurs toxicologiques. Je découvris des traces étranges qui avaient imprégné toutes les surfaces. Il m'était difficile de dire ce que c'était, mais cela ressemblait à un produit organique complexe comme un viroïde.

Je réalisai soudain l'horreur de mon erreur : les squelettes, la balise soigneusement close... Elle était close pour éviter la propagation du mal qui était sans doute à l'origine du cimetière voisin.

« Argo, nous avons un problème ! »

Je lui expliquai que j'avais mis à jour un microbe et qu'il fallait procéder d'urgence à la décontamination. J'ignorais si ce que j'avais trouvé était virulent, mais je sa-

vais que des microbes pouvaient survivre et se réveiller après de très longues périodes d'inactivité. Heureusement, ces êtres avaient besoin d'hôtes pour se développer. Il n'y aurait pas de danger immédiat pour la planète tant que les trois Jikogus restaient à l'écart des leurs.

Sans tarder, nous revenions, rapidement à bord du milanaute suivant le protocole sévère de risques biologiques. J'avais prévu ce type d'incident, aussi je disposais d'un lot de rechange de combinaisons pour les Jikogus et moi. Celles qui furent contaminées furent isolées dans un conteneur d'analyse.

L'examen du sang de mes compagnons ne montrait aucune anomalie, aucune modification par rapport aux échantillons prélevés plus tôt. J'étais soulagé, car ma récolte s'était avérée vraiment toxique. Heureusement, ces cellules protéiques ne semblaient pas vivantes. Il n'y avait donc pas de danger qu'elles se multiplient, mais je n'avais aucune certitude qui me laissait croire que ces choses fussent définitivement mortes : la biotechnologie des Jikogus m'avait déjà impressionné plus d'une fois et je n'étais sans doute pas au bout de mes surprises.

Après m'être assuré que mes compagnons ne représentaient aucune menace pour leur planète, je décidai de redescendre et de fouiller l'abri pollué. Fuir sans explications me semblait plus risqué que celle d'en connaître plus. Dans ces conditions, j'apprendrais peut-être ce qui s'était passé, et surtout, comment prévenir toute contamination. Car, si les Jikogus et le site ne présentaient actuellement aucun danger, il n'était pas impossible qu'un autre endroit de ce type fût découvert par la suite.

Je demandai à « Numéro Un » de faire des recherches à ce sujet. Après quelques orbites de l'argonaute, la réponse vint. Les Driiis avaient retrouvé deux légendes qui avaient quelque relation avec ce que j'avais découvert.

La première légende racontait qu'une guerre entre frères ennemis s'éternisait. Le Créateur, dans sa grande colère décida d'effacer tout son travail et de tout recommencer. Pour cela, il ensemença la terre des meilleures graines qu'il avait sélectionnées. Mais la colère du Créateur fut telle qu'elle ne prit point fin quand la planète fut nettoyée de toute vie animale, car elle continua à frapper les justes qui renaissaient dans les boîtes sacrées de la résurrection.

La seconde légende concernait la genèse selon les Driiis. Les Anciens erraient sur leur terre à la recherche du Créateur, mais chaque fois qu'ils découvraient un temple souterrain en son honneur, la Mort frappa. Alors, l'un des Anciens, le Père des Driiis, reçut l'illumination : le Créateur et la Mort étaient une seule et même personne. Alors, il interdit à tous ses congénères et à toutes leurs descendances d'ouvrir ces temples tant que le Créateur aurait moins de pouvoir que la Mort.

— Il semble que vous attendiez depuis ce temps, commentai-je au Driii.

— Ce n'est qu'une légende que nous considérons sans intérêt, un résidu d'une histoire collective. Comme toute légende, elle a sa part d'imagination débridée, ainsi, selon elle, nous errions, comme si nous étions mobiles comme vous.

— Vous n'avez pas envisagé que vous vous seriez transformés. Considérant qu'il était inutile de partir à la recherche d'autre balise, et qu'il valait mieux attendre, vous vous êtes adapté pour durer dans le temps. Vous vous êtes mis à végéter pour maîtriser au mieux votre énergie. Si tel est le cas, il n'est pas inconcevable que vous soyez les descendants de ces robots que j'ai découverts. Alors, vous auriez fait un fabuleux exploit d'évolution.

— Pour moi, je ne pensais jamais à la légende qui de toute manière n'est qu'une légende, reprit « Numéro Un ». Quand j'ai découvert cette boîte, j'ai voulu savoir ce que c'était. Quand le premier Jikogu est né, je ne savais pas quoi faire. Alors, j'ai protégé ce qui était à mes yeux ma création. J'ai essayé de trouver dans notre mémoire collective tout ce qui pouvait nous renseigner sur les Jikogus qui n'avaient pas de nom jusqu'à votre venue. Il n'y avait plus grand-chose et pour cause, selon vous nous sommes très anciens, et nous n'étions pas prévus pour vivre seuls en maître sur cette planète...

— En fait, si je comprends bien, les balises étaient empoisonnées. Peut-être par l'air ambiant qui était resté empoisonné. Ces toxines étaient suffisamment lourdes pour ne pas s'envoler trop facilement dans l'atmosphère, ainsi elles se sont engouffrées dans le moindre abri ouvert. Tous les Jikogus qui naissaient mourraient rapidement, car ils croissaient jusqu'à leur forme adulte dans les cuves stériles de clonage puis, sans la moindre défense, étaient brutalement plongés dans un monde mortel pour eux.

L'un des robots ancestraux comprit qu'il était vain de continuer et qu'il fallait attendre un moment plus propice pour repeupler la planète. Quand ? S'il fallait attendre, il fallait survivre à l'usure du temps. Il fallait passer l'information, laquelle allait devenir une légende mystérieuse au fur et à mesure que la préoccupation des Driiis les éloignerait de leur première mission.

Les robots devaient avoir été créés par toute une industrie maintenue par les Jikogus. À leur extermination, il n'y avait plus de pièces de rechange ni pour eux ni pour la production et la distribution de l'énergie. Alors, les robots donnèrent naissance au Driii capable de s'approvisionner en énergie solaire, géothermique, éolienne....

Grâce à leur peau vivante, ces Driiis étaient capables de réparer leurs organes défaillants. Comme leurs créateurs dont ils avaient acquis le mode de pensée, ils imitèrent la nature et s'inspirèrent de la faune, car il ne restait plus que cette vie sur la surface de la planète. Ainsi, les Driiis spécialisèrent leur photosynthèse et créèrent des racines pour extraire les éléments nécessaires à leur existence. Combien de robots avaient échoué, combien étaient morts à la tâche ? Quelle fut l'histoire de l'évolution de l'androïde jikogu au Driii ? Il est probable que personne ne redécouvre cette merveilleuse évolution.

Chapitre 26. La mission

Les Jikogus s'étaient retirés dans le lit sarcophages. Ils se comportaient maintenant comme de véritables astronautes professionnels.

Je me retrouvais seul dans le poste de pilotage regardant par la baie le bal incessant de Jikogu et de son astre lumineux. D'ici, la planète semblait un havre de paix.

Le Driii m'interrompit dans ma méditation et entama sans préambule :

— Je suis troublé de découvrir que mes créatures sont mes créateurs.

— Je m'en doute. Comment allez-vous réagir maintenant ?

— Avec plus de prudence et de détermination qu'avant, mais...

— Mais ?

Je me doutais que ce « mais » annonçait une charge émotionnelle, un doute existentialiste chez le Driii. J'étais peut-être l'un des rares confidents qu'il pouvait trouver pour partager ses interrogations. Pourtant, il s'adressait comme d'habitude plus à Argo qu'à moi, même si je lui donnais plus que mon vaisseau.

— Mais... oui ! Avec détermination, parce que...

Le Driii esqua le développement de son idée et revint sans prévenir sur un autre sujet. Je ne fus pas surpris. Il y

a des chemins sur lesquels il faut avancer à tâtons. Pour arriver au but, il faut à certains moments contourner la difficulté, et tantôt avoir une vue d'ensemble, tantôt cer-ner une approche. Quel que soit le but d'une action, les méthodes sont souvent les mêmes qu'il s'agisse d'art de la guerre ou de méthodologie de recherches. Et cela sem-bleait identique chez tous les êtres pensants.

— Nous devons reprendre notre mission initiale. Il nous faudra repartir à la recherche de nos créateurs puisque c'est dans ce but que nous avons été créés.

Il faudra que nous, Driii, nous nous remettions en marche. Votre relevé nous aidera à redécouvrir toutes les sources de vie de Jikogu. Au préalable, il nous faudra re-devenir mobiles, n'est-ce pas ? Comme Argo, le Naute ?

— Non, restez ce que vous êtes. Vous le disiez, il vous faudra être prudent. Cela devrait être presque votre pre-mière action : prudent pour vous et pour le Jikogu.

— Oui, ils sont fragiles...

— C'est pire que cela. Vous avez vu ce qu'ils ont fait à la planète. Nous avons analysé que les toxines que nous avons trouvées ne sont plus dangereuses, mais nous igno-rons s'il en existe d'autres actives ailleurs.

Les voyants clignotaient silencieusement dans le com-partiment. Seul le bruit des diverses machineries venait rythmer le temps. Le Driii assimilait mon message.

— Vous devrez donc protéger les Jikogus, repris-je, non seulement contre les intempéries et la faim, mais aussi contre les maladies qu'ils ont créées jadis.

— Comment le pourrais-je ?

— Croyez-moi, vous ne trouvez pas que vous vous êtes bien débrouillé jusqu'à maintenant ? Et ce, depuis des millénaires ! Je vous apprendrai comment fabriquer des antidotes et comment rendre vos créatures immunisées contre ces maladies. Je vous enseignerai les consignes

élémentaires que nous avons découvertes pour éviter toute contamination. Vous savez déjà confectionner des combinaisons de protections et de bulles d'isolement mieux que quiconque.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer ces Driiis qui avaient développé une véritable société avec des techniques sophistiquées basées sur des racines si différentes des nôtres. Ils ne devaient pas perdre cette qualité, cette civilisation même s'ils venaient découvrir qu'ils étaient le fruit d'une autre civilisation. Ils n'avaient rien à regretter eux, ils avaient été la résurrection d'une espèce qui s'était exterminée elle-même.

Oui, il fallait que les Driiis soient prudents. Maintenant, il s'agissait de l'attention de celui qui allume un feu dans un endroit isolé où le bois sec est une denrée rare et qu'il faut surveiller la flamme naissante afin qu'elle ne s'essouffle pas. Plus tard, beaucoup plus tard, il faudrait s'assurer que le feu qui aura gagné en vigueur ne se transforme point en incendie ravageur. Plus tard...

Mais maintenant...

— J'ai cru comprendre, commença le Driii après une longue réflexion silencieuse, que les Jikogus ont été capables de transformer cette planète en enfer. Quelle sera leur attitude à notre égard ? Seront-ils désireux de nous voir disparaître ? Ne dois-je pas me montrer aussi très vigilant pour mon peuple ?

— Je n'ai pas de réponse. Plus précisément, aucune réponse ne risque d'être définitive. Regardez ce que vous êtes devenu. Était-ce prévu ? L'intelligence, c'est l'art de s'adapter. Vous devrez faire appel à votre intelligence, toujours et toujours, tant que vous serez en vie.

— Ce « toujours » me fait peur.

— Sur mon monde, il y a une expression qui dit :

« Quand tu grimpes une montagne, ne regarde pas en arrière de crainte d'être saisi par le vertige de la vallée abandonnée. Ne contemple pas les sommets de peur de perdre espoir en le voyant toujours aussi loin et inaccessible. Regarde chaque pierre autour de toi, chaque prise qui te permettra de grimper en sécurité. Grimpe ici et maintenant ! »

— Ce sommet, existe-t-il au moins ? À moins que pour nous, il ne s'agît que de faire renaître les jikogus ? Alors, dans ce cas, nos vies, ma vie...

Le Driii touchait le fond du problème. J'essayais de le rassurer.

— Et les Jikogus, croyez-vous qu'ils ne se poseraient pas le même type de question. Pourquoi sont-ils revenus, pour aller où, pour refaire quoi ? Tous les êtres vivants et pensants que je connais se posent à peu près la même question : quel est mon rôle dans le Flux ? Car il s'agit d'un flux, un fleuve de pensée-vie qui s'écoule dans le temps, et nous en sommes une goutte.

— Mais, si le Jikogu est si dangereux, ne devrais-je pas éviter leur prolifération ? Ils risqueraient de nous nuire...

— La goutte d'eau que nous sommes dans le fleuve, a-t-elle quelque poids ? Qui sommes-nous pour avoir le droit d'interrompre le cours du flux, voire d'en contenir une partie ? Ai-je seulement la possibilité d'interagir ? Je ne suis peut-être qu'une goutte qui a cru prendre une décision et avoir agi en conséquence alors que je n'étais rien de plus qu'un atome logé à un certain endroit, à un certain moment dans le courant qui m'entraînait.

Je continuais, plus pour moi que pour le Driii.

— Les êtres multicellulaires qui présentent une intelligence individuelle sont composés d'un flux de micro-organismes vivants. Est-ce que ces cellules pensent ? Est-ce qu'elles se rendent compte qu'elles font partie

d'une entité supérieure qui les ignore tout en pensant pour l'ensemble qu'elles constituent ? Sommes-nous des cellules d'un quelque chose ? Si tel est le cas, avons-nous le droit d'apporter la gangrène, le cancer ou la sclérose parce que, nous, petites briques insignifiantes, voulons être des entités heureuses ou cesser d'être des cellules incomprises ? Mais en réalité, serions-nous seulement conscients que nous serions un élément d'un surensemble.

Liberté, bonheur... que de concepts aptes à engendrer le malheur et la servitude !

D'ailleurs, continuai-je en m'adressant au Driii, qui sait si notre bonheur contribuerait alors au bien-être de l'organisme dont nous dépendons et n'est qu'une programmation innée ou acquise nous indiquant dans quel sens il nous faut progresser ?

Je m'arrêtai, à court de questions sans réponses.

— Nous ne savons rien, et pourtant nous luttons en permanence pour prolonger la vie, résumais-je.

Le Driii resta silencieux. Méditait-il mes paroles, était-il perplexe ? Si les Jikogus devaient tuer à nouveau leur planète, ce ne serait probablement pas avant quelques millénaires. Mais, dans l'immédiat, le Driii ne savait plus pour demain quelle serait sa raison de vivre, çà, je le savais.

— Vous n'avez pas cessé de vivre depuis le jour où vous avez compris que votre mission risquait d'être un échec, repris-je. Pourquoi ? Vous n'en savez rien ! Personne ne le sait. Nous sommes comme ces alpinistes qui ne voient ni la cime ni la vallée, mais qui voient d'autres alpinistes grimper à leurs côtés. Soyons compatissants, ils ont les mêmes craintes que vous. Apprenons à grimper ensemble.

— C'est parce que vous êtes compatissant que vous êtes resté avec nous ?

La réplique du Driii me surprit.

— Oui, avouai-je finalement. Mais, je n'en ai aucun mérite. Je suis ainsi. Et j'ai eu la chance de ne pas être entraîné dans un tourbillon de pensées qui m'a fait croire que je pouvais être une superentité qui au lieu d'être un bon symbiote devint un parasite.

Le soleil se leva sur la planète et l'Argonaute plongeant soudain la salle de pilotage dans une douce lumière filtrée par les vitres qui s'obscurcissait automatiquement. Je contemplai ce spectacle qui m'était pourtant coutumier.

— Mais si je dois protéger le jikogu contre lui même, reprit le Driii, dois-je lui dire d'où il vient ?

— J'aurais tendance à dire qu'il ne faut jamais cacher la vérité. Elle se découvre toujours et lorsqu'on découvre que vous avez tissé un mensonge, ne fût-ce que par omission, on perdra confiance en vous. Et la perte de confiance est une blessure qui cicatrise très difficilement, voire jamais. Moi, je choisirais un compromis, je les conduirais à découvrir la vérité à leur rythme. Avec un peu de chance pour vous, cela peut prendre des centaines d'années avant qu'ils ne réalisent que leurs ancêtres ont détruit leur monde. Je pense que ce sera un choc très dur pour eux aussi. Il vous faudra faire preuve de beaucoup de compassion.

— J'essayerai... nous essayerons — reprit-il pour marquer qu'il impliquait en son nom la communauté de tous les Driiis. Nous ferons de notre mieux !

En bas, j'apercevais certaines émissions lumineuses des Driiis. Maintenant, je savais qu'il ne s'agissait pas de signaux, ni d'éclairage volontaire. C'était des restes historiques de voyant lumineux qui avaient sans doute un sens

dans le passé et qui avaient traversé les siècles tout en perdant la signification d'origine.

— Je me demande s'il ne serait pas souhaitable de réveiller le plus possible de Jikogus.

— Je crois que cela serait une bonne idée, numéro un, car chez nous, les espèces ont besoin de variété pour bien se développer. Je suppose qu'il devrait en être de même avec le Jikogu.

— Si telle est notre mission, j'aimerais que vous nous aidiez encore une fois avant que vous partiez vers votre monde.

— Tant que j'ai de l'énergie pour rentrer chez moi... Je pense que les Hôdons m'attendent encore un peu. Tout compte fait, on sait quand on commence une exploration, mais on ignore quand elle finira.

— Nous ne savons pas nous déplacer, commença le Driii. Vous-même avez porté une de mes semences dans un nouvel endroit qui m'aurait été inaccessible sauf en me développant durant je ne sais combien d'années et sans y parvenir peut-être. Or il faudrait que nous puissions ouvrir l'une de ses balises qui semblent être des couveuses spécifiques et reproduire ce que j'ai déclenché ici. D'après vos estimations et vos plans, il semblerait que je me sois légèrement écarté d'une balise qui devait être la mienne...

— J'ai enseigné aux Jikogus à vous ensemençer. Laissez-leur cette possibilité de montrer leur compétence. Donnez-leur confiance pour que celle-ci soit réciproque. Laissez-les planter vos semences. Enseignez votre expérience à vos congénères et envoyez-leur, s'il le faut, des Jikogus là où ils auront besoin d'aide, comme vous le ferez maintenant Numéro Un. Il me semble qu'il n'y a plus de danger pour eux. Se protéger mutuellement vous grandira l'un par rapport à l'autre sans que l'un ait l'impression

d'être dominé par l'autre et donc sans qu'il ait envie de se libérer de la tutelle de l'autre, car la vie a besoin de liberté puisque la vie, a fortiori intelligente, est choix.

— Et s'il manque d'eau pour mes rejetons, s'il manque de soleil...

— Faites confiance aux Jikogus ! J'insiste. Leurs ancêtres vous ont inventé et vous ont insufflé assez d'intelligence pour que vous soyez devenus ce que vous êtes. Ils sont à la hauteur du pire et du meilleur.

— Et s'il y a un danger toxique ?

— Je vous ai promis mon aide. Je peux revenir ici dans le futur pour m'assurer que vous n'avez pas besoin de mon aide. Allons, osez ! Si vous avez une semence prête, nous pourrions déjà faire une dernière répétition en grandeur réelle...

— Je serais très heureux si vous pouviez superviser.

La carte de la planète qu'Argo avait transférée aux Driiis contenait non seulement tous les abris que nous avions détectés, mais aussi la topologie du terrain, ses cours d'eau et même les ressources minérales peu enfouies.

— La carte que vous m'avez fournie est extraordinairement précise et utile, dit-il en l'affichant dans la visière de mon casque. Si je comprends bien, je peux calculer le meilleur emplacement pour que je puisse croître suffisamment et réveiller les Jikogus de cette balise que j'ai ratée. Selon vous, ces couveuses spéciales seraient prévues pour la renaissance de l'espèce, alors que celle que j'aurais réveillée ne serait qu'un système secondaire, lié à un abri et peut-être à ses habitants.

Ce n'était là que des spéculations basées sur des comportements humains. J'y voyais des privilèges sociaux, chose que je n'avais pas explicitement révélée au Driii.

La carte se mit à se déplacer dans ma visière. Le Numéro Un la centrait sur sa position.

— Tout près de mon groupe, il y a effectivement une balise, expliqua-t-il. Dans la direction opposée de la semence que vous avez portée. Elle est proche des berges d'un affluent qui se jette dans mon propre cours d'eau.

Il ne fallait sans doute pas de très nombreuses années pour que le Driii parvînt à plonger ses racines dans la chambre de clonage. Du moins, je supposais que c'était ces racines qui ouvraient le sas et mettaient en marche le système en apportant énergie et je ne sais quoi en plus... J'ignorais comment il y parviendrait et j'espérais que ce serait comme pour l'autre abri dont je n'avais pas compris d'où venait la source d'énergie. Peut-être était elle tout compte fait emmagasinée et qu'une présence « vivante » réveillait tout le processus de clonage. Il me faudrait sûrement revenir plus tard pour voir si tout se passait bien comme prévu.

— Une chose m'ennuie, reprit le Driii. Comment ferai-je pour indiquer aux Jikogus où aller ? Nous disposons d'une interface commune pour échanger nos informations entre vous, Argo et moi, mais pas eux.

— Si, vous aussi disposez d'une interface commune. Vous l'avez déjà utilisée lorsque vous essayez de communiquer avec moi en utilisant des projections d'images sur une sphère. Vous l'utiliserez avec des Jikogus dessinateur, vous verrez, ils comprendront. J'enseignerai la cartographie à Dzingiyia, et vous essayerez.

Chapitre 27. Les semeurs

Dzingiyia déplia une carte, car il en avait trois, la copie du plan fourni par le Driii qui servait de référence, une autre copie surchargée de graffitis, des notes probablement, et enfin celle où il redessinait le parcours avec les détails qu'il découvrait sur le terrain.

Les Jikogus n'avaient plus besoin de combinaison. C'était une chance pour notre dessinateur qui avait les tentacules et les mains libres.

La semence du Driii était par contre plus protégée, car cette fois nous n'utilisons pas mon tracteur pour nous déplacer. En effet, dès que je serais parti de ce monde, les Jikogus devraient se débrouiller sans véhicule de transport pendant je ne sais combien de siècles. Aussi, le précieux colis était enveloppé dans une autre sphère contenant un liquide qui servait à le maintenir en suspension tout en amortissant les chocs dus au transport et notamment la roulade. Les Jikogus avaient, en effet, vite découvert qu'elle était l'avantage de la roue.

Nous contournâmes ainsi la tribu des Driiis en évitant soigneusement les fumerolles de leur industrie souterraine. La route était particulièrement accidentée et il était fatigant d'y faire rouler la boule qui était assez molle, lourde et volumineuse. De plus, les canaux nous

obligeaient souvent à allonger les détours, car nous n'avions plus le tracteur amphibie pour les traverser.

Fréquemment, Dzingiyia partait en éclaireur pour déterminer le meilleur chemin à prendre ou s'arrêtait pour compléter ses notes et compléter la carte, ce qui était toujours un soulagement pour ses deux acolytes qui en profitaient pour se reposer.

J'aidais autant que je pouvais mes compagnons non seulement en poussant, mais en apportant maints petits conseils comme déblayer le terrain pour que cela roule mieux, faire attention aux descentes, caler la sphère pour qu'elle ne dévale pas, J'enseignais de nombreux détails que je n'aurais sans doute pas donnés si je ne me préoccupais pas de la boule qui était une chose vivante. Car sinon, pédagogiquement, je pensais qu'il valait mieux qu'il découvre la physique par eux même. Mais l'urgence de la nécessité prime l'utile.

Autant faire le tour du groupe de Driis avait été une promenade, autant ce fut laborieux de rejoindre la rivière en aval. Notre objectif se trouvait à proximité d'un cours d'eau confluent du nôtre. J'avais estimé que le transport fluvial serait plus aisé, rassuré par Numéro Un, avec qui je gardais un contact radio, qui m'avait confirmé que la sphère ne craignait pas l'humidité.

Ma solution n'était peut-être pas des meilleures. J'avais dû prévenir les Jikogus que le courant au centre devait être fort et parfois turbulent. Il fallait éviter de s'écarter du bord, mais la berge n'était pas égale partout. Tantôt, nous avions une plage en pente douce. Alors, l'eau presque stagnante offrait plus de résistance et faire rouler la boule y était plus difficile, car sa peau était glissante. Tantôt, le lit se creusait rapidement et sans arrêt nous devions veiller à ne pas tomber à l'eau ou de pous-

ser accidentellement la boule trop en avant et vers le milieu du courant.

Je n'avais pris aucun outil avec moi afin de rester dans les conditions normales des Jikogus lorsque je ne serai plus là. La seule technologie que je m'autorisais était les moyens d'enregistrer l'environnement pour l'analyser plus en détail à bord de l'Argonaute. Je voulais surtout détecter la présence éventuelle de toxines surgies du passé, ainsi que l'évolution de l'écosystème à cause de la présence des Driiis et ensuite des Jikogus.

Rapidement, nous nous trouvions enfermés dans la rivière. La végétation tout autour était devenue trop dense. Il y avait beaucoup de plantes ressemblant à des joncs. J'eus l'idée de m'en servir pour contenir la boule comme si elle était maintenue entre deux rails. Ainsi, la forme arrondie et insaisissable nous gênerait moins quand on était assez profondément immergé. Par contre, cela ne résolvait pas le problème quand la boule ne flottait plus. Finalement, nous tressions un brancard de branches, hélas, peu efficace lui aussi. Nos différents bricolages prenaient du temps et la nuit vint plus vite que prévu en plus dans la situation inconfortable d'avoir les pieds dans l'eau.

L'obscurité tombait très rapidement et il n'y avait pas d'espoir de voir plus clair grâce à des lunes ou des anneaux, la planète en était dépourvue.

Dzingiyia grimpa sur une plante qui avait un tronc de palmier et était terminée en une feuille unique qui ressemblait de par sa forme au nénuphar de Terra. Elle était suffisamment large pour servir de lit en s'y recroquevillant un peu. Mais si ses dimensions offraient un certain confort, sa stabilité ne permettait pas de bouger sans risquer de basculer dans le vide.

Chichi lui avait préféré une plante qui présentait des feuilles alternées en étages comme certaines orchidées. Il

n'était pas possible de s'y allonger, mais il était facile de s'y asseoir confortablement et de s'y reposer.

Enfin, Pôpouê qui traînait le brancard l'accrocha à deux branches comme un hamac.

Quant à moi, je grimpai sur une branche basse et calai la semence, puis, comme j'avais l'avantage d'avoir une vision nocturne meilleure que celle des Jikogus. Même si j'avais décidé de ne pas aider mes compagnons avec des techniques hors de leur portée actuellement, je ne pouvais pas les abandonner pour autant, aussi sans le leur dire, je surveillai leur sommeil ainsi que la précieuse sphère que j'avais soigneusement calée.

Le lendemain, les deux compagnons de Pôpouê se confectionnèrent leur lit de camp en prévision d'une nouvelle nuit à la belle étoile.

Nous avons des provisions, mais au train où nous avançons, je craignais que l'on en ait pas assez. Aussi, je commençai déjà discrètement à rechercher de la nourriture, ce qui serait tout compte fait une bonne chose, car cela forcerait les Jikogus à se subvenir seuls dans leur propre environnement.

En même temps, il était plus que probable qu'ils tomberaient malades si leur comportement digestif ressemblait aux humains qui pouvaient facilement souffrir d'indigestions plus ou moins violentes quand leur régime alimentaire changeait. Cette nourriture qui était naturelle et non synthétisée par le Driii contenait une faune microbienne nouvelle et des composants chimiques inconnus ou en quantités inhabituelles susceptibles de provoquer ce qu'il était coutume de nommer « turista ».

Avant la denrée solide, l'eau était indispensable à la vie. Le premier manque viendrait de là. Le Driii et les Jikogus ignoraient tout des voyages, car le seul qu'ils avaient fait avant, c'était déroulé sous mon contrôle et ma

protection. Ainsi, nous n'avions pas pris de quoi stériliser l'eau, nous n'avions pas de feu pour la faire bouillir.

Chaque fois que nous nous arrêtions, j'en profitais pour étudier la faune et la flore autochtone. La végétation était localement très dense à base de chlorophylle comme sur Terra, mais ses formes étaient distinctes en général. Ici, les plantes étaient à une seule feuille, et la croissance du tronc tenait du bananier. Les moindres espaces de lumières étaient envahis par des végétaux ressemblant à des prèles géants. Ces derniers proliféraient le long des berges et offraient des joncs bien utiles pour nos constructions.

La faune, elle, était composée exclusivement d'animaux « mous » qui ressemblaient à des méduses, des mollusques, des vers... Une espèce nombreuse, majoritaire même, ressemblaient aux limaces. Elles avaient les mêmes yeux et les mêmes antennes que les Jikogus. Les « poissons » aussi avaient quelque chose de la limace avec leurs globes oculaires exorbités, leurs appendices en formes de moustaches tombantes et avec leurs nageoires de lamproies qui ondulaient tout le long de leur corps.

Finalement, nous arrivions à l'embranchement de la rivière qui devait nous conduire vers la balise. La promenade devint plus pénible, car nous devions remonter le courant. Il valait mieux dans ce cas sortir de la forêt-galerie à la prochaine opportunité.

Le cours était plus rocailleux et accidenté. Je finis par me demander si le choix de suivre les rivières pour faciliter le transport de la boule-semence était bon. Les cours d'eau sur Terra et Hôdo sont souvent utilisés, mais évidemment avec des navires adéquats comme des barges ou des péniches. Cette idée me poussa à construire un radeau à partir des joncs qui étaient nombreux. Ainsi, nous pouvions unir tous nos efforts à héler la charge et la perte

d'équilibre de l'un de nous avait moins de conséquences fâcheuses.

Le temps perdu à construire notre radeau fut largement compensé par la facilité plus grande avec laquelle nous remontions le courant. Heureusement, les dénivelés ne créaient pas de cascades qui nous auraient obligés à décharger notre esquif pour franchir l'obstacle. Mais il y avait parfois des dénivelés de quelques dizaines de centimètres. Les Driiis n'étendaient leur territoire que rarement en amont, et encore, fallait-il que la pente soit douce. Ainsi, la région que nous explorerions n'aurait pas été colonisée par le clan de Numéro Un et j'ignorais si un de leurs ancêtres y était déjà venu. D'ailleurs, que savais-je des Driiis ? Tout compte fait, je n'en connaissais qu'un et j'avais presque la certitude que chaque membre d'une tribu était autonome. Mais comment vivaient-ils entre eux ? Comment se développaient leurs communautés ? Mourrait-elle ? Se renouvelait-elle ? Comment ? Si une tribu avait vécu ici, aurais-je trouvé des traces de leur passage ?

Au bout de huit jours, nous arrivions enfin à destination. Nous avons pris le double de temps et il ne restait plus de provisions que pour une seule journée. Mais, la chance était de notre côté, car la balise n'était vraiment pas loin de la berge de la rivière. Comme les Jikogus l'avaient appris avant, ils plantèrent la semence dans un endroit à la fois humide et éclairé.

Il était encore tôt dans la journée alors nous décidâmes de nous promener un peu et surtout de chercher des provisions pour le retour.

Je tentai de sonder le site de l'abri-balise. À ma grande surprise, je découvris un ancêtre des Driiis, un robot fossilisé dans la gangue. Il avait gardé en solitaire le seuil du centre de clonage. Lui n'avait pas réussi à se transformer

en tout cas, mais il était resté fidèle au poste jusqu'à ce que mort s'ensuive. Peut-être qu'avec le temps, l'archéologie de Jikogu redécouvrira les zones d'ombre de son histoire depuis les temps où elle devint une terre de désolation jusqu'à sa renaissance rendue possible par un entêtement à vivre d'une intelligence artificielle pour accomplir une mission.

Notre visite des lieux ne nous fit découvrir aucun aliment, pas le moindre fruit, rien que des branches et des feuilles, toutes d'une dureté impropre à la consommation crue. Alors, même si le trajet était plus long par la rivière nous décidâmes de reprendre le chemin inverse qui offrait plusieurs avantages : nous connaissions déjà la route, nous aurions de l'eau et sans doute de la nourriture. En dehors de toute pollution, j'estimais que l'eau puisée dans les courants tumultueux était plus souvent potable. Donc dès que cela semblait propice nous en profiterions pour refaire des réserves.

La rivière offrait divers éléments comestibles. Certaines algues étaient creuses et remplies d'un liquide nutritif. Des gelées et des « barbes à papa » s'agrippaient à la flore aquatique ou aux roches du lit. Les Jikogus en récoltaient et les mélangeaient à des boulettes de « mousses » de couleurs bariolées qu'ils avaient testées et appréciées. J'étais admiratif de voir comment la vie poussait mes compagnons à choisir une nourriture inconnue. Ils flairaient, effleuraient du bout de leurs tentacules et trompes, mettaient en bouche sans mastiquer et ressortait aussitôt l'aliment pour l'examiner encore, puis enfin, l'ingéraient en toute petite quantité, buvant plus que de coutume. Je regrettai de ne pas avoir les compétences de goûteur. Cette option serait à envisager pour le futur. En attendant, l'examinerai les Jikogus sur le vaisseau avant de partir afin de m'assurer que leur état de santé

était bon et que ce qu'ils avaient ingurgité ne porterait pas préjudice à la longue.

Débarrassés du fardeau de la semence driiii, nous mêmes beaucoup moins de temps pour le retour. Pendant ce temps je leur parlais de ma planète. J'espérais leur prodiguer de bons conseils afin que dans un lointain futur les Jikogus ne recommencent plus leur extermination totale.

Les Jikogus étaient, certes, sur leur planète, mais ils avaient été cocoonés par le Driiii qui les avait protégés et nourris comme un nouveau-né. Maintenant, le bébé venait de faire ses premiers pas. Après viendra l'éducation de la survie. Pas seulement dans un univers rempli de danger, mais dans les sociétés des Jikogus. Il faudra y croître en sagesse tout en se gardant des faux sages qui imposent leur vérité pour mieux dominer. Il existe tant de manières de dominer autrui et il y en a tellement qui conduisent aux guerres. Il faudra veiller à la moindre éraflure exactement comme en mission de survie. Il y a des blessures psychologiques, « anodines » pour celui qui les donne, qui valent bien plus que des blessures physiques pour celui qui les reçoit. L'humiliation fait plus de dégât que la riposte physique. Alors quand le ressentiment gangrène l'esprit, il peut conduire à la révolte qu'un autre dominant exploitera pour créer une armée de mécontents. Que de guerres sont nées par le non-respect et par l'impossibilité de refuser le combat ! La dernière guerre de Jikogu avait bien failli conduire à l'extinction de l'espèce...

Presque toujours, le faux sage s'abrite derrière les lois qu'il a créées ou interprétées. C'est entre autres pour cela que les Hôdons n'ont pratiquement pas de lois : dix au maximum. Les deux règles piliers de Hôdo qui suffisaient presque et que je tenais à faire partager à mes

amis étaient le respect de l'intelligence et le droit à l'évitement. Il en découlait une sorte d'honneur à respecter les accords de symbioses passés entre deux entités intelligentes. Pourquoi avoir besoin de plus de lois si elles ne servent qu'à figer le mouvement incessant de la vie qui n'est qu'adaptation pour éviter de perdre un équilibre instable jusqu'à la mort ?

Quand nous arrivions dans l'Argonaute, fatigués, mais rayonnants d'avoir accompli la mission de Numéro Un, nous trouvâmes avec plaisir un bon petit repas « traditionnel » préparé par le Driii. Après cette collation de festin pour mes compagnons, et dès qu'ils furent installés dans leur sarcophage, je commençai les analyses médicales. Comme Argo avait déjà enregistré leurs états de santé plusieurs fois avant l'expédition, il m'était facile de comparer les données. Nous observions nos invités ainsi pendant vingt-quatre heures et la seule évolution que je constatai fut un retour à la « normale » d'avant notre expédition. Il n'y avait donc pas d'inquiétude à avoir.

Mes trois amis pouvaient retourner dans leur tribu, mais ils ne voulurent pas partir sans souvenirs. Je leur laissai quelques objets qu'ils convoitaient et qui ne m'étaient pas indispensables. Dzingiyia voulut me croquer et dessiner le plus possible Argo. Je le laissai faire et lui promis de revenir avec du matériel de dessin et de peinture. Puis, quand tout fut prêt, je les accompagnai jusqu'à ce que j'avais pris pour une salle de transit et de quarantaine, mais je ne les suivai pas jusque dans la tribu. J'estimais qu'il était plus sage que je ne reste qu'un sujet éphémère dans la mémoire tribale.

Même si les moyens de communication des émotions entre les Jikogus et nous n'étaient pas, et de loin, bien compris de part et d'autre, j'avais la certitude que les séparations furent émouvantes. Mes trois anciens compa-

gnons rejoignirent leur tribu où ils seraient désormais les portes-parole de leur espèce. Je restai un long moment pensif devant la porte du Driii qui restait désormais ouverte.

Quand je revins vers à l'Argonaute, le ciel était dégagé. Nous étions libres de quitter la planète. Mais il y avait plus encore. Cette fois, les Jikogus aussi pouvaient aller là où ils voulaient.

Chapitre 28. Ce n'est qu'un au revoir

— Parlez-moi encore une fois de vous, avant que vous nous quittiez, demanda le Driii, une fois que je me retrouvai seul à bord de mon vaisseau.

Je lui parlai plus aisément de moi, de ma planète Hôdo, des planètes voisines et même de Terra, car les Jikogus n'étaient plus là pour boire mes moindres paroles. Bien sûr, je savais maintenant que j'avais un ami et mes réticences initiales s'étaient dissipées. Pourtant, les plantes, quoiqu'on en pense généralement, ne sont pas pacifiques. Elles sont « passives », dans le sens où elles ne préméditent pas les conquêtes, elles sont lentes par rapport à la vie animale, mais elles savent envahir et étouffer et le Driii était en quelque sorte une plante cybernétique, une plante douée d'intelligence...

— Gardez-vous d'utiliser la stratégie de l'étouffement tant qu'il est possible de cohabiter, conseillai-je. Peut-être qu'ensemble, vous recréerez un monde meilleur.

— Nous ferons attention. Vous nous avez aidés à comprendre le mécanisme de l'intelligence des Jikogus quand nous voulions savoir pourquoi j'avais fait naître des entrailles de notre sol cette étrange créature, assemblage d'une multitude de cellules, toutes ayant leur ego. Votre

aide a été précieuse et je pense que la présence d'êtres différents sur votre monde, comme les Nautes et vous, a dû sûrement contribuer à une meilleure compréhension d'autres formes de vie.

Oui, j'avais parlé de toutes sortes de choses sur mon monde, mais il en manquait au moins une, une que je n'avais pas dévoilée, ignorant au début à qui j'avais à faire, et aussi par esprit de neutralité diplomatique, car je représentais effectivement un monde aux formes d'intelligences différentes.

— Pour être précis, expliquai-je, les deux espèces équivalentes aux Driiis et aux Jikogus sont ce que nous nommons l'homo sapiens et l'homo syntheticus. Les syntheticus sont l'équivalent de vos ancêtres. Ils ont été créés par les sapiens à leur image. Sur ma planète, Hôdo, nous sommes égaux et nous jouons le rôle d'anges gardiens, et eux sont nos éducateurs et réparateurs de déviations.

— Vous êtes un homo syntheticus, n'est-ce pas ? Et vous vivez en harmonie avec l'autre espèce ?

— Oui, je suis ce que nous appelons un synth.

— Alors, vraiment, tout espoir est permis pour nous. Et Argo ?

— Argo est devenu une intelligence autonome grâce à vous. Nous vous en sommes tous deux reconnaissants. Vous en avez fait du travail : réveiller une intelligence et une vie !

Maintenant, vous avez un devoir vis-à-vis de vos créatures : préservez la vie intelligente même envers elle. Les Jikogus, c'est à peu près sûr, vont créer des dieux. Ils en auront besoin pour expliquer le mystère de leur existence et pour éclairer leurs passages dans l'ignorance et la souffrance. Faites attention à ce qu'ils n'inventent pas des dieux de guerre, même affublés d'attributs pacificateurs !

Je vous souhaite beaucoup de courage et de vigilance. Beaucoup de courage, oui, car on ne vous aimera pas toujours quand vous serez le médiateur et les aiderez à choisir en toute objectivité essayant de satisfaire la plus grande diversité tout en ne négligeant personne.

Je n'avais plus de conseils à prodiguer à l'ange gardien des Jikogus, mais avant de partir je voulais lui faire une requête qui m'intéressait particulièrement en tant que synth : savoir comment créer des peaux comme les Driiis. Sur Terra, j'eus probablement reçu un « non » ou, à la rigueur, un « presque oui », car les humains de la planète mère avaient une telle habitude de la rétention d'information et de marchandage de leurs prétendues possessions. Mais le Driii m'enseigna sans poser de question non seulement comment créer des matrices, mais aussi comment les spécialiser. Il m'apprit même comment créer des boules capables d'analyser les dangers de toxicité. Si j'avais su...

— Puis-je à mon tour demander une faveur ? demanda le Driii. Je sais, je vous ai sollicité bien plus que vous, mais, vraiment, cela me plairait de savoir comment vous créez de vraies images.

Il me fallut un certain temps pour comprendre que le Driii parlait des représentations tridimensionnelles. Dans un premier temps, il m'avait imité en projetant une image sur les boules, mais cela ne lui était possible que dans sa chambre dotée de faisceaux lumineux. Alors, il réussit à maîtriser le chatolement de la peau comme s'il s'agissait d'un écran d'allinone, mais cela rendait les boules complètement aveugles et incontrôlables. Enfin, il avait capté et réussi à interpréter les images numériques que nous nous échangeons le Naute et moi. Mais, il n'avait plus eu le temps de comprendre comment nous faisons pour produire des hologrammes et il était convaincu que cet outil

pourrait améliorer le dialogue avec les Jikogus. J'accédai évidemment de bonne grâce à sa requête.

— Vous allez partir, n'est-ce pas, maintenant ? dit-il une fois le transfert de connaissances terminé. Vous reviendrez ?

— Oui, moi et les miens pour que vous ne vous sentiez pas seul et uniquement pour cela. Car nous déclarerons cette planète interdite tant que vous ne souhaiterez pas plus de contact et tant que les Jikogus n'auront pas retrouvé leur identité passée. Entre anges gardiens, on se doit d'être solidaire !

Je débranchai le casque, je n'avais plus besoin de donner le change. « Salut, l'ami », pensai-je après un silence dans l'attente que l'un de nous deux ait encore une idée à développer avant le départ.

— Allons-y, Argo ! Nous rentrons, dis-je en tapotant affectueusement la console du poste de pilotage.

La rédaction et la composition de ce roman
ont été réalisés sous

LibreOffice.

Les images ont été réalisées avec
The Gimp pour la 2D (couverture...)

et

Blender pour la 3D (androïdes...).